

FEMMES

DE PLUME ET D'ACTION

Par AWSA-Be



Avec le soutien de la Fédération Wallonie Bruxelles, Direction générale de la Culture,
Service de la Jeunesse et de l'Éducation Permanente

PRÉSENTATION :

Arab Women's Solidarity Association est une association féministe, laïque et mixte qui milite pour la promotion des droits des femmes originaires du monde arabe, dans leurs pays d'origine ou d'accueil.

Fondée en juin 2006 à Bruxelles et inspirée d'AWSA International¹, AWSA-Be est indépendante de toute appartenance nationale, politique ou religieuse. Nous militons et soutenons quotidiennement la libération des femmes de toute domination politique, sociale, économique et religieuse.

Pour ce faire, nous sensibilisons à la condition des femmes originaires du monde arabe et nous tentons de construire des ponts entre les cultures. De plus, nous avons pour objectif d'améliorer l'image des femmes originaires du monde arabe en Belgique.

Reconnue comme une association d'éducation permanente et de cohésion sociale, AWSA-Be propose des activités socioculturelles variées : conférences, débats, rencontres littéraires, soirées de solidarité, chorale de chants arabes, expositions, visites de cafés en faveur d'une mixité sociale et de genre, cours d'arabe, soirées de promotion d'artistes femmes, ateliers sur différentes thématiques comme les droits des femmes, la laïcité, les féminismes, les identités, etc.

Nous participons aussi à de nombreux événements culturels, festivals et autres manifestations pour soutenir la paix, l'égalité et la justice.

Plus d'informations sur : www.awsa.be

¹ Fondée en 1982 en Egypte par Nawal El Saadawi



Quelques outils pédagogiques d'AWSA-Be (2018)

Nos ACTIVITÉS PHARES

Une pièce de théâtre « Quand Fatima se fait appeler Sophie »
Ecrité par Ali Bader

Une bibliothèque « Wallada »

Des cours d'arabe

Une chorale de chants arabes « Zamâan AWSA »

Un agenda culturel « Awsa Club »

Des expositions-photo

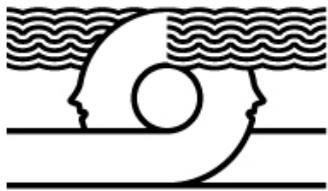
De nombreux outils pédagogiques

Des formations et des animations

Des cercles littéraires et de poésie

De nombreux événements de solidarité

Des « Femmes au café »



Arab Women's Solidarity Association-Belgium

جمعية تضامن المرأة العربية- بلجيكا

Sommaire

Street Art	6
Un art révolutionnaire	8
Sandra Issa	12
Littérature	14
Une littérature féminine ?	16
Malika Madi	18
Slam	20
De la poésie aux revendications	22
Toute fine	24
Bande dessinée	28
Immersion dans le monde d'une Bdéiste	30
Zaineb Fasiki	32
Poésie	36
Un engagement puissant	38
Monia Boulila	42
Édition	44
Visibiliser des parcours extraordinaires	46
Ouafa Mameche	48
Journalisme	50
Un monde encore trop masculin ?	52
Nadia Bouchenni	56
Contes	58
Quelle est l'origine des contes ?	60
Zoubida Mouhssin	62
Humour	64
Peut-on rire de tout ?	66
Sihame Haddioui	68



Les animations se trouvent toutes, dans le même ordre, à la fin de cet outil pédagogique.

Édito :

Dans le cadre d'une subvention octroyée par Fonds d'impulsion à la politique des immigrés, AWSA-Be a organisé un cycle de dix formations, intitulé « Femmes de plume et d'actions ». Chaque formation s'est vu allouer une thématique gravitant de près ou de loin autour de l'écriture, de la langue et des arts. Pour chacune de ces formations, nous avons invité une intervenante extérieure, artiste et spécialisée dans le domaine traité.

Chacune d'entre elles nous a ainsi, d'abord, présenté sa pratique artistique : pourquoi et comment elle s'est lancée, en quoi consiste cette pratique, quels en sont les aspects créatifs et les aspects techniques. Par la suite, elle est également revenue sur les difficultés qu'elle a vécues, non seulement en tant que femme mais aussi en tant que femme originaire du monde arabe, par sa présence dans les milieux artistiques – et parfois politiques – encore trop peu investis par les femmes à l'heure actuelle.

La majorité de ces intervenantes nous ont rapporté les types de discriminations – discriminations souvent intersectionnelles, une thématique très présente dans le travail d'AWSA-Be¹ – dont elles ont été victimes ainsi que la manière dont elles ont dépassé ces barrières sociales. La deuxième partie des formations était dédiée à un travail interactif et pratique avec le public.

Ce projet a ainsi permis d'offrir une visibilité et une représentativité aux femmes artistes originaires du monde arabe. Le besoin de représentativité de ces femmes est vital puisqu'il permet de couper court aussi bien aux stéréotypes de genre qu'aux stéréotypes culturels. En effet, la lutte contre les stéréotypes constitue l'un des enjeux majeurs du travail quotidien d'AWSA-Be, notamment en proposant une autre image des femmes – originaires – du monde arabe et en montrant les diversités culturelles. Cette visibilité permet aussi d'offrir des rôles modèles pour des femmes et jeunes femmes qui n'osent pas se lancer elles-mêmes dans leurs passions, par peur de jugement, de discriminations, ou encore du syndrome de l'imposteur. De plus, ce projet a permis de créer des espaces de mixité sociale, culturelle et intergénérationnelle autour d'une thématique centrale liée à la création artistique. Le fait d'avoir pu accueillir des intervenantes, originaires ou directement venues du monde arabe, a rendu possible un réel partage entre les cultures, mais aussi une meilleure compréhension de situations vécues qui ne sont pas les nôtres en s'intéressant et en allant vers l'autre.

Faire ainsi le pont entre les cultures a participé non seulement à la vulgarisation des arts et de leur impact sociétal dans le contexte régional du monde arabe, mais aussi à la déconstruction de l'idée que les arts sont inaccessibles au tout public.

Un travail colossal a été abattu durant ces formations. Cet outil pédagogique, sous forme de magazine, peut ainsi être vu comme un recueil reprenant toutes les activités, réflexions et créations produites au cours du cycle « Femmes de plume et d'actions ». En espérant que vous profiterez également des apprentissages que ces femmes nous ont apportés, nous vous souhaitons une bonne lecture !

AWSA-Be

¹ Pour plus d'informations, voir l'outil « Féminisme intersectionnel » (2018)

Street Art

Avec Sandra Issa





DÉCRYPTAGE :

Le graffiti au féminin

Un art révolutionnaire

Cet art urbain qui fait encore polémique dans le monde de l'art et aux yeux du public est perçu comme une industrie essentiellement masculine dans le monde entier. Le fait de braver l'interdit, de graffer illégalement dans les rues renvoie à l'image, aujourd'hui clichée, du graffeur sorti dans la nuit pour vandaliser les biens publics. Or, dans le monde de l'art, le graff est de plus en plus légitimé, notamment par des expositions dans les galeries les plus reconnues.

Le street art est aussi réglementé et les graffeur.se.s réalisent des œuvres autorisées et parfois financées par des institutions publiques et privées. Mais cela suffit-il à être un gage de crédibilité aux yeux du grand public ? Nous allons tenter de déconstruire l'idée reçue qui considère le street art comme des marques indésirables sur la voie publique en ouvrant une porte vers un art original et technique que les femmes s'approprient aussi.

Pour recevoir ce mode d'expression, permettons-nous d'aller plus loin, de regarder l'œuvre, d'en saisir le message et ainsi de tenter de nous ouvrir au monde de l'artiste qui s'expose au regard de tous/toutes.

À Bruxelles, il n'y a qu'à lever les yeux, aux quatre coins de la ville, pour se rendre compte de la multitude d'œuvres à admirer. Pour les curieux.se.s, il suffit de taper sur Google les mots « street art Bruxelles » pour se concocter des parcours de visite dans les différentes communes de la ville. Les œuvres sont, pour beaucoup, situées à Bruxelles Centre, à Ixelles



Manneken Place, Bruxelles

aux Marolles, en passant par le Sablon et en longeant les quais jusqu'à Schaerbeek et Laeken.

Le graff est le moyen d'expression artistique le plus direct entre l'artiste (sa réalisation) et le public, et devient aujourd'hui le plus grand mouvement d'art de tous les temps.

Même si c'est encore largement masculin, beaucoup de femmes le pratiquent, et de plus en plus dans le monde arabe.

Notamment durant les révolutions, les œuvres féministes ont été médiatisées et ont rendu visible les voix des femmes en les décroissant du carcan de l'espace privé pour se réapproprier une place dans les rues.

La question pourrait se poser quant à la différence entre les femmes et les hommes artistes dans ce secteur ? Dans leurs expressions ? Dans les techniques ou les thématiques abordées ?



Marie Joe Ayoub devant son oeuvre
© Wall Street International Magazine

L'artiste graffeuse de Beyrouth, Marie Joe Ayoub, répond que la seule différence se présente dans les possibilités de sortir en pleine nuit et de graffer sur les murs de la ville. Elle dit ne pas entendre pratiquer son art de cette manière, comme certains artistes hommes de son entourage le font. La peur et les injonctions sociales seraient-elles plus grandes que le manque réel de sécurité ?

Dans cette recherche de préservation de soi, par ce choix de graffer presque uniquement en journée, les artistes ont aussi pour intention d'imposer leur présence dans l'espace public et à la vue de tout le monde. Des femmes taguent et les œuvres elles-mêmes représentent des femmes et leurs situations.

Cet acte militant est un moyen de dénoncer les violences subies par les femmes, notamment de témoigner du harcèlement subi dans l'espace public, qui leur est encore ôté.

Une constatation des situations vécues par les femmes, portée par une forte symbolique artistique, délivre un message profond en même temps qu'il ne sert de porte-voix : l'artivisme ; pour faire pression et élever les consciences quant aux droits des femmes dans

le contexte du monde arabe.

Des citations et slogans accompagnent parfois les œuvres, comme des propos appuyant le message du graffiti. Par exemple, au-dessus de l'œuvre de Khadija Mostafa, on peut lire une citation d'Hypathia sur le droit de penser : « *reserve your right to think, for even to think wrongly, is better than not to think at all* ».

De plus, le message visuel véhiculé est éphémère, offert à qui veut bien le recevoir. Ce qui est sûr, c'est que ce message ne laisse pas indifférent : il provoque une réaction, qu'elle soit positive ou négative. L'image aurait un impact plus fort que la réalité elle-même ? En tout cas, les graffitis suscitent bien des réactions alors que les vécus des femmes, aussi violents/choquants soient-ils, sont passés sous silence.

Si parfois le public ne perçoit que la détérioration des biens publics, pour les artistes, les amatrices et sympathisant.e.s, il s'agit d'un art surprenant, puissant, qui crée un contact réel entre l'œuvre et le public, d'autant plus qu'il se veut accessible à tout le monde. En ce sens, nous posons la question de la place que nous laissons à cet art ?

Manifestement, les artistes n'attendent pas

notre réponse, vu l'investissement des murs des villes, et sont de plus en plus encouragé.e.s par les communes et propriétés privées dans une recherche de promotion de l'expression



Love is Color par Dina Saadi

artistique et culturelle. Dina Saadi, une artiste graffeuse russo-syrienne installée au Caire, affirme que la réticence au street art ne réside pas dans les murs eux-mêmes mais dans l'ego des gens. Elle, et d'autres artistes graffent sur les murs de ruines au Caire. Mais, selon elle, les réactions face à leurs actions sont négatives seulement car il s'agit de femmes. Elle précise que c'est exactement pour cela qu'elles sont là.

Plus qu'une expression imposée, le street art par les femmes et à propos des femmes est un moyen pour les artistes d'extérioriser, d'exprimer ce qu'il y a en soi, d'expérimenter, comme dans tout art. La différence se place dans l'exposition au sein de l'atelier même de l'artiste : l'espace public. Cette appropriation artistique de l'espace serait une manière de prendre confiance en soi ? Et pourquoi pas ! En explorant une nouvelle parcelle de soi, le street art permet de se découvrir, de développer un style que l'on ne se connaissait pas.

Women on the Walls, par exemple, est une initiative artistique qui a débuté en Égypte en 2014 dans le but de contribuer à l'empowerment des femmes d'Égypte et qui s'étend aujourd'hui dans plusieurs pays du Moyen-Orient (Égypte,

Jordanie, Qatar, Bahrain, Palestine, Yémen et Syrie). *WOW* encourage l'expression et la présence des femmes artistes graffeuses et a aussi pour objectif d'utiliser les graffitis pour parler des problématiques et des droits des femmes.

Autre mouvement qui promeut les droits des femmes du monde arabe : *The Uprising Of Women In The Arab World* utilise aussi l'image pour protester contre des situations inacceptables à l'égard des femmes.

Les artistes graffeuses, qui ont aussi montré leur soutien durant les révolutions arabes, utilisent ce moyen pour protester lorsque les femmes sont écartées de la scène politique et du pouvoir décisionnel dans la quasi-totalité du monde.

Un graffiti (*Marching Women* d'Alaa Awaad, Caire, 2012) montre notamment le soutien des femmes dans la revendication de leurs droits citoyens, là où femmes et hommes ne sont manifestement pas égaux. Ce graffiti exprime l'idée que les femmes sont vues comme les suiveuses d'un homme dans ce combat pour les droits humains.

Est-ce que cette forme de résistance (ou de contestation) artistique suffit à faire entendre les situations d'injustices et à se placer comme égales des hommes ? Les artistes n'y prétendent pas, elles dénoncent et n'attendent pas qu'on leur donne une place qu'elles s'approprient déjà. Elles utilisent ce moyen pour arracher la place et la voix, sur l'espace public, que personne d'autre qu'elles-mêmes ne leur attribuera. L'art n'est-il pas le meilleur moyen pour briser les chaînes ? C'est en tous cas une belle mise en lumière de l'éveil des consciences dans une société en profonde remise en question.

Nous ne pouvons parler du rôle des femmes durant les révolutions arabes sans évoquer le projet artistique *1000 façons de dire non* de Bahia Shehab, artiste libano-égyptienne qui tagua différents « Non » de son projet sur les murs de la ville.

D'après la formation de Sandra Issa



Marching Women, par Alaa Awad



© Projet par Bahia Shehab : 1000 façons de dire non



Radical Muslim © Saffaa



© Hanaa El Degham

‘Chains are not only about society telling women what is not good or appropriate; it’s also about society not really believing in women, that we can do exactly the same as men do.’
Dina Saadi - Artiste syro-russe

PORTRAIT :

Sandra Issa

Artiste plasticienne, Sandra Issa est née au Liban d'un mère belge et d'un père libanais. Ayant grandi au Liban pendant la guerre civile, qui s'est déroulée entre 1975 à 1990, elle a été très tôt sensible aux injustices, sociales, politiques, économiques.



C'est dans ce contexte particulier qu'elle fait, dès l'âge de trois ans, du dessin son premier moyen d'expression. En effet, elle ressent le besoin d'exprimer et d'évacuer toutes ces choses qu'elle vit dès l'enfance. Dès lors, le dessin devient une véritable passion et elle entamera des études artistiques au Liban.

Cependant les moyens mis à la disposition des étudiant.e.s sont limités et le cursus s'ancre dans un enseignement très classique. Désireuse de voir autre chose, elle décide de se rendre en France, à Lille plus précisément, pour continuer ses études. Mais la désillusion fût totale. Alors qu'elle a longtemps idéalisé l'Europe, elle se heurte à un racisme structurel et institutionnel très fort. Les pressions, harcèlements et remarques incisives sont nombreuses et insoutenables. Sandra Issa reprend donc la route vers son pays natal et évolue pendant un temps dans les milieux artistiques et gravite autour des galeries d'art.

Puis, en 2011, les révolutions socio-politiques de la région, plus connues sous le nom de révolutions arabes, bouleversent à nouveau la donne. Sandra Issa connaît énormément de désillusions liées à cette période mouvementée et décide de repartir en Europe, mais vers la Belgique cette fois-ci. Actuellement, elle y travaille en tant qu'artiste.

Ici, en Belgique, elle regrette cependant que son art soit présenté sous le prisme 'identitaire', à savoir comme étant celui d'une artiste venue d'ailleurs. Cette répartition des pratiques artistiques peut en effet cadenasser le regard et restreindre la compréhension visuelle des œuvres. L'art de Sandra Issa n'est pas que celui d'une personne qui vient d'ailleurs. Au contraire. Sa pratique se démarque par la recherche d'un langage direct. En utilisant des matériaux du quotidien, elle participe à créer un art accessible et populaire. Ses inspirations viennent essentiellement des médias, du quotidien, des événements politiques, mais également de l'art populaire. Elle les détourne ensuite, afin d'offrir une nouvelle vision sur le monde. Par exemple, pour tout son travail sur la crise migratoire, elle a recyclé du papier journal, l'a recouvert de peinture et a, de cette manière, retravaillé ce qui était dit : elle a replacé les dires dans leur contexte. Cette crise migratoire prend ainsi un tout autre sens, lorsque des visages sont peints sur ces journaux. Sandra Issa nous aide à humaniser ces nombres exorbitants, à sortir l'information de nos écrans digitaux et à les amener dans l'espace public. En bref, les œuvres de Sandra Issa nous décentrent et nous obligent à changer de perspective.

 <https://sandraissaart.tumblr.com/>

 <https://fr-fr.facebook.com/sandraissafineart/>

 <https://www.instagram.com/sandraissaart/>



©Sandra Issa, *Travail sur la crise migratoire*

Littérature

Avec Malika Madi





DÉCRYPTAGE :

Littérature et féminisme

Une littérature féminine ?

Les femmes ont une place importante dans la littérature mais incarnent plus souvent des personnages, représentés et fantasmés par des hommes qu'elles écrivent elles-mêmes. Les textes parlent des femmes mais qu'en est-il des textes écrits par les femmes ? Très longtemps, elles n'ont tout simplement pas eu ni la capacité, ni l'occasion d'écrire, et celles qui le pouvaient n'étaient même pas ou presque pas visibles. Et qu'en est-il aujourd'hui ? Et quelle est la représentation des femmes écrivains originaires du monde arabe ?

Comme le monde littéraire a longtemps été dominé par les hommes, la question de la littérature féminine était, de fait, considérée comme un « genre » littéraire. Cependant avec l'arrivée des *Women studies* et des études de genre, la question des femmes en littérature a pris un autre tournant.

Que signifie être femme et écrivain ?

Une question essentielle à se poser est celle du contenu des productions littéraires des femmes : sont-elles dans une création artistique ou sont-elles pleinement dans l'expression de leurs revendications de liberté ? De quoi témoignent leurs écrits ? De quoi parlent-elles ? Adopter le point de vue d'une femme permet, même par la fiction, de rendre compte des injustices qu'elle vit au quotidien. Autrement dit, laisser écrire et parler les femmes, en leur qualité de femme, permet-il de pointer la division genrée inhérente à leurs vies ? Si les préoccupations des écrivains sont encore au poing levé, peut-être devrions-nous définitivement remettre en question le système d'oppression dans lequel

nous vivons.

L'écrivain du début du XX^e, May Ziadé, est considérée comme la première libanaise à écrire sur les conditions des femmes du monde arabe. Elle croyait dur comme fer à l'éducation des femmes, afin de les sortir de l'ignorance et de la subordination face à des maris déifiés. Elle s'isola, dans une chambre à elle, pour écrire ses constatations, ses amours et ses tourments. À la même époque, en Angleterre, Virginia Woolf aussi questionnait des problématiques similaires auxquelles les femmes faisaient face ; notamment, la nécessité de s'approprier un espace privatif, *une chambre à soi*, dans la sphère familiale pour pouvoir créer.

Les problématiques abordées par ces deux figures de la littérature féminine et du féminisme sont malheureusement encore d'actualité et ces quelques lignes rendent, dans une trop faible mesure, hommage à ces femmes et à leurs œuvres. Mais si les problématiques conscientisées et rapportées par ces femmes de tête nous parlent toujours autant, est-ce parce qu'elles étaient des réformatrices avant-gardistes ? Ou alors sommes-nous très en retard sur l'acquisition de droits, revendiqués il y a près d'un siècle ?

D'autres auteures que l'on ne présente plus, comme Fatima Mernissi, Nawal El Saadawi, Joumana Haddad ou Maïssa Bey, pour ne citer que quelques unes, constituent des piliers de la littérature féministe dans le monde arabe. Pour en savoir plus sur ces écrivains de renom, nous vous invitons à vous référer à nos outils pédagogiques disponibles sur le site web d'AWSA-Be.

Malika Madi nous a fait l'honneur de partager son expérience d'écrivaine durant le cycle de formation « Femmes de plumes et d'actions ». Belge d'origine algérienne, elle dénonce, à travers ses écrits, les conditions des femmes ainsi que les violences sexuelles qu'elles subissent. Tout comme ses prédécesseuses, elle prône l'émancipation et la liberté des femmes à choisir leur destin. Malika Madi constitue, aujourd'hui, une figure de la littérature féminine émancipée. On trouve dans ses écrits, en sujet central, l'immigration qu'elle superpose à la difficulté des femmes de compiler tradition et modernité.

Elle aborde aussi, dans un de ses ouvrages, les thématiques de maternité et d'écriture : on y trouve une comparaison, voire le conflit perçu, entre la conception d'un enfant et celle d'un roman. Beaucoup diront que ce sujet ne peut concerner que des femmes : serait-ce justement l'occasion du partage de cette expérience féminine d'enfantement, à travers l'écrit ? Par l'analogie entre procréation et création, ici littéraire, les lecteur.trice.s peuvent tenter d'effleurer le processus d'union puis de détachement entre une mère et son enfant.



Une chambre à soi, de Virginia Woolf



Sawâneh fatât (*Propos de jeune fille*), de May Ziadeh



PORTRAIT :

Malika Madi



Mon travail d'écriture s'inscrit surtout et avant tout dans une démarche de transmission, que ce soit par le biais du roman ou du texte théâtral. Pour faire évoluer les mentalités, j'ai pour modèle les auteur.e.s de la première partie du XX^e siècle : Sartre, Camus, de Beauvoir, Vian, Ionesco...

Wallonne de naissance, Algérienne de filiation je privilégie une démarche féminine dans mon travail d'auteure. Ma condition de femme issue de l'immigration et cette difficulté de trouver une place entre ma culture d'origine et ma culture de naissance ont initié une nouvelle identité qui est celle que je connais aujourd'hui et qui est à la genèse de mon travail d'écrivain.

Progressiste dans l'intergénérationnel et l'interculturel, je tente de mettre l'accent sur ce qui nous rassemble comme un nouveau dogme en n'oubliant certes pas nos différences, mais en ne les exposant jamais comme une règle établie et immuable. Tout est toujours en mutation (une société avide de conservatisme est une société qui se sclérose et qui décline). Mon écriture, qu'elle soit romanesque ou théâtrale, tente de poser un projecteur à la fois sur les difficultés, mais aussi sur toutes les pistes possibles pour la création de ponts entre les cultures.

Née en 1967 de parents immigrés algériens, je grandis à Anderlues, petit village minier au coeur de la Wallonie en Belgique. Élevée dans une famille modeste, berbère de Kabylie, je développe très tôt une passion pour la lecture et la langue française. Je rédige mes premiers textes à huit ans et, à l'adolescence, j'écris deux romans et rédige déjà mes premiers textes « engagés » où je dénonce la difficulté d'être une jeune fille éprise de liberté dans une communauté berbère-musulmane traditionaliste. Mes revendications se traduiront également dans deux pièces de théâtre et une dizaine de nouvelles. Après une bifurcation vers des études « terre à terre » en gestion de portefeuilles d'assurances, je reviens définitivement vers l'écriture et publie un premier roman *Nuit d'Encre pour Farah*. Il obtint le Prix de la Première Œuvre 2001 décerné par la Communauté française de Belgique et il fut finaliste du Prix des Lycéens 2003.

Auteure de plusieurs livres (romans, essais, nouvelles), j'écris aussi pour le théâtre : *Sucre, venin et fleur d'oranger* jouée notamment au Kaaitheater, et à l'Espace Magh et *Un Homme libre* interprété à l'Espace Magh. J'adapte aussi pour le cinéma mon roman *Les silences de Médée* qui relate les drames de l'Algérie dans les années 1990 (confrontée au terrorisme des fondamentalistes religieux et en particulier celui des viols collectifs perpétrés sur plusieurs milliers de femmes).

Passant d'un genre à l'autre, je publie en 2010 un conte *Chamsa, fille du soleil*, puis, en 2011, *Artistes* un roman pour ado. C'est l'histoire d'un jeune garçon épris de théâtre qui tente sa chance à Paris, mais se perd très vite dans la jungle parisienne parmi de jeunes comédiens, comme lui, doués, mais très vite désenchantés.

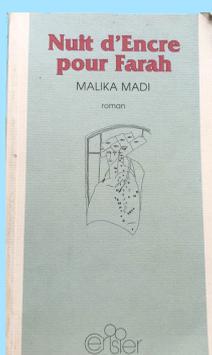
Outre mon travail d'écriture et à la demande des enseignant.e.s, je me rends dans les écoles de la Fédération Wallonie Bruxelles pour y animer des débats avec les jeunes du secondaire.

Après la lecture de l'un ou l'autre de mes livres, nous évoquons les sujets que j'y développe : la multiculturalité, l'islam, la femme musulmane [sic] dans la société contemporaine, l'immigration...

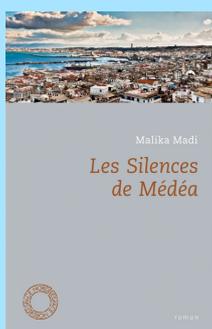
En 2008, je cosigne un livre avec le sociologue Hassan Bousetta : *Je ne suis pas raciste, mais...* qui s'inscrit comme une réflexion adressée aux jeunes qui se posent des questions sur l'immigration, la diversité culturelle, le racisme, le port du voile... Un documentaire en collaboration avec Quizas Production est en cours de préparation. Celui-ci sera axé sur les problématiques de la « transmission » mères-filles sur les trois générations de femmes issues de l'immigration maghrébine, thème qui me tient à cœur et que j'aborde par le biais de multiples formes (romanesque et théâtrale notamment.) Des capsules sont également en préparation (destinées aux élèves du primaire et du secondaire) qui seront des outils pédagogiques à destination des enseignant.e.s démuni.e.s face aux problèmes de l'actualité internationale.

Par Malika Madi

Une envie de lecture ?



Nuit d'Encre pour Farah. « Farah, étudiante en dernière année de secondaire, vit en Belgique avec sa famille d'origine algérienne. Alors que ses deux grandes soeurs, Latifa et Lila, sont éduquées par leur mère afin de devenir de bonnes épouses pour un mari algérien, Farah peut à loisir se livrer à sa passion dévorante: la lecture des grands auteurs. Son plus grand rêve est d'aller à l'université pour y étudier la littérature. Mais tout bascule quand ses deux soeurs décident de fuguer et s'évanouissent dans la nature. Farah est alors mariée de force à l'homme que Latifa devait épouser, et part vivre en Algérie en abandonnant contre son gré ses projets d'étude. »



Les Silences de Médée. « Dans une Algérie gangrenée par l'extrémisme islamique, Zohra partage son temps entre le foyer familial et l'école du village où elle enseigne. Une nuit, son quotidien bascule dans l'horreur. Comment mettre des mots sur l'innommable ? Dans un premier temps, Zohra tente d'échapper aux questions en fuyant son pays natal pour Paris. Ce n'est qu'auprès de sa belle-fille, Hanna, assistante sociale, que la jeune femme trouvera la force de revenir sur son passé. »



<http://malika-madi.blogspot.com/>



<https://www.facebook.com/malikamadiofficiel/>

Slam

Avec Toute fine



DÉCRYPTAGE :

Slam et droits des femmes

De la poésie aux revendications

Le besoin des femmes à prendre la parole se fait criant. Les mouvements #metoo et #balancetonporc sont symptomatiques de cette nécessité. Comment prendre cette parole ? Le slam nous montre que l'art et la poésie sont un des moyens privilégiés pour rompre le silence.

Alors que le slam, en tant que médium artistique, a fait son apparition au grand public au début des années 2000, il a déjà été conceptualisé dans les années 1980'. Selon son créateur, Marc Kelly Smith, l'essence même du slam est d'offrir « pour tous, par tous, et pour quiconque souhaite entendre des mots poétiques récités avec passion et talent ».

Le slam est souvent associé à la poésie et au rap. Même si les formes peuvent paraître similaires et que le slam arbore une forme poétique nette, ces expressions artistiques se distinguent néanmoins sur plusieurs points. La différence majeure réside dans la rythmique sur laquelle se superposent les textes destinés à être slamés.

Avec ses rythmes neutres et visuellement sobres, le slam est plus une déclamation à cœur ouvert sur fond musical.

Cette simplicité de forme laisse à la déclamation une révélation authentique des richesses des messages énoncés. Il est, à l'image des autres médias artistiques, un moyen de raconter et de revendiquer. Le slam est investi par les femmes du monde arabe à des fins de dénonciation citoyenne et féministe. Les femmes utilisent cet art, en plein essor, pour raconter leurs vécus, ceux des autres et mettre en lumière les

violences subies quotidiennement. L'art de la parole prend ainsi une place toute particulière, à savoir briser le silence. Car c'est le silence autour de toutes les agressions et violences qu'elles vivent, qui maintient le patriarcat tel qu'il existe encore aujourd'hui. Par des vers poétiques, les slameuses se donnent ainsi la possibilité de témoigner et de dénoncer leur quotidien, mais aussi de revendiquer des changements.

« Quand j'écris, je pars d'une idée. J'écris mes idées, j'écris mes émotions, j'écris ma colère. Ensuite, je prends mon souffle, je relis. Et c'est quand je commence à corriger, là oui je cherche la rythmique, je chante mes textes et relie chaque phrase. On invente la rythmique, on peut superposer un même texte sur plusieurs sons. Le slam ce n'est pas juste le texte, c'est aussi la voix. »

- Toute Fine -

Sans trop en révéler, nous vous invitons à vous référer à notre outil pédagogique « Droits des femmes du monde arabe et slam » qui contient une partie théorique : vous y trouverez l'évolution et des définitions du slam, une distinction complète entre Slam, Poésie et Rap, ainsi qu'un tour non exhaustif des slameuses du monde arabe. Vous y trouverez aussi des textes et animations autour de cet art, à disposition sur le site internet d'AWSA-Be.



Outil pédagogique « Slam », 2017

Zou

« Le slam va faire renaître la poésie,
car c'est la poésie de l'oralité. »
Marjolaine Beauchamp



J'ai 24 ans et des coups,
L'envie de partir d'un coup,
Des fêlures de bout en bout,
Pas de couleurs sur les joues,
Je me plains un peu beaucoup,
Rien ne me suffit,
Et chaque soir je vomis,
Pour me vider de l'atrocité qui en moi sévit,
Donnant tout son sens à la médiocrité de ma vie.
Je mène à mal mon corps,
Cherche à me fondre dans de tristes décors,
Pour entretenir la mélancolie que j'adule et adore.
Je suis...
Sadique et bipolaire,
En moi c'est constamment la guerre,
Je ne sais me complaire,
Ailleurs qu'en amour,
Mais celui-là à ma vue fait mille et un détours.
Pas pour moi,
Pas pour moi...
Alors je lève ma voix,
Aiguë et fine,
Pour exprimer les maux qui en moi tambourinent.
Je ressens comme une euphorie,
Qui me pousse à l'expression,
Quand j'ai mal je souris,
Et dégage ma pression,
Sur des bouts de papiers que j'adule et sacralise,
J'y suis vraie sans gêne et sans malices.
J'aiguise...
Mon âme sans concession,
Je meurs pour ma passion,
Je me suis vue fuir tellement de fois,
Alors j'ai décidé de me faire, souffrir pour contourner les lois,
Et à tous ceux qui ont su m'inspirer,
De par leur rejet,
Me faisant douter de ma beauté,
Oui...
Je suis une déprimée déprimante,
Maladroite, trop bavarde, incohérente,
De la réalité finie absente,
Tordue,
Saugrenue,
Noyée, damnée,
Salie et aguichée,
Je ne sais voir ma beauté,
Je ne pourrais citer mes qualités
Mais je sais...
Je sais que je suis vraie.

PORTRAIT :

Toute fine

Toute fine est le nom de scène choisi par la slameuse et militante Zoulikha Tahar. Née à Oran, Algérie, elle écrit depuis l'âge de 12 ans. Le tout a débuté grâce au goût prononcé de sa mère pour la lecture. Très vite, cette passion lui a été transmise et l'écriture est venue tout naturellement. Dans cette même foulée, Zoulikha Tahar s'est également tournée vers la poésie.



© Nora Noor

Mais comment en est-elle venue à s'intéresser au slam ? Elle reconnaît volontiers l'importance d'internet dans cette transition. En effet, lors de son adolescence, Zoulikha Tahar écoutait beaucoup de déclamations poétiques, d'abord sur Soundcloud puis sur Youtube. En 2015, un déclic se fait en elle. Elle a toujours écrit, elle aime écrire, pourquoi ne pas le partager à son tour et provoquer chez d'autres ce que lui ont apporté toutes les déclamations qu'elle a pu écouter. Mais elle n'est pas seule, elle rejoint un collectif de slameur.euse.s algérien.ne.s du nom de Slam Awal.

Elle tourne notamment avec son amie, Sam MB, le court métrage « La rue ». Toutes deux, se baladant dans les rues d'Alger, y dénoncent le harcèlement de rue auquel sont confrontés toutes les femmes. Une fois partagé sur les réseaux, elle commence à se faire connaître en dehors d'Alger et à être invitée à l'international pour partager son art.

Lorsqu'on lui pose la question de ses sources d'inspiration pour écrire ses slams, elle nous explique que son point de départ est toujours un questionnement auquel elle tente de répondre au mieux. Elle s'inspire de tout ce qui la touche, tout ce qui est dans son environnement direct. La relation qu'elle entretient avec sa mère prend notamment une place importante dans ses écrits. Consciente que sa mère a dû grandir dans un monde très différent du sien, elle tente de la rassurer via ses slams. En effet, aujourd'hui Zoulikha sort du moule de ce qui était traditionnellement attendu d'elle. À 27 ans, elle n'est pas mariée, n'a pas d'enfant et elle vit seule à Paris, où elle a fait des études d'ingénieur. Alors qu'à son âge, sa mère a dû composer avec une situation géopolitique et algérienne très difficile, a développé de nombreuses peurs et traumatismes qu'elle a transmis à sa fille. C'est en ce sens que l'écriture et la déclamation aident Zoulikha Tahar à poser des constats, mais également à trouver une manière de répondre à ces peurs.

Le féminisme et les droits des femmes constituent également une part importante de son travail. Nourrie par ses propres expériences, mais également par les échos et les témoignages de toutes les femmes autour d'elle, Zoulikha Tahar questionne énormément ce que cela signifie d'être « femme ». Les violences qui en découlent font malheureusement partie intégrante du fait d'être femme. Son nom de scène par exemple, vient du rapport, longtemps conflictuel, qu'elle a entretenu avec son corps. En effet, alors qu'en Algérie les critères de beauté sont les rondeurs, sa minceur a très souvent été moquée et ridiculisée, ce qui a largement contribué à la complexer par

rapport à son corps. Le choix de « Toute fine » comme nom de scène reflète cette réalité qu'elle a vécue et les injonctions liées aux corps des femmes. Aujourd'hui, ce rapport est apaisé et sain. Non seulement elle accepte son corps tel qu'il est, mais elle a également appris à l'aimer. Pour elle, le féminisme a été l'élément déclencheur d'une prise de conscience importante : nos valeurs, nos compétences, notre intelligence dépassent largement l'importance de notre enveloppe charnelle. Le slam et la performance scénique lui ont, quant à eux, permis de s'exprimer et de partager de nombreuses injustices qu'elle ressentait, et ressent encore.

Propos recueillis lors d'une interview avec Zoulikha Tahar



Slam de Toute fine lors de la soirée « Jassad »,
organisé le 14 mars 2019 par AWSA-Be
© Yasmina Guerma Laarabi

« Aime-toi »

Parle-moi encore de ce corps qui te déçoit
De toutes ces fois où tu as douté de toi
De cette voix qui te faisait culpabiliser
De n'être pas conformément formé.
Parle-moi de ces magazines et de ces vidéos
Qui ont remis en cause tes idéaux
Parle-moi de ta perception du beau
De ce que à tes yeux tu vaux.
Parle-moi encore de ce corps que tu as maudit
De tes non-dits, de ces nuits où le miroir te vomissais dessus
Où le noir faisait fondre ton désespoir mis à nu
De cet être qui n'a pas su te suffire
De ces choses qu'il ne se gênait pas de te dire.
Parle-moi et je t'écrirais des rimes maladroites
Jusqu'à en avoir les mains moites
Pour te dire que la beauté des cieux
Est dans la sincérité qui émane de tes yeux.
« Aime-toi »



« Toute Fine & Sam Mb - La Rue. (Court Métrage) »
<https://www.youtube.com/watch?v=cdXgsamCblA>



<https://toutefine.com/>



@toutefineps/



@toutefine/

Questions des lecteurs.trices

Slam



Pour moi la mélancolie du lieu, c'est la nostalgie. Et la nostalgie ce sont des souvenirs, des souvenirs de lieux où on a vécu, qui nous disent quelque chose. Soit on aime ce lieu si on a de bons souvenirs, soit, on ne l'aime pas. C'est ça la nostalgie ou ce qu'on appelle la nostalgie de lieu...

Parfois on a juste envie de partir parce qu'on ne se sent pas soi-même. Au Maghreb, il y a des choses en ce moment qui me font très peur : ce sont des jeunes de ma génération qui se réapproprient des codes des années 90', qui étaient l'acide, la peur, l'oppression des femmes, mais tout ça pourquoi ?! Et le problème, c'est que très peu de personnes réagissent et les gens ont juste envie de rester tranquilles. Du coup sur les réseaux sociaux, il y a des femmes qui montrent leurs combats par le biais de l'écriture, du dessin, de l'expression orale pour revendiquer ce qu'elles sont, revendiquer leurs libertés.

Au début, j'étais très critique vis à vis des Youtubeuses beauté mais là je me dis qu'on a besoin d'elles aussi parce que ce n'est pas évident pour elles de montrer leurs visages, de se coltiner toutes les insultes. Dernièrement une youtubeuse algérienne, Shirine Boutella, qui a participé à un séminaire sur le cyberharcèlement, a décidé de sensibiliser en lisant les messages d'insultes qu'elle recevait. Une personne l'a filmée durant son intervention et a posté sur les réseaux ; elle s'est fait à nouveau insulter parce qu'elle reprenait les gros-mots.

Le problème c'est comment les taire, faire taire le patriarcat. Et aujourd'hui il y a énormément de femmes qui ont juste envie de partir. Je connais des amies qui sont parties plus jeunes en ne sachant pas quoi faire par la suite. Juste parce qu'elles avaient peur ; parce qu'elles savaient qu'elles ne seraient jamais elles-mêmes. Elles sont parties en ne sachant pas quoi faire. Du coup, on part vers un ailleurs pour être nous-même.

Est-ce que quand tu écris, tu réfléchis déjà à la sonorité que cela pourrait avoir après ?

Non, quand j'écris, je pars d'une idée. J'écris mes idées, j'écris mes émotions, j'écris ma colère. Ensuite, je prends mon souffle, je relis. Et c'est quand je commence à corriger, là oui je cherche la rythmique, je chante mes textes et relie chaque phrase. On invente la rythmique, on peut superposer un même texte sur plusieurs sons. Le slam ce n'est pas juste le texte, c'est aussi la voix.

Bande dessinée

Avec Zaineb Fasiki



DÉCRYPTAGE :

Bande dessinée et féminisme

Immersion dans le monde d'une bédéiste

Le point sur la diachronique de la bande dessinée du monde arabe ainsi que son appropriation par les femmes est accessible, via l'outil pédagogique dédié à cet art, sur le site internet de notre association www.awsa.be.

De plus, vous y trouverez un focus sur le lexique propre à ce métier et des distinctions entre BD, roman graphique et caricature. Une ruche d'informations passionnantes qui raviront nos insatiables lecteur.trice.s.

Les artistes féministes jonglent avec de multiples moyens pour marquer les esprits en illustrant les discriminations et les violences faites aux femmes. La bande dessinée ne fait pas exception dans l'arsenal de médias mis en place pour dénoncer celles-ci. Comme pour toutes les autres formes d'écritures et d'expressions artistiques, le monopole a longtemps été détenu par la gente masculine. De fait, les femmes sont un peu mieux représentées aujourd'hui dans le monde de la BD, mais est-ce assez ? La parité est loin d'être la règle dans la bande dessinée des pays du monde arabe.

Zaineb Fasiki, bédéiste, nous a initié.e.s à son univers lors de notre atelier « Femmes de plumes et d'actions ».

Elle est un exemple phare dans le monde bédéiste engagé au Maroc, qu'elle nommera « l'artivisme ».

Elle dépeint des énormités vécues par les femmes via ses dessins. Son cheval de bataille est l'éducation sexuelle, en créant un vocabulaire adéquat, aujourd'hui encore inexistant dans le champ lexical marocain. C'est notamment le dessin imageant le scandale autour d'un viol collectif d'une jeune femme dans un bus public casablancais qui lui

vaudra une popularité controversée sur les réseaux sociaux.

L'artiste porte le poids de revendications longtemps scellées par les institutions conservatrices et la « bienséance publique ».





Outil pédagogique « BD du monde arabe et féminismes : En pleine é-BULLE-ition », 2018

En ce qui concerne l'animation, doit-on forcément faire parler les personnages ?

Vous êtes libre de faire ce que vous voulez. Le tout est de laisser libre court à votre imagination. Vous êtes libres de ne dessiner aucun personnage, 0 scénario.



**Drawing a guide
to stop street
harassment**

PORTRAIT :

Zaineb Fasiki

L'indignation – face au harcèlement de rue, aux violences à l'égard des femmes, aux inégalités de genre ou encore aux tabous présents dans la société marocaine – est indéniablement l'un des fondements de la résistance entamée par Zaineb Fasiki.



© Nora Noor

Cette même indignation – combinée aux souffrances, à la nécessité de voir sa société changer et surtout à l'espoir – est le vecteur qui pousse cette jeune militante marocaine de 24 ans à prendre sa tablette graphique et à nous guider par son trait, simple mais déterminé, vers sa révolte.

Après avoir obtenu ses diplômes en technique et ingénierie mécanique, Zaineb Fasiki a finalement décidé d'embrasser une carrière dans ce qui a longtemps constitué son échappatoire : la bande dessinée. Autodidacte, elle s'empare du crayon dès son plus jeune âge et en fait un outil de dénonciation, de résistance. Comment ? En se dessinant nue. Dès l'adolescence, représenter son corps devient une véritable délivrance, un « orgasme » exutoire et rebelle. Dans une société où le corps des femmes est caché, tabou, indicible, Zaineb est formelle : il faut le montrer, le révéler, le valoriser, tel qu'il est, tels qu'ils sont, dans leur pluralité.

Vient le jour où elle décide de sortir son art de la sphère privée et de l'embarquer sur les réseaux sociaux, espace virtuel mais public. Son illustration « *Buses are made to transport people, not to rape girls* »¹, relayée des milliers de fois sur internet, dénonce directement le harcèlement sexuel que vivent les femmes marocaines dans les transports publics. Participant à faire connaître la jeune femme au niveau international, cette image témoigne du chemin dans lequel l'artiste s'engage : celui de l'*artivisme* – contraction entre art et activisme.

Malgré les couleurs pimpantes de ses planches, l'artiste cherche à attirer l'attention de son public avant tout sur des enjeux sociétaux forts. Son sujet de prédilection : les corps féminins nus. Loin d'être monnaie courante au Maroc, la mise en avant de ces corps permet à Zaineb de les extraire de leur confinement traditionnel : simple objet sexuel, propriété à cacher, corps secrets et méconnus. L'artiste rend ainsi visibles les paradoxes qui traversent la société marocaine concernant le corps des femmes.

Cette démarche est particulièrement prégnante dans son dernier travail *Hshouma*, expression désignant « la honte » et donc l'interdiction de parler de sujets tabous, dont font notamment partie les corps des femmes, la sexualité ou encore la critique de la monarchie. Or, là où la (re) présentation de corps féminins nus est *hshouma*, la volonté de Zaineb est surtout d'offrir autre chose, de briser les tabous et d'interroger les normes. Pour cela, elle propose un site internet ainsi qu'un fascicule du même nom, où elle revient sur des thématiques aussi larges que l'égalité de genre, l'orientation sexuelle, les violences faites aux femmes ou encore les libertés individuelles. Le tout est jusqu'à présent disponible en anglais, cependant la militante cherche aussi à le traduire

¹ Trad. « Les bus sont fait pour transporter des gens, pas pour violer des filles ». L'illustration fait suite à l'agression sexuelle d'une jeune femme dans un bus de Casablanca en 2017.

en *darja* (dialecte marocain). Or, nombre des termes qu'elle utilise sont inexistants, à moins d'être des insultes, ce qui demande à l'artiste d'effectuer un travail d'invention et d'appropriation de nouvelles dénominations.

Par ailleurs, elle est la fondatrice du collectif *Women Power*² qui encourage les femmes à s'impliquer davantage dans les arts plastiques et à exprimer leurs expériences et/ou leur militantisme. Pour ce qui est de son inspiration, Zaineb la puise dans son vécu personnel, mais aussi dans celui de ses amies et de toutes les autres femmes qu'elle rencontre, notamment via son collectif.

À la force de son dessin – l'une des formes les plus accessibles de communication selon elle – Zaineb choque. Même si elle a appris à se détacher des insultes et des menaces, elle ne se sent pas toujours en sécurité. Les réactions peuvent être violentes, en particulier lorsqu'elles sont dirigées à son encontre, en tant que personne : « Les critiques – positives et négatives – sont toujours les bienvenues, mais elles doivent se concentrer sur mon travail et non pas sur qui je suis ». Aujourd'hui encore, être une femme artiste militante signifie s'exposer à des critiques dépassant la seule création. Ce constat offre un regard encore plus frappant sur la nécessité de fournir un travail artistique comme celui de Zaineb.

« Créer c'est résister. Résister c'est créer »³ pourrait finalement être le mot d'ordre de cette jeune bédéiste marocaine. Derrière son regard malicieux et son franc-parler, Zaineb nous montre, par ses dessins, sa vision acerbe des phénomènes sociaux qui l'entourent et qu'elle désire participer à changer.

Article rédigé sur la base d'un entretien avec Zainab Fasiki



Ladite illustration faisant suite à l'agression sexuelle à Casablanca © Zaineb Fasiki



La pilosité féminine reste un tabou dans de nombreuses sociétés © Zaineb Fasiki

² <https://www.facebook.com/womenpowercollective/>

³ Stéphane Hessel, *Indignez-vous*, 2010



Bande dessinée



<https://www.hshouma.com/>



<https://www.facebook.com/zainab.fasiki.art/>



https://www.instagram.com/zainab_fasiki/

Le projet Hshouma vise à mettre fin aux stéréotypes de genre, aux taboux, à la discrimination et aux violences faites aux femmes ©Zainab Fasiki

هَذَا الْجَمَالُ مَوْجُودٌ
فَقَطُّ فِي الْخَمَامِ



Poésie

Avec Monia Boulila



DÉCRYPTAGE :

La poésie féministe

Un engagement puissant

Durant le cycle de formations « Femmes de plumes et d'actions », Monia Boulila a apporté des clés de compréhension sur l'art du langage qu'est la poésie. Qu'elle soit engagée ou utilisée comme média de contemplation, la poésie, selon Monia Boulila, est un moyen de recréer le réel avant tout. Une écriture qui magnifie les objets du quotidien en transmettant les ressentis de l'ordre des sensorialités. Non seulement comme reflet de l'imagination des penseur.s mystiques, la poésie est aussi utilisée à des fins politiques et comme revendications citoyennes dans une volonté de changement. Pour les poétesses, l'engagement révèle une nécessité d'émancipation par leur position de femme et de citoyenne.

Qu'est-ce que la poésie ? Il me semble important qu'on définisse ce qu'est la poésie, tâche certes difficile ; comme le dit le poète français Jean-Marc Minotte dit Jean L'Anselme : « La poésie, on ne sait pas ce que c'est, mais on la reconnaît quand on la rencontre ». On a longtemps identifié la poésie avec la forme versifiée, quoiqu'on puisse très bien mettre en vers autre chose que la poésie : un traité scientifique, une pièce de théâtre ou même une recette de cuisine. À l'inverse on sait que depuis le 19^e siècle on peut faire de la poésie en prose. Selon le Petit Robert : la poésie est l'art du langage, visant à exprimer ou à suggérer par le rythme (surtout le vers), l'harmonie et l'image.

La poésie est donc un art au même titre que la musique de Mozart ou les tableaux de Raphaël. Elle est née de la sensibilité et de l'imagination. Les émotions vives et fortes, les conceptions hardies et originales, trouveront alors leur expression dans le langage (au lieu d'un tableau pour le/la peintre ou

une mélodie pour le/la musicien.ne). C'est donc une façon originale de voir et de percevoir le monde et de réagir face à lui.

On ne saurait nier que la versification n'a sur la prose d'incontestables avantages : elle communique au style un charme analogue à celui de la musique. Le style de la poésie, même sans versification, a encore des caractères particuliers qui en font comme une seconde langue dans la langue d'un pays. Il n'y a pas de langue qui n'ait des termes réservés à la poésie et à d'autres en sont bannis ou n'ont qu'une place très marginale. Ces derniers sont ordinairement ceux qui expriment des objets ou des idées désagréables ou indifférents pour l'imagination : tels sont les termes scientifiques ou techniques et ceux dont on se sert pour le langage vulgaire.

En général la poésie cherche les expressions qui représentent la pensée à l'imagination sous une forme sensible : car pour s'emparer de l'esprit, il faut lui faire voir et sentir les choses dont on lui parle.

La poésie s'est constamment renouvelée au cours des siècles. La poésie moderne est apparue à l'époque de la modernité, et, contrairement aux autres formes de poésie à travers l'histoire, la poésie moderne se base sur la réalité et le vécu. Elle atteint le statut artistique en recréant le présent réel, et non pas le présent idéalisé. Il peut donc s'agir de ces objets du quotidien que, d'ordinaire, nous ne considérons guère que distraitemment, et que le/la poète nous apprend à regarder d'un œil neuf. Le monde moderne rentre ainsi dans la poésie. La modernité renouvelle donc le genre de la poésie. Le Slam, de son côté, décline une certaine idée



© Peinture murale dans la medina de Asilah, Maroc

de la poésie. Il est démocratique dans le sens où il suppose que « tout le monde est virtuellement poète ». Il s'agit néanmoins d'émouvoir l'auditoire par les mots... c'est un art d'improvisation poétique, qui retrouverait donc la tradition médiévale perdue. Il fait resurgir la rime dans un état minimal.

Poésie et engagement « féministe » en exemple

Engagement : la prise en compte du monde réel implique, chez certain.e.s poète.sse.s, une forme d'engagement. Sartre affirmait que « *L'écrivain engagé* » sait que la parole est action ; il sait que dévoiler, c'est changer, et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer ». La poésie engagée, est une poésie très liée à un moment historique grave. S'engager, c'est participer activement à la défense d'une cause et se mettre au service de la collectivité, quels qu'en soient les risques. Les circonstances peuvent amener le/la poète.esse.s à s'engager, à prendre position dans les drames de son temps et à mettre son art au service d'une cause. Il peut aussi défendre « l'universalité » et « l'humanisme ». La poésie engagée permet de communiquer des convictions, de susciter le désir de s'engager à son tour, grâce à la force de ses images, au rythme et à la musicalité des vers.

Voici des exemples où on revient essentiellement au moment de la lecture sur les poèmes :

- Les poèmes de la résistance pendant l'occupation allemande en France en 1942 sont typiquement des textes engagés ;
- Les poèmes de dénonciation de Victor Hugo s'insurgeant au XIX^e siècle contre le travail des enfants ou critiquant la misère sociale sont aussi des poèmes engagés.
- Les poèmes de la négritude composés au XX^e siècle par Aimé Césaire et par Senghor pour faire l'éloge de la culture noire sont également, dans la plupart des cas, des poèmes engagés.
- On peut citer plus près de nous Mahmoud Darwich et Abdellatif Laabi ; dans ces cas le poète alimente un véritable contre-pouvoir, assumant parfois même un rôle de leader politique.

Que peut-il paraître de plus noble que de se battre pour des idées avec de simples mots ? Que de soigner les maux par les mots ? Et quoi de mieux que de faire passer ses mots en poésie ?

Le **féminisme** est un ensemble de mouvements et d'idées politiques, philosophiques et sociales, qui partagent un but commun : définir, établir

**‘Car le monde a besoin de poètes : les poètes mettent des mots sur les incertitudes de notre condition humaine.’
Monia Boulila**

et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, personnelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes.

Féminisme et poésie : c'est certes une forme d'engagement mais pas uniquement pour défendre les droits de la femme [sic] mais plutôt pour exister en « tant que femme » dans une société donnée, épouser ses ambitions, lutter contre ses inégalités, lutter pour les libertés, toutes les libertés, pour la paix, la justice sociale, la démocratie ; toutes ces valeurs universelles pour lesquelles la femme [sic] doit s'exprimer en tant que citoyenne d'abord mais aussi en tant que mère, sœur, épouse. Bref, une femme plurielle, la femme poète ne pourrait jamais être autrement que plurielle. C'est comme quand on parle de paix dans le monde on ne peut pas ne pas parler d'éducation, de développement, de lutte contre la pauvreté, de tolérance... ainsi va le féminisme : la femme [sic] ne pourrait prétendre faire disparaître les inégalités relatives au genre sans combattre tous les maux de nos sociétés arabo-musulmanes et africaines et même dans certains pays dits développés. L'engagement de la femme [sic] doit être un engagement total.

© **Monia Boulila**

Notre outil pédagogique « Poésie arabe » apporte un aperçu des poétesses du monde arabe ainsi qu'une approche de l'écriture poétique stylistique proprement féminine et féministe des poésies arabes contemporaines.



Outil pédagogique
« Les femmes et la poésie arabe »,
2016

[Pour consulter la liste des ouvrages disponibles dans notre bibliothèque, il vous suffit de faire votre recherche à partir du catalogue en ligne.

La bibliothèque est située au huisvandeMens
Brussel : 17 Square Saintelette, 1000 Bruxelles

La permanence de la bibliothèque se fait tous les mardis de 9h à 16h ou sur rendez-vous via awsabe@gmail.com ou au 02/229.38.63(64)]

POUR ÉCRIRE UN POÈME ...

La technique ou plutôt les repères qui doivent nous guider pour écrire un poème et les phases par lesquelles nous devons passer peuvent se résumer en trois étapes :

La première étape :

Le choix du thème est fondamental, il doit forcément être dicté par nos propres émotions et être la traduction sincère de notre ressenti. L'inspiration pourrait venir d'un vécu, de notre environnement, d'une valeur universelle à défendre ou à célébrer ; bref tout ce qui nous touche et nous pousse à le dire, à le crier, à aimer, à faire aimer, à faire revivre et pourquoi pas à faire naître !

La deuxième étape :

Traduire tout cela en images dans le poème et travailler ces images en usant de tous les sens : la vue, l'ouïe, le toucher et même l'odorat pour qu'elles soient des images miroirs de notre ressenti intérieur et compromettent aussi le lecteur ou l'auditeur pour devenir notre complice.

L'image serait ainsi vivante, parlante, rythmée et séduirait par la musicalité qu'elle dégage.

La troisième étape :

Laisser reposer le poème un temps, certain.e.s le font même vieillir comme un bon vin et le relire ensuite plusieurs fois, à voix haute parfois, pour supprimer ou changer une image floue, un mot inapproprié, une rime artificielle, et, au passage, corriger une faute d'orthographe ! On peut se faire aider par un tiers en lui lisant le poème.

Tout ceci demande toujours au préalable des lectures variées de poète.sse.s et d'écrivain.e.s. Lire, lire et encore lire est la clé d'une bonne progression.

De même qu'il faut écrire, écrire et écrire en prose et en vers, ce qui facilite le choix des mots et enrichit notre langage ; car les mots prennent une importance capitale dans tout écrit.

Et la clé de toute réussite c'est la sincérité et le pouvoir de transmettre à l'autre notre ressenti.

Ma prophétie est que cela sera un jour votre vécu !

Monia Boulila

PORTRAIT :

Monia Boulila

Quand Monia Boulila marche vers vous, c'est l'explosion ! Au premier regard, elle vous transporte instantanément par sa bonne humeur, son sourire et son indépendance. Secrétaire médicale à l'hôpital de Sfax, Monia est avant tout une poétesse tunisienne. Au vu de son parcours, il est indéniable qu'elle vit avant tout pour son art, ses engagements citoyens et féministes.



© Nora Noor

Tout se présente comme si le destin de Monia avait été mêlé naturellement à l'écriture. Enfant, elle utilise les textes de ses chansons favorites comme tremplin vers la lecture. Les livres, elle les dévore avec frénésie. Véritables compagnons de vie, ils ne la quitteront plus. Lorsqu'elle décide à son tour de se plonger dans l'écriture, cela passe d'abord par de la prose : dans son journal intime ou encore dans ses échanges épistolaires. D'ailleurs, plutôt que d'en parler, elle préfère écrire sur ce qui l'interpelle, ce qui l'intrigue. Doucement, cette même prose n'arrive plus entièrement à satisfaire sa soif de magie et de rêve. Dans sa recherche vers d'autres styles, elle se penche sur la poésie dans laquelle elle retrouve non seulement un moyen de raconter, de transmettre, mais aussi une délivrance et une thérapie.

Contrairement aux idées reçues, le travail de Monia est exigeant. La poésie, ça ne s'improvise pas : il faut d'abord la coucher sur le papier une première fois, en laissant libre court à ses sentiments et ses émotions. Ensuite s'amorce la partie méthodique et minutieuse : celle de la délimitation. Pour la poétesse, il est primordial d'apprendre à supprimer les répétitions, à revenir à l'essentiel : au corps et au cœur des mots. Finalement, la poésie, c'est transmettre un concentré de sentiments, de vécus, d'ambiances. En faisant chanter les mots et danser les vers, Monia donne à chaque texte sa vibration unique et profonde.

Guidée avant tout par un amour sincère et profond, elle en fait son moteur pour raconter la beauté du monde. C'est aussi cet amour qui la pousse parfois à aller chercher au plus profond de ses entrailles pour témoigner des dures réalités qui l'entourent. Aujourd'hui, Monia est révoltée. Sa Tunisie natale connaît une vague d'obscurantisme depuis la fin de la révolution de 2011. Cette situation la bouleverse d'autant plus que son histoire personnelle est liée à la libération et à l'émancipation.

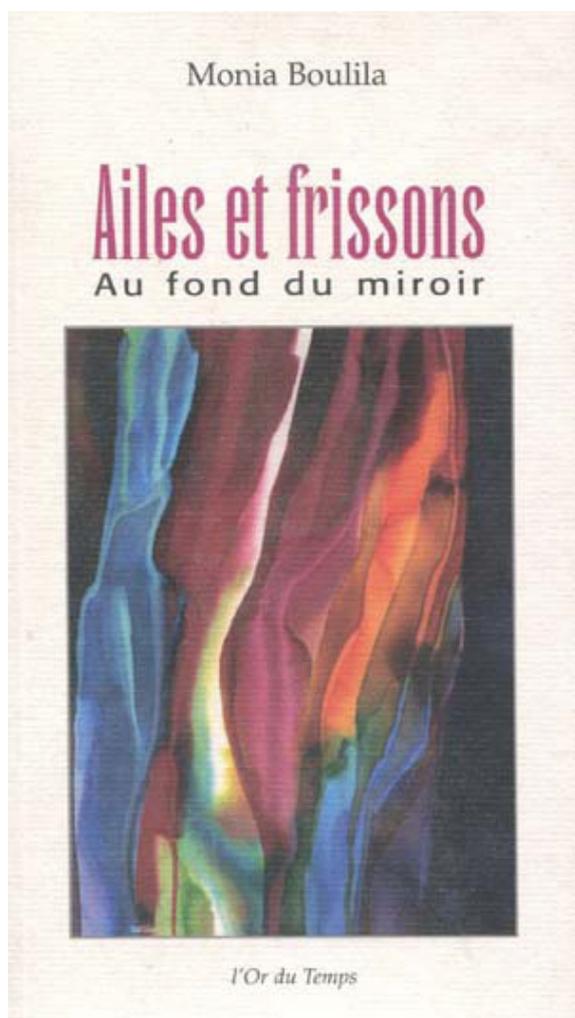
En effet, son passé la relie à la célèbre militante féministe tunisienne Majida Boulila. Née en 1931 à Sfax, elle fût une figure centrale du mouvement national tunisien – alors sous protectorat français – ainsi qu'un symbole de libération féminine. Elle a milité au sein du Néodestour et plus précisément dans la cellule Rbat, faubourg populaire de Sfax, contre l'occupation française, et ce, à une époque où les femmes ne jouaient qu'un rôle subalterne dans la vie publique. Emprisonnée par les autorités françaises, pour son activisme politique, elle décéda, en 1952 après avoir donné naissance à sa deuxième fille. Admirative de son courage et de sa détermination, Monia Boulila voulut lui rendre hommage, et ce, en co-fondant l'Association Culturelle « Majida Boulila pour la modernité » de Sfax.

Le combat de Monia passe ainsi par les mots. Les écrire est une action ! Elle transmet des images et des idées, mais elle n'impose pas. Sa plume délicate lui aura valu de nombreux prix, dont le prix de créativité littéraire Naji Naaman (Liban, 2010) ou encore le prix européen francophone Charles Carrère (2016). Le travail de Monia Boulila nous montre que le propre de l'écriture est que chacun.e peut être touché.e à sa façon, conditionnée par sa propre histoire.

Article rédigé sur la base d'un entretien avec Monia Boulila



<http://monia.boulila.free.fr/>



Hymne à la vie

Mensonge ou espoir ?
 Cette lumière aux yeux noirs ?
 Qu'on fait sortir de son miroir
 Pour se faire l'illusion de bien voir ?

Mensonge ou volonté ?
 Cette force silencieuse bandée
 Qu'on fait sortir de sa main dénudée
 Pour se faire des ailes faciles à porter.

Mensonges ou amour ?
 Cette ferveur de la nuit et du jour
 Qui vibre, en nous, toujours
 Qu'on laisse grandir et grandir
 Et on s'en va ailleurs pour mourir ...

Monia Boulila

Édition

Avec Ouafa Mameche



DÉCRYPTAGE :

Le travail d'édition

Visibiliser des parcours extraordinaires

Créer sa propre maison d'édition, c'est ce qu'a réalisé Ouafa Mameche. Pendant le cycle de formations « Femmes de plumes et d'actions », elle nous a expliqué le fonctionnement d'une maison d'édition et le travail de visibilité qu'il y a derrière sa ligne éditoriale.

L'aventure de « Faces cachées » débute avec l'une de ses fondatrices, Ouafa Mameche. Fondée en 2015 suite à une rencontre avec son futur associé Bakary Sakho, cette maison d'édition a pour vocation principale de « mettre en avant les parcours extraordinaires de gens ordinaires ».

Mais à quoi correspond le métier d'éditeur.trice ? Par « éditeur.trice » nous entendons une personne, ou une société qui assure la mise en vente d'ouvrages. Afin de réaliser cela, le travail se divise en deux axes principaux à savoir la publication d'une part et la promotion/vente d'autre part.

En ce qui concerne la publication, il s'agit principalement de garantir un accompagnement éditorial à l'auteur/trice. Autrement dit, tout ce qui touche à la lecture, relecture, aux corrections, propositions de changements, choix de couverture, de mise en page, ainsi que l'accompagnement financier. Il s'agit là d'une part importante du travail d'édition, mais selon Ouafa Mameche, ce n'est pas la plus compliquée. L'axe publication demande également à définir une ligne éditoriale. La question est dès lors de savoir quels types d'ouvrages la maison va mettre en avant.

« Faces cachées » se concentre pour sa part principalement autour de récits de vie, et ce afin de donner la possibilité à des personnes très rarement, voire

pas du tout, mises en avant, de se faire publier.

Sur cette base, l'éditeur va choisir les manuscrits correspondant à cette ligne éditoriale et les publier. Comme le précise Ouafa Mameche, la majorité des éditeur.trice.s ne prennent pas d'ouvrages lorsqu'ils estiment que plus de 20% du manuscrit est à corriger.

Le deuxième axe du travail d'édition correspond à la promotion et à la vente de l'ouvrage. Il s'agit là de la part essentielle du travail d'édition. En effet, c'est par cette promotion que le livre se vendra. Une idée générale traverse le monde littéraire, à savoir qu'on doit compter en moyenne 3 mois de vie pour un livre (1 mois avant sa publication et 2 mois après celle-ci). Choquée par ce constat, Ouafa aimerait qu'il en aille autrement pour les livres de « Faces cachées ». En effet, elle désire proposer des livres « intemporels » – ou du moins qui dépassent nettement les 3 mois d'existence. Pour cela, un travail de fond est nécessaire afin de promouvoir ces livres. Malheureusement avec la publication d'un livre par an (il s'agit là d'un choix assumé de la maison d'édition, et ce, afin d'offrir un réel accompagnement à ses auteur.trice.s), « Faces Cachées » ne peut pas prétendre à tout le travail fourni par les diffuseurs et les distributeurs dans la promotion des livres, car ces services sont trop onéreux pour une petite structure.

Qu'est-ce que ?

Diffusion : il s'agit d'un commercial qui se rend régulièrement dans les librairies afin de proposer les derniers ouvrages et tenter de convaincre les libraires de les acheter.

Distributeur : société qui se charge de la partie logistique d'acheminement des stocks de livres

vers les librairies et du retour des invendus.

Ainsi pour la publication de leur premier livre, les associé.e.s Ouafa, Bakary et Paul se sont reposés sur la mobilisation de leurs réseaux proches. La vocation n'était pas de s'étendre mais plutôt de diffuser ce premier livre à leur public cible, à savoir des jeunes de leur réseau direct. En effet, il y a une volonté forte derrière « Faces Cachées » : proposer un accompagnement durable des auteur.trice.s, démocratiser l'écriture et la lecture auprès des jeunes et démystifier le métier d'édition.

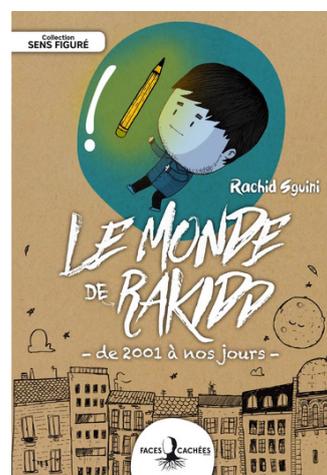
Ce premier ouvrage est celui de Bakary Sakho, militant associatif du 19^e arrondissement et concierge, dont l'envie était de publier un essai sur l'identité. Dans son livre divisé en quatre chapitres, Bakary Sakho, parle de lui à la première personne, en tant qu'homme noir, en tant qu'homme musulman et en tant qu'homme des quartiers populaires et ce pour signifier qu'il est un Français à part entière, que cela plaise ou non. Les réactions autour de la publication de ce livre ont été multiples. En effet, Ouafa Mameche s'est rapidement rendu compte que pour beaucoup, il était inhabituel de voir un homme noir sur une couverture de livre qui ne soit ni rappeur ni sportif et que ce livre apportait quelque chose de nouveau dans le paysage littéraire actuel. Alors qu'elle voulait que ce soit les jeunes qui se saisissent en priorité de ce livre, il n'en a pas été ainsi. *Je suis* a eu un grand retentissement auprès des grands médias (Libération, France Culture, France Inter, etc.), témoignant d'un intérêt pour des auteur.trice.s encore trop souvent invisibilisé.e.s et ignoré.e.s.

En 2016, la jeune maison d'édition publie un deuxième livre *Le Monde de Rakidd*. Il s'agit d'un livre illustré de Rachid Sguini (nom d'artiste, Rakidd) qui, au travers de 35 événements marquants, raconte sa vision du monde avec poésie et humour. Pour ce deuxième livre, Ouafa Mameche voulait un auteur ayant déjà un réseau. Elle suivait cet illustrateur, Rakidd, qui n'avait pas encore publié d'ouvrage et elle a foncé. Celui-ci avait déjà été contacté par d'autres maisons d'édition, dont une généraliste qui trouvait

ses personnages « trop rebeus » et une autre, spécialisée, qui trouvait qu'il n'allait pas encore assez loin dans le « communautaire ». Rachid Sguini voulait quant à lui rester dans cet entre-deux, ce que Ouafa Mameche lui a permis de faire. Ne se voulant pas spécialement une maison d'édition politique « Faces Cachées », dans sa volonté de visibiliser des parcours extraordinaires de gens ordinaires, est tout de même une maison d'édition engagée. *Le Monde de Rakidd* en est un parfait exemple. En effet, le choix des 35 dates et la manière de les raconter est déjà un engagement en soi. **« L'acte de publier est un acte engagé ».**

En bref, l'expérience d'avoir sa propre maison d'édition a permis à Ouafa Mameche, non seulement, de se découvrir une réelle âme de cheffe d'entreprise, mais aussi de s'épanouir dans un métier qu'elle pensait fermé à des personnes « comme elle ».

Propos recueillis lors d'une formation donnés par Ouafa Mameche



Faces Cachées Éditions
Date de publication: 2016
88 pages



Faces Cachées Éditions
10 octobre 2015
118 pages

PORTRAIT :

Ouafa Mameche

Chroniqueuse pour #LaSauce sur OKLM Radio, cheffe de projets pour Din records, Ouafa Mameche a également créé sa propre maison d'édition « Faces cachées ». A la suite de la formation qu'elle a animée, elle a accepté de répondre à nos questions. Dans cet entretien, nous avons abordé son rapport au livre et à la langue française ainsi que ses affinités avec le milieu du rap.



© Nora Noor

Que peux-tu nous dire sur ton rapport au livre ?

J'ai d'abord eu un rapport très scolaire au livre. Je lisais les livres qu'on nous demandait de lire pour les cours sans appréhension ni attrait particulier. Mais je ne lisais pas spécialement sur le côté, pour moi. Puis, quand j'ai commencé la fac, ce rapport au livre est devenu omniprésent. En ayant fait un master en histoire médiévale, forcément les livres, les sources, tout ça est devenu très important dans le cursus. Même si, à nouveau, ce rapport au livre était très scolaire, et historique, j'ai commencé à m'intéresser plus à la lecture. J'ai eu envie de découvrir encore plus, de lire plus. Cela dit, je me concentre surtout sur les autobiographies, les romans historiques, etc. Je lis surtout pour apprendre, et beaucoup moins pour me divertir.

Mais ne faut-il pas un amour de la littérature pour se plonger dans l'édition ?

La littérature n'est qu'une partie de l'édition. Il faut surtout avoir un amour pour l'écrit, pour la lecture et pour le livre en tant qu'objet. Durant mes études, j'ai commencé à accumuler de très beaux livres, des ressources médiévales qui m'ont beaucoup inspirées et qui ont participé à forger cet amour du livre. Pour l'instant, on ne fait ni dans la fiction ni dans la littérature dans notre maison d'édition. Déjà, parce que moi-même, je ne lis que très peu de fiction, mais aussi parce que je ne me sens pas assez pointue pour la construction d'un roman littéraire. Je pourrais en faire, mais alors je devrais engager quelqu'un.e d'autre qui s'occuperait de la construction du récit et de la réécriture. J'ai un attrait beaucoup plus prononcé pour les sciences sociales, les essais et les récits de vie. Finalement, il faut surtout un amour, pour cet aspect très technique, de la construction des textes pour se lancer dans l'édition.

Pourquoi as-tu décidé de créer ta propre maison d'édition et non d'intégrer une maison déjà existante ?

Dans les faits, c'est très compliqué de rentrer dans une maison d'édition. Il faut faire un nombre incalculable de stages. Si tu arrives à rentrer, on te proposera surtout des contrats à durée déterminée et sans que tu puisses compter sur un éventuel CDI. Mais, le plus gros facteur était que je voulais créer une maison qui rassemble ce que j'aime, sans devoir choisir une maison pour tel type de littérature, une autre pour un autre type, etc. Après, il y avait aussi une idée très égoïste derrière ce projet. Je voulais créer des ponts entre les différents domaines, mais aussi entre les cultures. J'avais envie de faire des essais, des sciences humaines, de la musique, tout ce qui me tient à cœur en gros, mais tout en gardant un fil conducteur dans nos publications.

Quel type de littérature et d'auteur.e.s as-tu décidé de mettre en avant et pourquoi ?

En fait, je veux vraiment mettre en avant des auteur.e.s qui n'ont pas spécialement un rapport fort à la lecture ou à l'écriture, mais des auteur.e.s qui ont des choses à dire. Un.e auteur.e qui a une écriture incroyable ne va pas forcément m'intéresser, déjà parce que je veux pouvoir offrir un réel accompagnement, mais surtout parce que je cherche surtout des auteur.e.s dont le thème est porteur. Je suis avant tout intéressée par le contenu qu'ils/elles proposent, par la vision novatrice qu'ils/elles apportent et à laquelle on ne s'attend pas spécialement. Par exemple, *Je suis* de Bakary Sakho a eu cet effet-là. Un homme noir, concierge, qui écrit un essai sur ses questionnements identitaires : comment être Noir et Français, cela offre forcément une perspective que l'on n'entend pas.

Sur les quatre livres que tu as publiés, tous les auteurs sont des hommes. Les femmes n'envoient-elles pas leur manuscrit ? N'es-tu pas encore tombée sur un manuscrit qui pourrait d'intéresser ?

Ce n'est clairement pas un choix voulu de ne pas publier de femmes. Non, c'est plutôt que nos publications actuelles dépendent plutôt du fruit des rencontres que j'ai pu faire. D'ailleurs, j'ai l'impression que les femmes écrivent plus de fictions : parler d'elles et rentrer dans leur intimité semble plus difficile. Peut-être parce qu'elles ont déjà plus de recul sur leur vie et que donc elles écrivent des fictions. Mais comme je l'ai déjà dit, je ne publie pas de fictions. Après, je ne veux pas généraliser, mais, dans mon expérience, je vois plus d'hommes écrire sur leur vie, se mettre au centre de leur écriture. Peut-être qu'elles écrivent aussi de l'autobiographique mais qu'elles ne se sentent pas prêtes à le dévoiler, qu'elles ne voient pas comment d'autres personnes pourraient s'identifier dans leurs récits ou peut-être qu'il y a une certaine pudeur à parler de soi. Et puis, j'ai aussi conscience qu'en ne publiant qu'un livre par an, je passe sûrement à côté de pépites.

Le rap est une autre de tes passions. C'est un milieu qui semble très masculin de l'extérieur. Quelle est ton expérience à ce sujet ?

Je vous avoue que je ne me suis jamais vraiment posé la question. Adolescente, je me reconnaissais surtout dans ce qu'ils disaient et c'est ça qui m'a fait plonger dans ce milieu. De par mon parcours – pour rappel, je suis née en Algérie et je suis arrivée en France à l'âge de 8 ans – j'ai dû m'intégrer dans une société où je ne suis pas née. Du coup, tous les problèmes de la jeunesse issue de l'immigration, née en France et qui habite dans des quartiers ne me parlaient pas spécialement, je ne me reconnaissais pas vraiment dedans. J'étais vraiment à l'extérieur de tout ça, et finalement c'est le rap qui m'a montré cette réalité, qui existe et qui s'exprime par un autre canal que par celui des médias traditionnels. La culture du rap m'a apporté énormément, elle soulève beaucoup de questions sociales. Donc, quand je suis rentrée dans ce milieu, je ne me suis pas posé la question hommes-femmes. D'ailleurs, j'ai connu beaucoup plus de sexisme dans le milieu professionnel que dans le rap, qui est pourtant réputé pour être sexiste et misogyne.

Quels sont les rappeurs qui t'ont influencée ?

Je pense qu'il y a surtout Médine. C'est fou parce que dans ses textes, il faisait de l'histoire, il se référait à des guerres, à des personnages historiques, que je ne connaissais pas spécialement, mais

que, du coup, j'ai appris à connaître. Et puis, sa construction de textes est juste incroyable : il fait des jeux de mots, des références tellement bien trouvées. C'est vraiment avec Médine que j'ai plongé dans le rap.

Tu as donc la double nationalité, franco-algérienne. Quel rapport entretiens-tu avec ces deux pays, dont l'histoire est quand même fortement liée, aujourd'hui ?

J'ai quitté l'Algérie quand j'avais 8 ans, mais j'y retourne souvent. Mais, à l'époque, ce départ a été une coupure qui m'a fortement marquée et je me suis renfermée sur moi-même. D'ailleurs, je me suis également distanciée quand j'y retournais, je ne sortais pas, je ne cherchais pas spécialement à découvrir les alentours et l'histoire. Mais aujourd'hui, j'ai l'impression que beaucoup de choses me manquent et j'ai vraiment envie de les découvrir.

Maintenant, je ne me suis jamais posé la question plus que ça, parce que mon rapport à ces deux cultures a toujours été très pacifié. J'ai toujours parlé arabe à la maison, mais toute ma famille parle aussi français. On parlait aussi beaucoup de l'histoire de l'Algérie, de la colonisation, histoire dont la France fait intégralement partie. Et puis, on a eu la carte d'identité française très facilement. La France a toujours fait partie du paysage en fait, donc j'ai réussi à concilier les deux très facilement. Et puis, il ne s'agit pas de choisir une culture sur une autre, je suis algérienne, berbère, africaine, mais aussi française – que cela/ça plaise ou non.

Quand tu es arrivée, à l'âge de 8 ans, tu ne parlais pas français, tu as du l'apprendre. Mais tu as été beaucoup plus loin que ça, tu as fait de la langue française ton métier aujourd'hui. Quel est ton rapport à cette langue ?

Ah ! Au départ ça a été un vrai challenge. Quand je suis arrivée, j'ai été dans une classe avec que des étrangers.e.s pour apprendre le français. Mais après une année, on m'a directement mise dans le cursus normal alors que je n'avais pas spécialement les bases, j'étais loin de maîtriser la conjugaison, l'orthographe, etc. J'étais vraiment forte en maths, par contre (rires). Le français était vraiment un challenge, mais il fallait que j'y arrive. C'était ça le contrat, même implicite. Mon père se levait tôt, allait se casser le dos pour ramener de l'argent au foyer, moi ma tâche c'était d'apprendre le français. Ça n'a pas toujours été une partie de plaisir, mais il fallait le faire car la langue était le moyen par lequel tout se faisait. La langue permet aussi de comprendre le monde et la société dans lesquels on vit. Pendant des années, je me suis sentie extérieure à la société française, presque comme une sentinelle, je regardais tout, j'analysais tout. Et au moment où je me suis intéressée au rap, j'ai plongé et je suis rentrée dans cette société. Je me suis même découvert des engagements et j'ai développé un regard critique sur ce qui se passait autour de moi.

L'expression « Faces Cachées » revient souvent dans ton parcours, que ce soit le nom de ta maison d'édition, ton blog ou encore ta rubrique. Qu'est-ce qu'elle signifie pour toi ?

Finalement, c'est une expression qui m'est très personnelle. Quand j'étais à la fac, je voyais bien

que je ne m'exprimais pas de la même manière que les autres, que je ne mettais pas les mêmes choses en avant. Je ne vous dis pas quand je commençais à parler de rap, ça en étonnait plus d'un.e. Finalement, on a tou.te.s des facettes, des lieux qu'on ne montre pas, que ce soit pour pouvoir être validé.e, ou simplement parce que l'on ne voit pas l'utilité de partager ça. Mais tous ces domaines (la faculté, le rap, l'écriture, etc.) s'entremêlaient tellement que j'en ai eu marre de les cacher. « (Il) Faut s'y faire les gars : je peux aussi bien te citer du rap que des classiques médiévaux ». Et puis, en tant que femme arabe, c'est encore plus compliqué. J'ai eu droit à tellement de remarques : « Tu vas à des concerts de rap toute seule ? Ton père te laisse y aller ? Et ton mari, ça ne le dérange pas ? » On te met toujours dans une case et on te définit par ce que tu n'es pas. C'est un peu ça l'idée derrière « Faces Cachées », mettre en avant les personnes qu'on ne voit pas et surtout les sortir de cases toutes faites. J'essaie, par l'édition, d'aller chercher les gens qui sont cachés, de les mettre en avant en racontant leur parcours et en montrant leurs faces cachées.

Propos recueillis sur la base d'un entretien avec Ouafa Mameche

Journalisme

Avec Nadia Bouchenni



DÉCRYPTAGE :**Le journalisme****Un monde encore trop masculin ?****Féminisation du métier de journaliste :**

Selon les secteurs et depuis quelques années, on peut remarquer une nette augmentation du nombre de femmes mais nous ne sommes pas encore à la parité dans les différents métiers du journalisme (en Belgique 35 %, contre 45 % dans d'autres pays comme la France). Le plafond de verre est bel et bien présent, car dès qu'il s'agit des grands reporters, le nombre de femmes se voit divisé par deux. Et plus encore lorsque l'on scrute les chiffres des responsables, le nombre est divisé par deux ; à nouveau divisé par deux pour les dirigeants, ce qui fait chuter la proportion à près de 6% de femmes dans les hauts rangs de la profession. Cette sous-représentativité est effective, même si les femmes sont davantage diplômées que les

hommes.

Les disparités se remarquent aussi en ce qui concerne les situations familiales des femmes et des hommes. Quand la plupart des hommes journalistes vivent en couple avec enfants, moins de la moitié des femmes de ce secteur d'activité sont dans la même situation. À l'inverse, on trouve une proportion plus grande de femmes seules que d'hommes.

On remarque aussi que la double discrimination – le fait d'être femme et d'appartenir à une minorité – est encore plus lourde à porter.

Quelle inspiration donc pour une femme issue d'une minorité que de s'engager dans ce métier, d'abord dans le secteur institutionnel puis en tant que journaliste freelance !

Est ce qu'il y a eu un moment où vous vous êtes dit j'y vais [se lancer en journalisme] ?

Il n'y a pas eu un déclic, ça ne s'est pas fait du jour au lendemain. Parce que j'ai déjà du prendre conscience qu'il y avait un blocage pour le dépasser. L'envie était là mais je ne l'écoutais pas. Donc ça a pris vraiment du temps. Je pense sincèrement que les réseaux sociaux, les forums, l'arrivée des blogs, ont été un vrai tremplin pour asseoir mes propos. J'ai commencé en me disant, tout le monde le fait alors pourquoi pas moi ? Mais le processus a été long et ça s'est fait petit à petit.

Finally, j'ai vraiment débuté sur le blog d'ami.e.s. Ils/elles tenaient un blog avec des conseils de lecture, et moi j'ai toujours apprécié la lecture. Naturellement, ils/elles m'ont proposé de participer, ce que j'ai fait. Je dois dire que ça m'a clairement redonné le goût à l'écriture et à la lecture.

Après ça, j'ai aussi commencé à écrire sur les petites anecdotes qui se passaient au boulot. Cela me faisait rire et surtout j'appréciais beaucoup les écrire. Mais, j'ai aussi vite eu l'envie de parler de choses beaucoup plus larges. Faire le portrait de gens qui me ressemblaient est devenu fondamental pour moi. En fait, il y a une question

puis, au-delà de la question de la représentation, Dialna m'a aussi redonné confiance en moi et en la qualité du projet. On ne va pas se mentir, travailler en binôme ça rassure aussi, on peut se soutenir en situation de doute et on s'encourage l'une l'autre. Alors certes, si on se plante, on se plante à deux, par contre si on réussit, on réussit aussi à deux.

Après, faire du journalisme mon métier, cela m'a longtemps semblé trop ambitieux pour moi. J'étais persuadée que ce n'était pas fait pour moi. Pour cause ! Je ne voyais personne qui me ressemblait dans les rédactions. Certain.e.s n'ont peut-être pas besoin de modèles pour se lancer dans un domaine, mais moi j'en avais vraiment besoin. Finalement Dialna sert aussi à ça. Donner des modèles à des femmes qui en ont besoin pour se lancer. J'ai rencontré des femmes journalistes, des Françaises d'origine maghrébine. Tellement de femmes qui, malgré les difficultés inhérentes à notre société, m'ont démontré qu'on pouvait se faire notre place. Il faut se battre un peu plus, c'est vrai, mais on a le droit à cette place. C'est tout cet univers qui m'a finalement donné de plus en plus confiance et qui a fait qu'un jour, je me suis lancée. Je ne vais pas vous mentir, le métier de journaliste est vendu comme quelque chose de très élitiste. Il faudrait avoir fait telle ou telle école, passé tel ou tel concours, payé tant etc. On peut vite se sentir submergé par tout ça, moi y compris, mais en réalité, aujourd'hui, avec les nouvelles technologies et le net, tout le monde peut écrire. On peut devenir journaliste, en ayant les bases de la déontologie et de l'écriture, sans avoir fait une école prestigieuse de journalisme pour autant.

Nadia Bouchenni



de représentation derrière ces portraits. Qui voit-on dans les médias ? Pourquoi, selon les sujets, ne voit-on pas de personnes issues de l'immigration par exemple ? C'était vraiment pour répondre à ce manque que je me suis lancée avec mon amie, Nora Noor, dans la création d'un webzine. Et

Comment vous avez fait pour passer du loisir ... à réussir à en vivre ?

Aujourd'hui je n'en vis toujours pas complètement. On compte en général un an et demi pour que l'activité journalistique commence à devenir stable. Comme il n'y a plus vraiment de CDI dans ces milieux, il faut d'abord se faire connaître des rédactions. Et pour cela, il faut travailler un peu à gauche, à droite, pour ensuite décrocher des contrats plus réguliers. Monter Dialna et faire les articles, a également beaucoup servi. Je les présente un peu comme un book, regarder comment j'écris et surtout sur quoi j'écris.

Avant, je faisais du support informatique, rien à voir avec l'écriture donc. D'ailleurs, ça aussi je l'ai fait un peu par hasard, parce qu'initialement je n'avais pas étudié l'informatique. Cela m'a un peu servi de leçon. J'ai fait ce métier pendant de nombreuses années, mais je sentais bien que je n'avais pas les bases théoriques comparé aux autres. Donc j'ai vite eu l'impression d'être un boulet et de me heurter à un mur quelques fois. Je ne voulais pas reproduire cela avec le journalisme. Je n'avais clairement pas envie de me sentir comme un imposteur, me dire que je n'arriverais à rien si je n'ai pas les bagages nécessaires. J'avais aussi très peur qu'on me fasse remarquer ce genre de lacunes. Déjà qu'en faisant la formation que j'ai faite, on m'a fait remarqué que ce n'était pas une « grande école » de journalisme en quatre ans etc. D'ailleurs, certains

SYNDROME DE L'IMPOSTEUR : La sensation de tromper son entourage : c'est ainsi que pourrait être décrit le syndrome de l'imposteur. Le sujet concerné estime par conséquent que, s'il réussit, ce n'est jamais grâce à ses propres qualités, mais par chance, par malentendu ou par hasard. Stéréotypes sociaux obligeant, il semblerait que les femmes soient davantage touchées...

intervenants, qui sont venus nous voir en formation pour présenter leur média respectifs nous ont clairement dit que de toute façon nous ne serons jamais de vrai.e.s journalistes car nous n'avons pas fait de « vrai » formation. Maintenant, on a beau me dire ça, je sais que j'ai un bagage, que j'ai suivi cette formation, et ça me rassure. Les cours ont duré huit mois et ce avec deux mois de

stage. Alors certes, je n'ai peut-être pas appris autant que les personnes qui ont étudié le journalisme pendant 4 ans, mais j'ai tout de même mon vécu et mon âge qui se révèlent être des atouts. J'apporte une autre perspective, et j'ai une autre vision sur les sujets, qu'un.e jeune diplômé.e de 20-25 ans. Finalement, cette formation je l'ai surtout fait pour moi, pour me rassurer et pour me débarasser – du moins en partie – de ce syndrome de l'imposteur. Une fois ces « techniques rédactionnelles journalistiques de base » acquises, c'est à moi de m'en servir comme bon me semble.

Nadia Bouchenni

Donc c'est surtout l'accès au réseau ? J'ai l'impression que c'est quelque chose qui revient beaucoup. Et est-ce qu'il faut nécessairement passer par une école de journalisme ? Ou le fait d'avoir eu son propre site, son propre blog ça peut déjà servir de carte de visite ?

Les deux. Honnêtement les deux. L'école va surtout vous permettre d'obtenir les réseaux et les contacts nécessaires, ne serait-ce que d'avoir un stage. Parce que l'école fournit son carnet d'adresses à partir du moment où vous savez dans quel média vous voulez faire votre stage. Alors oui, vous pouvez obtenir les contacts autrement, mais cela demande beaucoup plus de temps. Puis, via le cursus, on a des intervenant.e.s, des professionnel.le.s qui sont là pour nous guider et nous enseigner des techniques. Si ça se passe bien avec eux, rien ne vous empêche de garder leur contact pour plus tard. D'ailleurs ce contact ne sert pas forcément à travers un emploi, mais il peut aussi servir à avoir un avis constructif sur vos articles. Cela ne paraît peut-être pas énorme, mais lorsqu'on débute, je vous assure que c'est très rassurant. Maintenant avec la création de Dialna, j'ai également rencontré des personnes sur lesquelles j'ai écrit des articles, qui ont été très bénéfiques pour mon stage et mon contrat à Terriennes. Donc, sincèrement, les deux, école et blog, m'ont beaucoup aidée.

Nadia Bouchenni



<http://dialna.fr/>



<https://fr-fr.facebook.com/dialna.Fr/>



https://www.instagram.com/_dialna_fr/

PORTRAIT :

Nadia Bouchenni

Actuellement, Nadia Bouchenni est journaliste en région parisienne. Mais le chemin pour y parvenir n'a pas toujours été aisé. Longtemps, cette Franco-marocaine, a envisagé cette carrière professionnelle comme une frontière qu'elle n'arriverait pas à franchir. Et pour cause, « ce qu'on vous conseille de faire, et ce qu'on désire réellement faire est souvent différent » nous dit-elle. Alors qu'elle a suivi une filière économique pour le bac, intégré une faculté d'anglais, elle va faire ses débuts professionnels dans le support informatique. Elle passera en tout quinze ans à exercer ce métier, tout en rêvant de tout quitter et de se reconvertir au journalisme, cette envie qui ne l'a jamais vraiment quittée. Puis il y a deux ans [2016], alors qu'elle est au chômage, lui vient l'idée avec une amie de créer un magazine culturel et féministe. « Le genre de magazine qu'on aimerait lire, mais qu'on ne trouve pas sur le marché. » L'ambition était de créer un magazine, d'une part, féministe, inclusif mais surtout représentatif des femmes – originaires – du monde arabe, et d'autre part, de visibiliser toutes les actions culturelles de personnes encore trop souvent invisibilisées en France.

« *Dialna* est né de la volonté, et du besoin de trouver un magazine qui nous ressemble, qui ne soit pas monochrome, qui donne la parole à celles et ceux qu'on n'entend pas, qu'on ne voit pas. Sans aucune autre prétention que de rendre compte de nos vies, du monde qui nous entoure. *Dialna* est fait par nous, pour nous, il est à nous. Marhabikoum !

Nadia et Nora »

Ce magazine prendra finalement la forme d'un webzine – c'est-à-dire un magazine en ligne – et est accessible à toutes et tous. Mais la création de *Dialna* a créé un changement bien plus profond dans la vie de Nadia Bouchenni. En effet, de rencontre en rencontre, la conviction de se tourner vers le journalisme se fait de plus en plus pressante. Rencontrer des personnalités inspirantes, échanger avec elles, mais surtout dresser leur portrait et participer à les faire connaître, enchante Nadia et la satisfait grandement. Mais comment vaincre sa peur de ne pas arriver à aller plus loin ? Celle de ne pas oser se lancer dans le journalisme à temps plein ? « J'avais l'impression que ce n'était pas fait pour moi, que je n'en étais pas vraiment capable ». Comment expliquer ce sentiment de ne pas se sentir à la hauteur ? Selon Nadia Bouchenni, le fait de ne pas penser à « nous » – les femmes racisées – pour certains métiers laisse des stigmates sur les personnes qui s'identifient à ce « nous ». Ces femmes ne sont jamais journalistes dans notre imaginaire et dans nos représentations. Et ces stigmates, elle les a vécus et il a été très difficile d'en sortir. Finalement, elle a suivi une formation journalistique sur un an et elle a réussi à intégrer des rédactions importantes, telles que *Terriennes* pour TV5 Monde. Il est important pour elle, malgré les difficultés et le syndrome de l'imposteur, que des femmes racisées prennent la plume. Leur existence et leur expérience sont politiques, écrire sur leur vie revient à se réapproprier la narrative de celle-ci. Mais surtout, écrire lui permet de grappiller l'espace donné aux récits sur les personnes issues de l'immigration, encore trop souvent essentialisants, misérabilistes, condescendants et racistes.

Article rédigé sur la base d'un entretien avec Nadia Bouchenni

INFO

[Accueil](#) [Vidéos](#) [Afrique](#) [Terriennes](#) [Culture](#) [Les journaux](#) [En continu](#)

NADIA BOUCHENNI

TOUS LES ARTICLES DE NADIA BOUCHENNI



Mona Haydar, au-delà de la rappeuse au hijab

30 MAI 2019 · Terriennes, Nadia Bouchenni

Son titre *Hijabi (Mon hijab)* a créé le buzz il y a trois ans avec des millions de vues sur Internet. Mais Mona Haydar en a assez d'être réduite à cette unique image, celle d'une rappeuse voilée. Cette artiste américano-syrienne aspire à être reconnue pour sa musique, et pas seulement comme une militante. Si ses textes parlent de féminisme et d'antiracisme, ils prônent aussi l'amour de soi, de sa culture, et de sa religion. Rencontre.



Retour de "F(!)ammes", une pièce de théâtre qui donne la parole aux jeunes femmes issues de l'immigration

05 OCT 2018 · Nadia Bouchenni

La pièce F(!)ammes d'Ahmed Madani retrouve les planches. La troupe composée de dix comédiennes vient d'achever une tournée en...



En Tunisie, Amira Yaakoubi veut soigner en langue des signes. En France, des femmes s'engagent sur la même voie

22 SEP 2018 · Nadia Bouchenni

L'accès aux soins ou à l'information pour les sourds reste encore aujourd'hui très limité et difficile. En Tunisie, un projet de...

#MeToo et la communauté musulmane, encore un long chemin à parcourir

Un an après le raz-de-marée mondial provoqué par le mouvement #MeToo, la parole des femmes semble s'être libérée. Mais qu'en est-il au sein de la communauté musulmane dans des pays comme la France ou la Belgique ?



Parler de violences sexuelles au sein de la communauté musulmane est encore difficile malgré la libération de la parole qui a fait suite à l'affaire Weinstein (AFP)

Par Nadia Bouchenni

Recommended

Quelques extraits d'articles écrits par Nadia Bouchenni pour Terriennes

Article écrit par Nadia Bouchenni pour Middle East Eye

Contes

Avec Zoubida Mouhssin



DÉCRYPTAGE :

La mère des contes

Quelle est l'origine des contes ?

Les contes bercent, font rêver les petits et les grands depuis la nuit des temps et sont racontés dans toutes les contrées. Un fond commun partagé dont les variantes sont métamorphosées par les langues et les traditions, souvent sous des tournures quelque peu différentes.

Au départ, les contes servaient de transmission de valeurs et de morales en brodant d'extraordinaires récits héroïques et donnant ainsi l'occasion aux auditeurs de voyager dans le monde de l'imaginaire. Mais plus tard, on a vu se répandre aussi des récits narrants des événements de la vie quotidienne.

Les contes ont souvent une même trame de fond, même si les formes, les styles et les finalités varient en fonction des langues et des traditions. Comme par exemple, l'histoire de Blanche Neige dont on trouve un conte très similaire au sud du Maroc.

Quelle est l'origine des contes : ont-ils une origine commune et ont-ils été diffusés à travers les contrées via les grandes routes et les rencontres de populations ? Nul ne peut y répondre mais si les contes n'ont pas traversé monts et vallées, ils ont été transmis d'une génération à l'autre au fil des siècles en gardant le même objectif de transmission, de divertissement et de morale. L'idée du voyage nous fait rêver à l'image des récits contés.

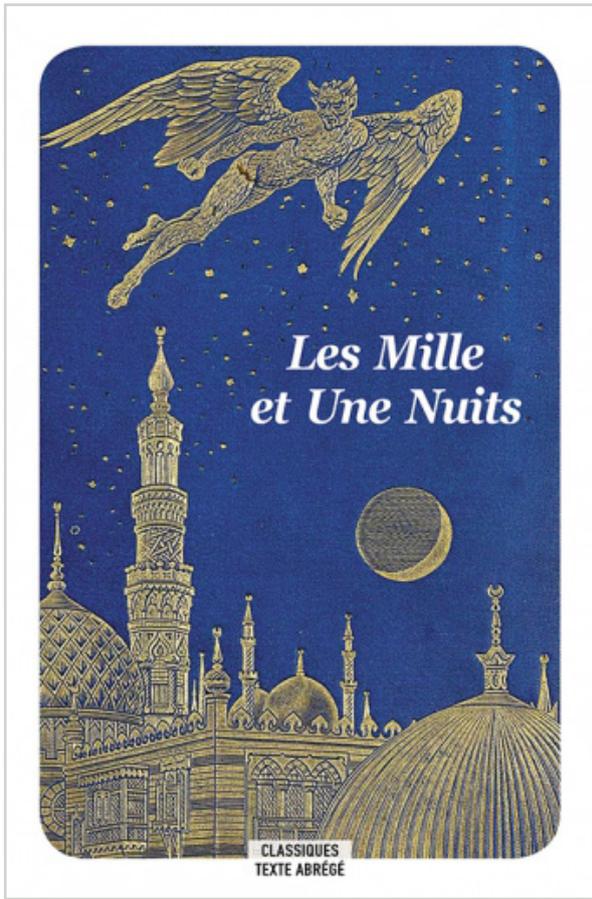
Et si les contes ont voyagé, comment est né le tout premier conte ? Qui a, la première fois, eu envie de raconter une histoire ?

« La mère des contes » d'Henri Gougaud nous raconte l'histoire de la première femme qui eut l'idée de conter des aventures. Elle le fit pour protéger l'enfant qu'elle portait dans son ventre

des coups que lui infligeait son mari chaque soir en rentrant du travail. Dès qu'elle sut qu'elle était enceinte, à chaque retour de son mari, elle lui conta une histoire jusqu'au petit matin. C'est de l'amour de cette mère qu'est né le premier conte nous dit Gougaud. Cette histoire nous rappelle le personnage Shéhérazade des *Mille et une Nuits*, qui, pour éviter la mort certaine la guettant au petit matin, conta des histoires à son nouveau mari, le sultan misogyne et meurtrier. Celui-ci, n'ayant pas confiance en ces nouvelles femmes, les tuait le lendemain de la nuit de noces. Shéhérazade usa de cette technique de survie pendant mille et une nuits, ce qui constitua le récit-cadre des légendes d'origine perse.

« Les cultures et les valeurs influent sur les contes mais le fond touche tout le monde dans son humanité. »



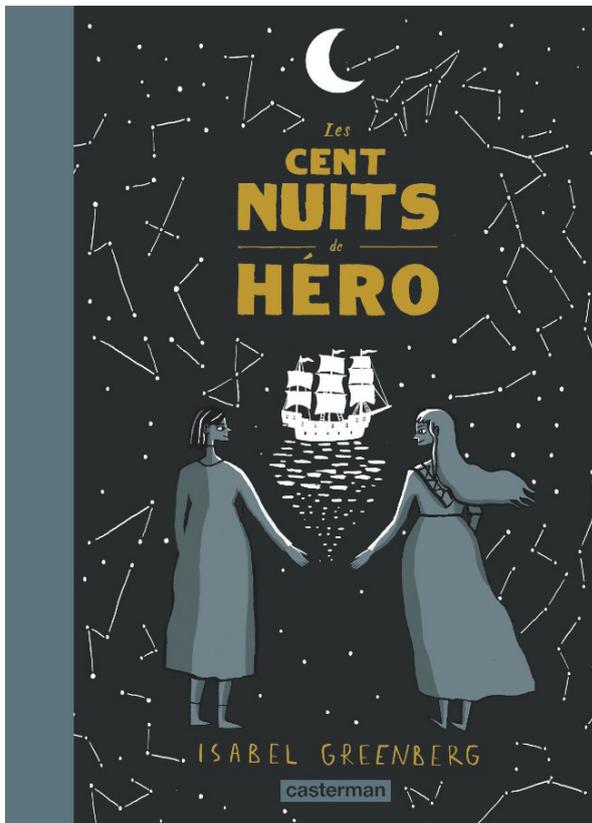


« Il est important de faire ce qu'on aime, de découvrir ce qui est important pour nous. »

« Demain, tu ne sais pas si tu seras encore là. »

« Ce que je fais, je le fais pour moi mais pour les autres aussi et, inversement. Ce que je fais pour les autres me fait du bien aussi. »

Zoubida Mouhssin



Outil pédagogique
« Contes arabes »,
2019

Après les mythes universels, Isabel Greenberg revisite le grand récit fondateur : Les mille et une nuits.

PORTRAIT : Zoubida Mouhssin



Née à Casablanca dans les années 1960', Zoubida Mouhssin est arrivée en Belgique à l'âge de deux ans. Très rapidement, elle a développé une passion pour la langue française, mais sans renier ses origines nord-africaines. Au contraire, ce mélange culturel a renforcé son amour lié à la « langue » en général, et ce qu'il est possible de transmettre à travers elle. C'est ce même amour de la langue qui l'a conduite à entamer des études de traduction anglais-espagnol et plus tard, une formation de conteuse. Mais le conte est quelque chose d'ancré dans la vie de Zoubida Mouhssin depuis longtemps. Petite fille déjà, elle adorait écouter les femmes parler entre elles, se raconter leur journée. Les lectures qui rythment son enfance ont quelque chose de magique : elles aussi lui racontent des histoires. Mais comment contribuer à transmettre cette magie ? Quelque chose dans la voix et dans la narration orale permet d'atteindre cette transmission.

À 37 ans, elle décide enfin de se lancer et entame d'abord un atelier de lecture à voix haute. Puis elle continuera à se spécialiser en suivant une formation sur les contes. « Quand on raconte, on est médiateur entre une histoire et transmettre à un public qui peut se rattacher à ça ! ». Son amour des contes vient notamment du fait que leur métaphore déclenche chez le public des choses parfois très profondes selon les personnes, et elle aide celles-ci à entrevoir une nouvelle voie. Autrement dit, il y a toujours une sagesse à ressortir de ces histoires, une sagesse qui nous permet d'orienter différemment notre vie. Mais cette force du conte engage également une grande responsabilité du conteur.euse. Il/elle doit être très attentif.ve à l'histoire et surtout très prudent.e dans la réécriture de celle-ci. Trouver une métaphore pour répondre à un problème n'est pas chose aisée, mais les vertus de ce procédé sont nombreuses. En effet, raconter le problème dans le cadre d'une histoire favorise une mise à distance avec l'auditeur.trice, afin de voir plus simplement les solutions qui s'en dégagent.

Mais le conte n'est pas la seule force de Zoubida. Avec la crise migratoire de 2015, elle s'est engagée auprès de la plateforme citoyenne d'aide aux réfugié.e.s et plus particulièrement au sein de l'espace femmes. En effet, Zoubida Mouhssin est particulièrement sensible à la situation de ces femmes, étant elle-même à cheval sur plusieurs pays. Il est indéniable, nous dit-elle, qu'au niveau de la société, les femmes sont discriminées, harcelées et violentées, du simple fait qu'elles sont femmes. Ici encore, la langue joue un rôle fondamental. En effet, ces femmes qui arrivent en Belgique sont, pour la majorité, des femmes instruites, mais la non-maîtrise de la langue du pays d'arrivée devient un véritable problème pour elles. Alors que leur vécu est déjà lourd en soi, ne pas comprendre les démarches administratives et manquer d'informations en raison de cette non-compréhension de la langue précarise d'autant plus ces femmes. Zoubida Mouhssin désire ainsi aider ces femmes, à comprendre et s'approprier ce nouvel univers qui s'offre à elles. Car pour elle, l'une des plus belles choses est de voir une solidarité entre femmes.

Article rédigé sur la base d'un entretien avec Zoubida Mouhssin

Quelques conseils pour bien conter ! Signé Zoubida

1. REGARDER TOUT LE MONDE :

Prendre le temps pour avoir l'attention de tout le monde dans ce périple imaginaire qu'est le conte.

Regarder vers l'extérieur, regarder les gens pour qu'ils se sentent destinataires du message, sinon on perd des auditeurs en cours de route.

2. LES GESTES :

Zoubida ne conseille pas d'abuser des gestes illustratifs.

Ex. faire le geste d'ouvrir une porte, lorsque l'on énonce l'ouverture d'une porte, n'est pas nécessaire et peut alourdir les propos.

3. POSER UN MOMENT DE SILENCE AVANT DE CONCLURE :

Afin de donner plus d'effet à la chute de l'histoire.

4. QUE FAIRE EN CAS D'OUBLI ?

Sauter sur l'occasion de l'oubli pour faire participer le public.

Ex. demander si on avait parlé d'un élément.

5. SIMPLIFIER AU MAXIMUM LE LANGAGE ET FAIRE DES PHRASES COURTES

6. FAIRE ATTENTION À LA VOIX DANS UNE SALLE

Parler assez fort pour que le discours soit audible pour tout le public.

7. CONNECTEURS LOGIQUES QUE L'ON UTILISE SOUVENT À L'ORAL

Essayer de ne pas abuser des connecteurs logiques et utiliser à bon escient

ex. Alors, donc, Ainsi, ...

8. VISUALISATION DE L'HISTOIRE

Plus on imagine son histoire en brodant et construisant des détails sur les personnages et leurs actions, plus la transmission au public est riche et leur attention d'autant plus captivée.

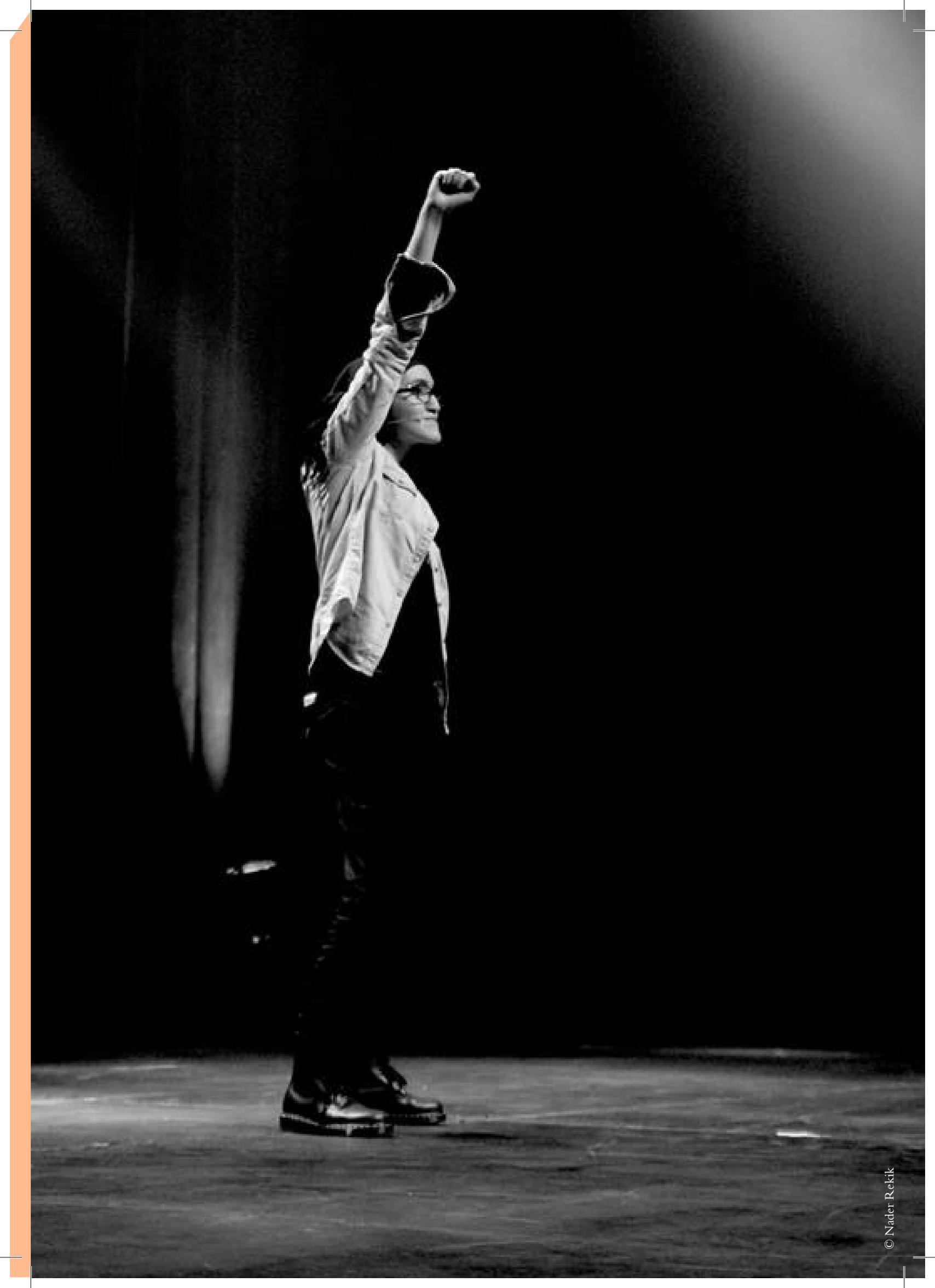
« Si tu vois ce que tu racontes, les autres le voit aussi. »

9. PRÉSENT

Conjuger au présent afin de donner l'impression d'y être au moment des actions.

Humour

Avec Sihame Haddioui



DÉCRYPTAGE :

Humour et féminismes

Peut-on rire de tout ?

Présenter sous différentes formes comiques, de dérision, d'absurde, etc., des situations du quotidien est un bon moyen de décharger les tensions, d'alléger la charge mentale et l'ennui qui peut s'installer dans la routine « métro-boulot-dodo ». Ridiculiser des situations, aussi sérieuses soient-elles, par la plaisanterie, permet (dans l'idéal) de relativiser l'importance que l'on donne aux choses. Mais malgré ses prétendues « vertus », l'humour peut crispier les publics car tout le monde ne rit pas de tout.

Mais s'agit-il uniquement d'une question de goût ? Et justement, est-ce que tout est matière à rire ? Ne rit-on pas toujours des mêmes personnes ?

Certain.e.s n'en démordent pas, rire de tout est une évidence et même une nécessité, en brandissant, à l'occasion, la carte du second degré (voire 3^e, jusqu'au 10^e degré) et en accusant ceux.celles qui sont heurté.e.s par des propos de manquer d'humour.

Finalement, qu'est-ce qui choque dans les propos humoristiques ? Peut-être une attaque perçue ad personam via le groupe d'appartenance... ? Le jeu et la dérision sur les stéréotypes accolés aux différents groupes (souvent les minorités) peuvent-ils permettre de se les approprier lorsque le discours est tenu par un membre du groupe visé ? Est-ce une façon de s'auto-attribuer le stéréotype ? Certain.e.s diront que ce n'est pas si dangereux, ou même, qu'un.e membre est sûrement le.la plus légitime pour "faire des blagues" sur son propre groupe ... Que non ce n'est pas grave en soi, et que cela fait rire bon nombre d'entre nous.

Mais quelle est la limite entre l'auto-dérision et

l'auto-discrimination, voire l'auto-humiliation ? La violence des propos est réelle, quelle que soit la tonalité utilisée et le but du sketch, et le fond du message est imprimé comme une réalité dans l'inconscient collectif.

Le stéréotype peut être intériorisé comme une réalité influençant les attitudes et comportements



Hannah Gadsby, dans *Nanette* © Netflix

des individus d'un tel groupe, et des autres envers ce groupe. En ce sens, les individus peuvent s'auto-discriminer et se cloisonner dans une case, attribuée par d'autres au départ.

Aussi, de quelle perspective partent les humoristes pour écrire des sketches ? Une vision post-coloniale et patriarcale des catégories culturelles non

blanches ? Un imaginaire collectif basé sur une vision occidentalocentrée qu'il s'agit de remettre en question et de déconstruire ?

Certains.nes comédien.ne.s font de l'humour auto-dérisoire un moyen cathartique voire thérapeutique, par la mise en scène de comportements stéréotypés par exemple. Dans ce cas, on pourrait parler de réappropriation du stéréotype. Néanmoins, une violence réside aussi dans le fait que cette auto-dérision est utilisée comme étant le seul moyen de prendre la parole.

'L'art a été le moyen d'exprimer une singularité' - Sihame Haddioui -

D'autre part, de plus en plus d'humoristes, issu.e.s des minorités, déconstruisent ces injonctions et adoptent des discours différents, allant de la manière pédagogique à la dénonciation virulente des injustices sociales. Ce dernier cas nous fait tout de suite penser à Hannah Gadsby, humoriste australienne, discriminée en raison de son orientation sexuelle et qui dénonce dans son spectacle « Nanette » :

« J'ai construit ma carrière sur l'auto-dérision et l'humour auto-dépréciatif, et je n'ai plus envie de ça. Est-ce que vous comprenez ce que signifie l'auto-dérision quand elle est produite par quelqu'un.e qui appartient déjà aux marges de la société ? Ce n'est pas de l'humilité, c'est de l'humiliation. Je me rabaisse pour avoir le droit de parler, pour obtenir le droit de parler. Je refuse de me plier à cela désormais. »

Notre invitée pour cette thématique lors du cycle de formations « Femmes de plume et d'actions » Sihame Haddioui, souligne les difficultés du parcours intersectionnel et de la double discrimination subie lorsqu'on est une femme et issue d'une minorité en Belgique. Elle dit représenter la double barrière pour s'insérer dans des milieux peu ouverts aux femmes et peu diversifiés. Elle questionne aussi le cloisonnement induit par la catégorisation : le milieu (culturel) ne comprend pas qu'on puisse être musulman.e et jouer d'autres rôles comme comédienne.



PORTRAIT : Sihame Haddioui

Quand on interroge Sihame Haddioui sur son parcours dans le théâtre, elle embraye directement : « Je fais de la scène mais je suis très timide ». Comédienne ? Humoriste ? Cette jeune bruxelloise, née en 1989, préfère se qualifier de « theatermaker », terme emprunté au néerlandais et signifiant littéralement « fabricante de théâtre ». Ses débuts remontent à 2011, lorsqu'elle décide de participer à un événement organisé par Ras El Hanout. Mais pour pouvoir participer, il lui fallait un sketch. Sauf qu'à l'époque Sihame Haddioui ne savait ni comment écrire ni comment construire ce genre de texte. C'est finalement un jour en voiture avec sa sœur, qu'elles décident, toutes les deux, de noter tout ce qui se passe autour d'elles et de l'utiliser comme matériel pour ce premier sketch. Puis, à partir de là, tout s'enchaîne et a été très vite.



© Commune Schaerbeek

Initialement, Sihame Haddioui ne se destinait pas à une carrière en tant que comédienne. Que ce soit dans sa famille ou dans son cercle d'ami.e.s, elle ne connaissait personne qui exerçait dans cette branche. Alors, quand à l'âge de 15 ans, elle découvre ce métier lors d'une journée portes-ouvertes, c'est presque une révélation. Cependant, elle s'est très rapidement heurtée aux réticences de sa famille. « Ils m'ont appelé Spielberg pendant les 6 mois qui ont suivi [la journée portes-ouvertes] ... Alors que ce n'est même pas ça qu'il fait ! », dit-elle en rigolant. D'autre part, son parcours scolaire et professionnel ne l'ont pas aidée à se rapprocher de son but. En effet, elle a très mal vécu sa scolarité, notamment à cause du port du foulard – qu'elle a mis pour la première fois à 15 ans et qu'elle a porté ensuite pendant 10 ans. Alors qu'à l'époque, elles n'étaient peut-être que deux à le porter dans l'école, elles devaient le retirer à l'école, ce qui participait à rendre cette scolarité compliquée. C'est presque naturellement qu'elle décide d'arrêter son cursus scolaire à la fin de sa 6^e année et de commencer à travailler. À l'époque, l'actualité était bouleversée par le virus H1N1, ce qui a permis à Sihame Haddioui d'être embauchée dans le milieu pharmaceutique, qui recrutait beaucoup. C'est seulement à ses 21 ans qu'elle décide finalement de se lancer dans le théâtre. Elle s'est donc beaucoup battue pour réaliser son rêve. D'ailleurs, seule sa sœur était au courant du sketch de la voiture et de sa première scène. Après cette première expérience, gratifiante, elle décide d'en parler à sa mère, qui a une réaction pour le moins perplexe, ne comprenant clairement pas pourquoi elle s'intéresse à ça. Les débuts de Sihame Haddioui ont donc été difficiles à faire accepter et elle s'est heurtée à beaucoup de difficultés en prenant le chemin du théâtre.

S'ajoute, aux réticences de sa famille, une trajectoire philosophique qui ne rend pas toujours les choses évidentes. En décidant de rejoindre l'association culturelle Ras El Hanout, qui à l'époque avait une identité arabo-musulmane forte et revendiquée, elle s'est directement retrouvée dans cette case « arabo-musulmane ». Elle a donc été reléguée au statut de « la fille avec un foulard qui fait du théâtre ». Difficile d'exprimer, dès lors, une singularité propre. Même si, en rejoignant l'association elle ne s'est pas posé cette question d'identité, elle constate tout de même, très rapidement, que l'identification à une identité est devenue très forte et surtout très lourde à porter. D'un côté, « la » communauté était très fière d'elle, on lui témoignait beaucoup de respect et elle avait même un succès assez important ; et de l'autre côté, Sihame Haddioui témoigne aussi

du fait que lorsqu'elle employait des mots vulgaires – mais ancrés dans la langue française (merde, putain, fais chier, etc.) – dans ses sketches, elle recevait des messages en réaction, comme si elle incarnait une quelconque moralité, en tant que femme musulmane.

Enfin, tous ses aspects l'ont également vue se faire ostraciser par le monde culturel, d'une certaine manière. Elle dénonce notamment le fait que, n'étant pas considérée comme une professionnelle, les choses sont parfois difficiles à faire accepter, mais, qu'en plus, ce sont toujours le même type de personnes qui ont les clés des centres culturels, des théâtres et qu'ils ne sont pas toujours très ouverts à des femmes comme Sihame Haddioui. Autrement dit, lorsqu'on appartient à une double minorité (être femme et être arabo-musulmane), les choses se corsent pour intégrer certains milieux. Le milieu culturel est très sceptique quant aux religions notamment, et ne comprend pas qu'on puisse être musulmane, être dans le doute, et surtout jouer d'autres rôles que le rôle de « la » musulmane. Cependant, elle contrebalance en mentionnant qu'il en va de même pour beaucoup de personnes musulmanes autour d'elle.

Sihame Haddioui, nous témoigne également de la difficulté de douter, au sein d'une religion très imbriquée dans la culture : la religion prend des éléments de la culture, et inversement. Or ces périodes de doute ont été fondamentales pour elle. D'ailleurs aujourd'hui, elle reste convaincue que la recherche artistique passe aussi par le doute et par la déconstruction des choses qui nous entourent. Elle ne part pas d'un constat de vérité absolue, mais au contraire, elle choisit une vérité qu'elle va décortiquer pour en ressortir des matériaux de sketches. Aujourd'hui, Sihame ne fait plus partie de Ras El Hanout, elle s'est tournée vers du théâtre plus contemporain, notamment en écrivant un seule-en-scène, appelé « Stigmate ».

Aujourd'hui, le théâtre n'est pas toute la vie de Sihame Haddioui. Après avoir fait un burn-out dans le milieu pharmaceutique, elle a travaillé brièvement en tant que chroniqueuse chez Pure FM. En parallèle à ce parcours professionnel, elle s'est aussi intéressée à la politique, d'abord en rejoignant les jeunes CSC, puis, de fil en aiguille, elle a croisé le chemin d'Ecolo en 2014, parti dans lequel elle s'est particulièrement reconnue. C'est notamment cette découverte qui l'a encouragée à finalement entamer et finaliser un master en science politique. Elle se présente finalement aux élections communales d'octobre 2018, et Sihame Haddioui est aujourd'hui Échevine à la Culture et à l'Égalité des chances à Schaerbeek.

Article rédigé sur la base d'une formation avec Sihame Haddioui

ANIMATION :

Street Art

Des visuels, proposés par l'artiste, sont en annexe de l'outil. L'animateur.trice peut les imprimer en autant d'exemplaires que nécessaire.

Si l'animateur.trice souhaite créer un pochoir avec son groupe, nous l'invitons à consulter la vidéo explicative de réalisation d'un pochoir dans les liens ressources de l'outil.

Nous proposons de former des sous-groupes pour la réalisation de cette animation



PUBLIC :

Public jeune ou adulte, ayant un niveau minimum de compréhension du français oral.



MATÉRIEL D'ANIMATION :

A disposition dans cet outil

- Fiches photos à imprimer/photocopier.

Non fourni dans l'outil:

- Crayon, cutter modélisme, règle en métal, planche à découper, feuilles A4, feuilles canson A3, papiers calques, papier carbone, colle repositionnable en spray, papier adhésif, bombes de peinture, lunettes et masque de protection, gants, sabliers



OBJECTIF :

- Participation, réflexion et échange autour de la thématique du street art
- Initiation à l'expression par l'art
- Découverte de l'univers du street art par la création individuelle et/ou collective et partage/mise en commun. Renforcer une dynamique et échanger autour de la thématique afin d'éveiller le groupe à des questions sociétales.
- Analyser les créations de Sandra Issa, supports permettant de réfléchir tant sur la symbolique que sur les représentations du concept de féminisme engagé, ainsi que sur l'émancipation dans les sociétés du monde arabe.



DURÉE :

Prévoir un créneau de 1h30 à 2 heures :

- 30 minutes : définition du résultat souhaité (choix des images, découpe et disposition sur la feuille canson)
- 30 à 45 minutes : réalisation du pochoir (déalque, découpe au cutter, collage et peinture/tag)
- 30 à 45 minutes pour discuter et échanger autour des productions.

Cette activité peut être réalisée en deux temps ou avec une pause (repas, discussions, par exemple) entre deux étapes afin d'alléger l'animation.

L'utilisation de sabliers aidera à une bonne répartition du temps lors des discussions.

CONSIGNES :

L'animateur.trice demandera aux participant.e.s de réaliser des pochoirs, en individuel ou en sous-groupes. Puis de présenter et échanger autour des productions.

1. Après impression des visuels sur les feuilles (A4), les proposer aux participant.e.s.
2. Étape de la composition : Déposer sur la feuille canson (A3) les images afin de visualiser le rendu souhaité. Si nécessaire, découper les images avant de les positionner sur la feuille canson. Utiliser éventuellement la colle en spray pour les maintenir en place le temps de l'étape suivante.
3. Décalquer : Les participant.e.s devront utiliser une feuille calque pour recopier les dessins choisis sur la feuille A3. Cela donne un aperçu du rendu final sur papier calque.
4. Utiliser le papier carbone que l'on viendra glisser entre la feuille canson (que l'on appelle "matrice" du pochoir) et la feuille calque, jointes toutes deux sur un point à l'aide de l'adhésif.
5. Repasser, au crayon ou au stylo, sur le dessin de la feuille calque, afin de reproduire à l'identique le motif sur la matrice.
6. Détacher délicatement les feuilles calque et carbone, puis repasser un coup de crayon pour harmoniser les traits.

⚠ Attention à toujours garder des marges de sécurité ou "ponts" (qui traversent les zones vides à peindre) à ne pas découper pour que toutes les zones de la matrice soient reliées entre elles. Ainsi, cela évitera la perte d'une partie du pochoir. Les traits ne doivent pas se rejoindre en trop de points. Laissez donc une marge que l'on appelle "marge de précaution/sécurité/ponts" entre deux traits supposés se rejoindre.

Pour mieux comprendre la partie sur les marges de sécurité, regarder la vidéo de réalisation d'un pochoir.

⚠ Avant de passer à l'étape délicate du découpage, le/la formateur.trice doit veiller à ce que tout le monde utilise avec précaution le cutter de modélisme : Il faut toujours positionner la main maintenant la feuille au-dessus de la zone de découpe !!

7. A l'aide du cutter, découper avec précaution toutes les bordures du dessin, en respectant les marges de sécurité.

Le résultat obtenu est ce que l'on appelle la matrice du pochoir.

8. Prendre une feuille A3, positionner la matrice sur la feuille et collez à l'aide du spray repositionnable afin de maintenir le tout en place.

Les participant.e.s s'équipent avec le matériel de protection et appliquent la bombe de peinture.

Attendre 1 minute avant de décoller la matrice du poster final.

Discussion :

Chaque participant.e présente au groupe son affiche finale et échange avec le groupe en expliquant leurs choix de visuels et de dispositions, leurs motivations et ce que représentent les images pour eux. Que ressentir ? Qu'est-ce que cela inspire ? Qu'est-ce que le reste du groupe en pense ?



« Nabsky présente une technique de pochoir sur papier Canson »
<https://www.youtube.com/watch?v=jR7WpF9-Tmg>











THE WAY WE DRESS



DOES NOT MEAN YES

NUDDITY IS NOT CONSENT





**WOMEN'S RIGHTS
ARE HUMAN RIGHTS**



WOMEN UNITE !



ANIMATION :

Littérature

Nous vous conseillons de ne pas dépasser plus de vingt participant.e.s. Éventuellement, raccourcir l'animation (entre 5 et 10 phrases au lieu de 15) pour permettre à tous.tes de partager leurs productions en fin d'atelier et d'échanger autour de celles-ci. Il peut tout à fait être demandé d'écrire plus de phrases, si le temps le permet.

L'atelier proposé ici peut être travaillé avec des jeunes. Si ceux-ci ne veulent pas lire leurs propres productions à voix haute, les mélanger et proposer de les faire lire par d'autres de façon anonyme.

**PUBLIC :**

Le public visé pour cet atelier est un public d'adultes, de jeunes ou d'enfants, ayant un bon niveau de français parlé et écrit.

**MATÉRIEL D'ANIMATION :**

- Feuilles
- Stylos
- Sabliers

**OBJECTIF :**

- Cet atelier sensibilise les participant.e.s à l'écriture, en ouvrant les portes de l'imaginaire, étape par étape. Le groupe prend un moment, dans une ambiance ludique et bienveillante pour créer et s'exprimer.
- L'exercice proposé libère l'expression et donne une occasion d'échanger autour des productions. Surtout, il a été pensé pour aider à dépasser le démarrage ou « la peur de la feuille blanche » par une rédaction de phrases aléatoires. En ce sens, cette activité peut être utilisée pour remédier au blocage de l'écriture, s'il y en a.

**DURÉE :**

La durée de cette animation dépendra du nombre de phrases de participant.e.s. L'estimation du temps ci-dessous est prévu pour un groupe d'une dizaine de personnes pour une production de 15 phrases :

- 10 minutes : explication des consignes
- 30 minutes environ : exercice d'écriture

L'utilisation de sabliers aidera à une bonne répartition du temps lors des discussions.

CONSIGNES :

Sur la marge gauche de la feuille, les participant.e.s numérotent les lignes de 1 à 15.

En ligne 1, demander à tous.tes de noter une même phrase d'introduction.

Exemple : "Ligne 1 : Entre nous, l'été c'est pas mal"

En dernière ligne, une phrase pour clôturer.

Exemple : "Ligne 15 : Malika Madi ? Qu'est-ce que c'était chiant !"

Maintenant, ne prenez pas en compte ces phrases énoncées et laissez place à votre imagination.

L'animateur.trice désigne un numéro au hasard (exemple : 6) et invite les participant.e.s à écrire la première phrase qui leur vient à l'esprit, sans réfléchir, même si ça n'a pas de sens: une émotion ressentie, un désir de faire quelque chose le soir ou quelque chose qui a été fait ce matin. Utiliser n'importe quel pronom : "je", "tu", "il" ; ça n'a pas d'importance, l'essentiel est que la phrase soit cohérente, même si elle ne veut rien dire.

Réitérer l'opération avec un autre numéro (exemple : 12), et demander aux participant.e.s d'oublier la phrase écrite précédemment et de passer à autre chose. Les phrases n'ont pas besoin d'avoir de lien les unes avec les autres.

Demander aux participant.e.s de jouer le jeu et de ne pas relire leurs phrases.

Recommencer jusqu'à terminer la série de chiffres, toujours dans un ordre aléatoire.

Exemple : 10, 3, 14, 8, 5, 4, 11, 9, 7, 2, 13.

Une fois l'exercice terminé, ne pas relire et demander à chacun.e de tourner sa feuille.

Demander aux participant.e.s si elles.ils estiment qu'il y a une cohérence dans les phrases écrites. On dirait qu'il n'y a aucune cohérence ? Expliquer aux participant.e.s qu'il y a un sens dans ce qu'elles.ils viennent d'écrire :

« L'écriture est comme un robinet, il faut juste l'ouvrir et après ça coule. »

« Parfois on a besoin de quelqu'un pour nous aider à ouvrir le robinet. Ce qui est le plus difficile est de commencer. »

« C'est un début de récit, un début d'histoire, un début de témoignage d'un état d'âme. »

- Malika Madi -

Chaque participant.e, à son tour, retourne sa feuille et découvre son texte : Ne pas prendre en compte les numéros et lire les phrases à la suite, comme la lecture d'un texte continu.

Ce travail de première écriture peut tout à fait être retravaillé une 2ème et 3ème fois, afin de donner un début de récit, un vrai texte.

ANIMATION :

Slam

PUBLIC :

Le public visé pour cet atelier est un public d'adultes ou de jeunes, ayant un bon niveau de français parlé, lu et écrit.



MATÉRIEL D'ANIMATION :

A disposition :

- Fiches textes
- Liens ressources

Non fourni :

- Feuilles
- Stylos
- Sabliers



OBJECTIF :

- Proposer un moment de déclamation, d'abord en écoutant le/la formateur.trice ou une personne volontaire et en proposant ensuite à tous.tes les participant.e.s de s'y essayer.
- Dans un deuxième temps, proposer aux participant.e.s de réfléchir autour de la question des droits des femmes lors d'une activité ludique et inspirante, dans une ambiance bienveillante. Il s'agira dans cette deuxième partie d'introduire les participant.e.s à l'écriture d'un texte de slam.



DURÉE :

Prévoir un créneau de 1h 45 à 2 heures :

30 à 40 min : Déclamation (lecture d'un texte par chacun + conseils de l'animateur.trice)

- 30 min : Lecture des textes d'inspirations et écriture
- 45 min : Tour de table, partage des productions et retours du groupe.

L'utilisation de sabliers aidera à une bonne répartition du temps lors des discussions.

CONSIGNES :

1^{er} temps : Déclamation

Présentation des textes choisis, à déclamer par l'animateur et/ou une personne avertie pour donner l'élan. Puis, demander au groupe de jouer le jeu, chacun.e son tour.

Veiller à prévoir autant de textes que de participant.e.s.

Exemples de textes à déclamer :

- Nejma
- La femme bleue

2^{ème} temps : Écriture d'un texte de Slam

Attention à poser des limites de temps et s'il faut, proposer un cadre d'écriture (par exemple, donner un nombre de lignes et/ou une durée maximum).

Dédramatiser et bien sûr ne pas insister si une personne ne souhaite pas écrire ou ne trouve pas d'inspiration. Le but est aussi et surtout de passer un bon moment. Penser à faire participer cette.ces personne.s à d'autres moments de l'atelier, si elle.s le souhaite.nt .

Si le public ne souhaite pas lire leurs propres productions à voix haute, proposer de les mélanger et de les faire lire par d'autres, de façon anonyme.

Techniques pour écrire un texte de slam par Toute Fine

Les techniques se développent. Il s'agit de l'art de la déclamation plus qu'autre chose

Commencer par la poésie

Faire des rimes ou rebondir sur des mots, entre la fin d'une phrase et le début d'une autre

Poser des temps d'arrêt : on peut écrire en prose mais le slam repose surtout sur la manière de déclamer

Trouver une fin pour chaque phrase

Ne pas douter de soi

Être attentif.ve et prendre le temps de se corriger : soit perfectionner ses mots, ses tournures de phrases

Pratiquer, lire et écouter :

« Le talent ça se développe »

« On peut être bon en tout, tant qu'on se donne les moyens »

« Femme »

A qui la faute?
A nous ou aux autres?

Ceci est pour toutes celles
Qui contre bien des peines
Se démènent

Ceci pour cette femme
Qui ne sait plus où aller
ni qui elle est

Pour cette ménagère
Qui rêve d'être plus libre

Pour cette libertine
Qui tambourine la nuit ivre

Pour cette jeune fille
Qui se fait avoir
Victime de ce que l'amour lui a fait croire

Pour cette vieille
Assise tête posée sur sa main
Et qui scrute les hommes de demain
Son visage tout noir exprime le désespoir
Qu'elle a hâte de revoir ces jours de gloire

Pour cette mère
Qui ne comprend plus ses enfants
Elle pleure la nuit ce que le jour ils lui font
Et se demande constamment
Ce qu'elle a pu faire de mal
Pour que la vie avec eux
Lui soit devenue infernale

A cette croyante
qui se bat ici bas contre maintes tentations
Elle se prive
La vie lui étant décisive,
Elle ne rêve que de la consécration de l'au-
delà

A ces veuves
Ces divorcées qui se cachent
Car la société leur a fait croire
Qu'elles font tâche
Refoulant toutes ses frustrations sur elles
Et faisant de leur situation
Son tandem

A cette artiste
Que l'on traite de folle
D'impie
Et d'inutile babiole

A cette folle
Qu'on insulte dans la rue
Et sur qui les enfants des autres se ruent

A cette journaliste
Qui croit en la liberté d'expression
Dans un pays où la liberté d'expression est
tournée en dérision

A cette belle qui court le savoir
Car elle croit pouvoir changer le monde
Ou du moins le rendre moins immonde

A cette douce
Qui a fini par choisir de vivre seule
Détruite par tous ceux
Qui d'elle, ne veulent

A ces battantes
Qui de leur beauté d'infrappante
Font éblouir les cieux
Peu importe leur histoire
Et même si elle broient du noir
Elles sentent et restent au rang d'un éclat
somp tueux.

« Ta voix »

Parler de liberté quand on en a aucune, sans rancune, souvent je parle de ce qui m'opprime puis supprime car il y a une volonté qui sur la mienne prime.

Je déprime et pars en guerre contre sa peur pour moi, je lui donne raison quelques fois, quand le ton de sa voix se fait plus fragile que narquois.

Je me regarde, moi des heures durant, mon teint mourant reflète parfaitement mon anxiété et mon ambiguïté social, en moi les émotions se bousculent en rafale, ça m'est infernal.

Je déballe mon sourire, je vis quand il le faut et puis sombre dans le paradoxe du vrai ou faux. Quitte à mourir, j'aiguise mes maux, mais je n'en fais pas assez, il y a tellement de choses à exprimer, tellement de choses à dire et face à ça, je me vois subir l'allégresse de la censure. Je finirai par périr sous ce désir ardent d'expression, mais qui suis-je pour en vouloir autant, pour croire pouvoir donner des leçons

à toute une nation ?

Ma mère me dit souvent que ce que je fais n'a aucune raison d'être et que ça me nuira, je me demande, moi seulement où ça ira et en quoi ma voix détruira la stabilité mensongère qui sans état d'âme on protège et clame...

Je clame mes mots.

Je me suis réfugiée dans l'écriture depuis toute petite, j'écrivais ce qui m'oppressait en quelques minutes et gardais tout pour moi, ce n'était que pour sacraliser ma voix. Les gens ne me suffisaient pas, j'écrivais pour me parler et me guérir après, et avec le temps, j'ai commencé à écrire pour les gens en m'inspirant de ce qui m'était oppressant, mais comment le faire entièrement quand on est nous même opprimé ?

J'en profite donc pour te parler, toi qui me lis à cet instant de ce que c'est que d'être une jeune femme qui s'exprime dans une société où sa place est en cuisine.

Ce ne sont pas les gens, pas ceux contre qui tu te bats ou défends mais ceux qui te portent amour et affection qui te stagnent de part leur peur de voir se déballer sur toi mille et un malheurs ou bien de te voir plonger dans le leurre. Ils ont peur de ce que les autres penseront de toi, des conséquences que pourrait avoir ta voix là où elle est considérée comme Zawra ! .

Je leurs donne raison quelques fois, quand les jugements mal saints se déballetent sur moi.

Je comprends et conçois mais je ne pourrais en aucun cas faire autrement. Je cède pour apaiser leurs maux et puis reviens et clame maladroitement mes mots, parce que je sais que plus on se bat pour ce qu'on croit plus ça va, que les choses faciles ne sont pas assez vraies et qu'on s'en sentira toujours navrés.

Si tu subis toi aussi, quelque part la peur de ceux qui t'aiment, fais en ton tandem. Dis toi qu'avec le temps ils se feront une raison, ils comprendront que tu as le droit de suivre ton propre courant tout en les mettant au courant de tes faits. Ne te caches jamais quand tu penses faire juste et dire vrai.

lèves ta voix et fait des siennes car ta voix est aussi importante que la mienne.

« Zou »

J'ai 24 ans et des coups,
 L'envie de partir d'un coup,
 Des fêlures de bout en bout,
 Pas de couleurs sur les joues,
 je me plains un peu beaucoup,
 Rien ne me suffit,
 Et chaque soir je vomis,
 Pour me vider de l'atrocité qui en moi
 sévit,
 Donnant tout son sens à la médiocrité
 de ma vie.
 Je mène à mal mon corps,
 Cherche à me fondre dans de tristes
 décors,
 Pour entretenir la mélancolie que
 j'adule et adore.
 Je suis...
 Sadique et bipolaire,
 En moi c'est constamment la guerre,
 Je ne sais me complaire,
 Ailleurs qu'en amour,
 Mais celui là à ma vu fait mille et un
 détours.
 Pas pour moi,
 Pas pour moi...
 Alors je lève ma voix,
 Aiguë et fine,
 Pour exprimer les maux qui en moi
 tambourinent.
 Je ressens comme une euphorie,
 Qui me pousse à l'expression,
 Quand j'ai mal je souris,
 Et dégage ma pression,
 Sur des bouts de papiers que j'adule et
 sacralise,
 J'y suis vraie sans gêne et sans malices.
 J'aiguise...
 Mon âme sans concession,
 Je meurs pour ma passion,
 Je me suis vue fuir tellement de fois,
 Alors j'ai décidé de me faire, souffrir
 pour contourner les lois,
 Et à tous ceux qui ont su m'inspirer,
 De part leur rejet,
 Me faisant douter de ma beauté,
 Oui...
 Je suis une déprimée déprimante,

Maladroite, trop bavarde, incohé-
 rente,
 De la réalité finie absente,
 Tordue,
 Saugrenue,
 Noyée, damnée,
 Salie et aguichée,
 Je ne sais voir ma beauté,
 Je ne pourrais citer mes qualités
 Mais je sais...
 Je sais que je suis vraie.

« Aimes-toi »

Parle-moi encore de ce corps qui te déçoit
De toutes ces fois où tu as douté de toi
De cette voix qui te faisais culpabiliser
De n'être pas conformément formé.
Parle moi de ces magazines et de ces vidéos
Qui ont remis en cause tes idéaux
Parle moi de ta perception du beau
De ce que à tes yeux tu vaux.
Parle moi encore de ce corps que tu as maudit
De tes non-dits, de ces nuits où le miroir te vomissais dessus
Où le noir faisait fondre ton désespoir mis à nu
De cet être qui n'a pas su te suffire
De ces choses qu'il ne se gênait pas de te dire.
Parle moi et je t'écrirais des rimes maladroites
Jusqu'à en avoir les mains moites
Pour te dire que la beauté des cieux
Est dans la sincérité qui émane de tes yeux.
« Aime toi »

« Traite-moi donc de Fiminazi »

Quand... Près de 50% des femmes dans le monde sont victimes à des degrés divers, de violences conjugales.
Quand le mariage précoce est considéré chez certaines sociétés comme étant, un fait banal.

Quand, dans le monde entier, on évalue à 5000 le nombre de femmes et de jeunes filles victimes de crime d'honneur par année.

Quand la parole de toutes est par les mœurs étouffée.

Quand en moyenne, une femme sur cinq dans le monde est une femme violée

Quand certaines, encore ne peuvent de leur plein gré, divorcer.

Quand le nombre de femmes excisées est estimé à 130 millions dans le monde et tous les ans, au rythme d'environ 6000 cas par jour, soit 5 petites filles par minute.

Quand il y a des lois qui permettent aux violeurs d'éviter toute poursuite.

Quand on estime qu'il y a au bas mot 9 millions de femmes dans l'industrie de ce que certains appellent « le travail du corps », certaines estimations vont jusqu'à 40 millions à travers le monde.

Quand des magazines à la con, nous disent qu'il n'est pas correct d'être ronde.

Quand, selon les évaluations, 4 millions de femmes et de fillettes sont achetées et vendues dans le monde entier chaque année, à de futurs époux, à des proxénètes ou à des marchands d'esclaves.

Quand ne pas être mariée, à un âge avancé est considéré comme étant une chose grave.

Quand plus de 100 millions de filles manquent à l'appel à travers le monde du fait de la préférence accordée au fils.

Quand nos corps sont vus comme la source de tous les vices.

Quand, environs 3 millions d'entre nous sont victimes d'harcèlement sexuel au sein de leur lieu de travail et que 90% d'entre nous, disent subir d'une manière constante le harcèlement de rue et quand face à tout ça, on décrédibilise notre cause et on la tue... Alors combien ?

Combien de fois avons-nous entendu parler d'hommes qui se sont fait violer ?

Battre par leurs épouses ?

Fracasser par leurs sœurs ?

Victime de crime d'honneur ?

Marier de force ?

Brûler à l'acide ?

Interdit de suivre leur propre voie ?

Siffler et insulter dans les rues ?

Suivi jusqu'à chez eux ?

Lynché à tout va parce qu'ils sont eux ?

Aucune ma foi mais plusieurs fois nous avons entendu dire que c'était de la faute de la femme encore, que si elle s'est faite suivre, insultée et puis sifflée c'est parce qu'elle était mal vêtue, que si elle s'est faite violer c'est parce qu'elle l'a d'une manière ou d'une autre voulu... plus encore et alors, la femme se doit d'arrêter de vivre pour satisfaire la bestialité de ces êtres ivres de supériorité ?

Au lieu d'éduquer la femme et l'homme à n'être qu'un, on éduque la femme à être une ombre discrète pour ne pas brusquer les pulsions de l'homme. Nous inscrivons un sentiment de culpabilité constant en la femme, une honte d'être formée et dessinée de traits légers.

On nous rappelle aussi qu'il faut savoir faire le tri, de ne pas mettre tous les hommes dans le même nid, on nous dit qu'ils ne sont pas tous comme ça. Oui mais ceux qui ne le sont pas, pour la majorité néanmoins, se fondent quand même dans le tas, s'effacent et ont de la gêne à se joindre au combat, ne comprenant pas que ce n'est pas contre eux, mais pour eux, pour tous, pour demain, pour un meilleur chemin.

Pourquoi faut-il constamment que ce soit les intéressés qui lèvent leur voix contre un mal qui défait toute morale ?

Encore des tas de questionnements à lever et des constatations à avouer, la plus pénible pour moi est celle de ceux qui trouvent l'inégalité hiérarchique entre les genres comme étant normal. C'est comme ça, disent-ils qu'on le veuille ou non, c'est une éducation... Oui une éducation à remettre en question.

L'éducation est un contrôle continu. Arrêtons d'apprendre aux garçons que c'est lâche de pleurer, que c'est faible comme une fille, arrêtons de construire des brutes qui voient leur force dans le droit qu'ils ont de sortir la nuit. Et puis il y a nous, nous...

A nous de nous corriger, de prendre part dans le combat de chacun-e-s, d'être là pour chaque cas, de se lire, s'écouter, se donner le temps, la chance de débattre, de créer de la diversité, de se mettre en confiance, de s'éloigner de l'arrogance et du surplus de dignité... la dignité n'est pas dans le fait de s'emporter à chaque fois qu'une femme essaye de faire valoir son existence, la dignité est dans le respect de sa présence et le féminisme enfin est un combat humaniste et commun... Traite moi de Fiminazi si tu veux, ma vie est un enjeu capital contre la formation patriarcal, t'as compris ?

ANIMATION :

Bande dessinée



PUBLIC :

Le public visé peut être adulte et/ou jeune ayant un bon niveau de français oral et un niveau minimum à l'écrit.

Conseil : Si besoin, prévoir une personne externe en plus qui sera chargée de dessiner pour les participant.e.s le souhaitant.



MATÉRIEL D'ANIMATION :

A disposition :

- Dessins de Zainab Fasiki comme ressources inspirantes.

Non fourni :

- Feuilles
- Règles
- Crayons ou porte-mines
- Crayons de couleur
- Gommages
- Sablier



OBJECTIF :

- Sensibiliser à l'Artivisme, en prenant un temps pour créer et penser les causes des femmes, via un cadre instructif et immersif dans le monde de l'artiste.
- Développer la créativité grâce aux inspirations artistiques proposées et aux conseils de l'animateur.
- Les retours bienveillants du groupe permettront à chacun.e de recevoir des critiques constructives sur ses propres créations.
- La.le formateur devra insister sur la notion de bienveillance car il ne s'agit pas ici d'un concours de dessin mais plutôt d'un moment d'échange autour de créations engagées pour des causes féministes.



DURÉE :

- 1h15 environ :
- 5 à 10 minutes : explication et réalisation du tableau résumant le cadre de l'histoire
- 5 minutes : réalisation du cadrage de la planche
- 30 minutes : dessin
- 30 minutes : présentation de chaque réalisation

CONSIGNES :

L'exercice expliqué ci-dessous consiste à réaliser une planche de BD d'une page (taille A4) avec 6 vignettes, qui illustrent 6 actions au total. On peut ne pas se limiter à une seule page : le but est aussi de laisser libre court à l'inspiration !

A. Synopsis & thématiques clés définies

Lors de cette 1^{ère} étape, dessiner un tableau avec 2 colonnes et 6 lignes. Sur la colonne de gauche, remplir les lignes avec les titres suivants et compléter la colonne de gauche avec les informations de l'histoire à construire :

- 1^{ère} case : Synopsis / résumé de l'histoire
Exemple : Une femme veut faire une telle action dans son village
- 2^{ème} case : Message et problème à traiter
Exemple : le viol conjugal ;
- 3^{ème} case : Temps/contexte de l'histoire
Exemple : Le matin
- 4^{ème} case : Lieu
Exemple : En argentine, en Tunisie.
- 5^{ème} case : Personnage.s
Exemple : Un ou plusieurs personnage.s, ou aucun, pourquoi pas leur donner des noms.
Il peut aussi s'agir de science-fiction ou d'un paysage de nature avec des arbres qui parlent. Tout dépend du de la Bédéiste en herbe.
- 6^{ème} case : Scénario et discours de chaque personnage
Il s'agit d'écrire des dialogues imaginés entre les personnes. S'il y a un seul personnage, il est possible d'écrire ses pensées, dont les bulles seront illustrées sous forme de nuages.

Tous les détails doivent être décrits dans cette partie avant d'être illustrés. Cette partie permet d'imaginer le rendu final sur planche. Rien n'oblige à avoir des personnages ou un scénario, il peut aussi y avoir seulement un contexte.

B. Planche de 6 vignettes/actions :

Il s'agit du cadrage de la planche. Dessiner 6 vignettes sur une feuille A4. Elles ne doivent pas forcément être de tailles égales. Chaque vignette illustre une action et l'histoire commence sur la vignette de gauche et suivra sur celle de droite.

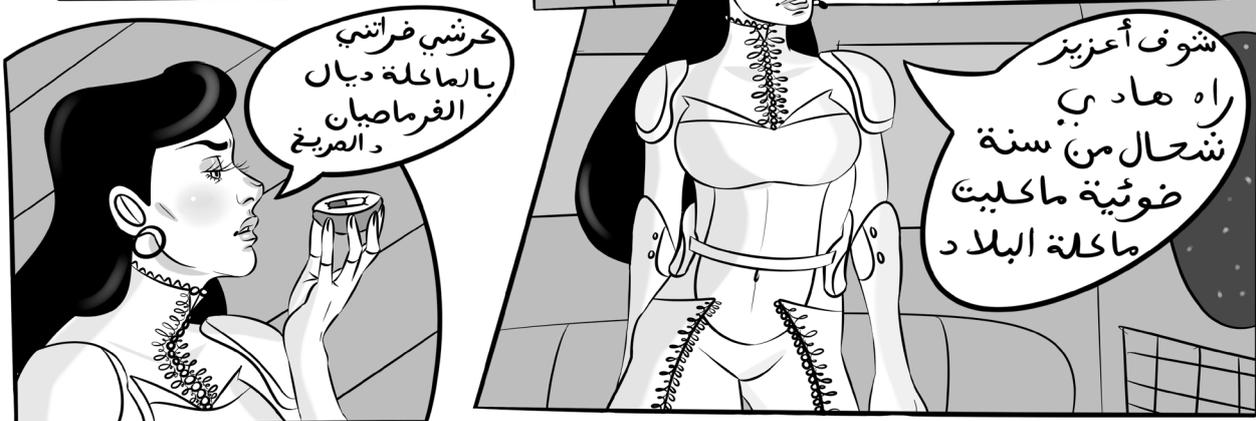
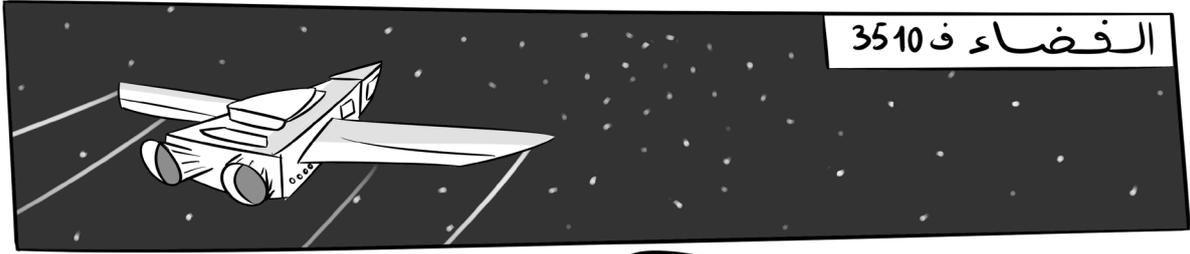
C. Dessin : vignettes encadrées :

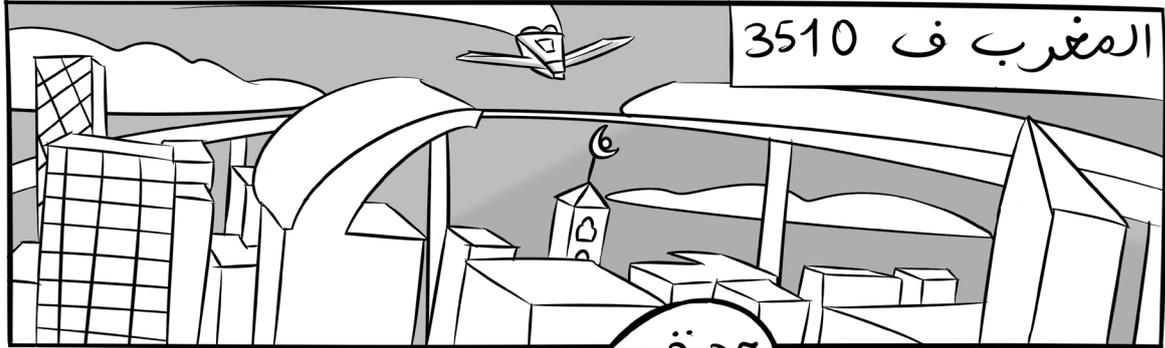
Dessiner à main levée les croquis et le/la formateur.trice (ou un.e dessinateur.trice) présent.e aidera les participant.e.s à finaliser les dessins. Les participant.e.s peuvent également s'entraider lors de cette étape.

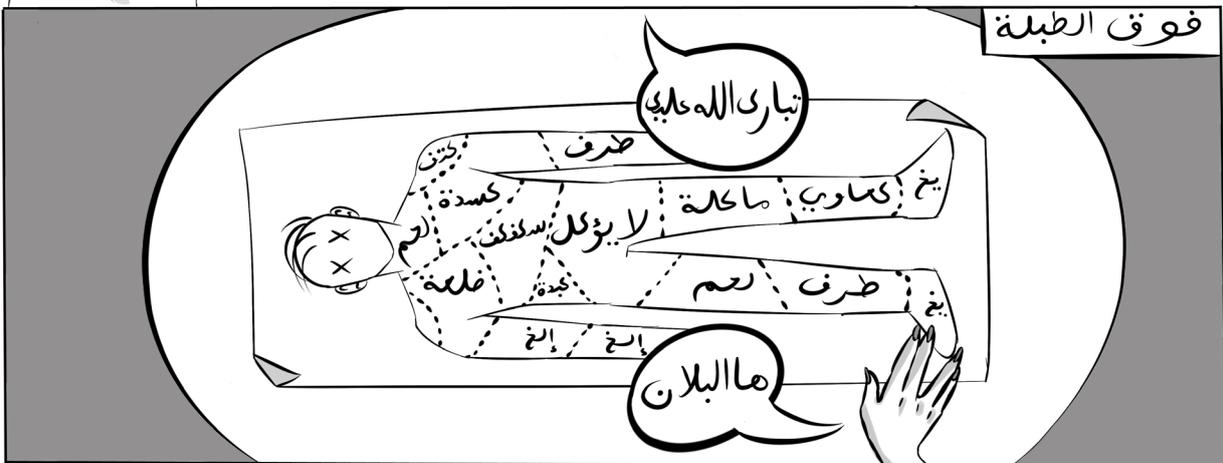
D. Présentation, description et discussion entre participants et animateur.rice :

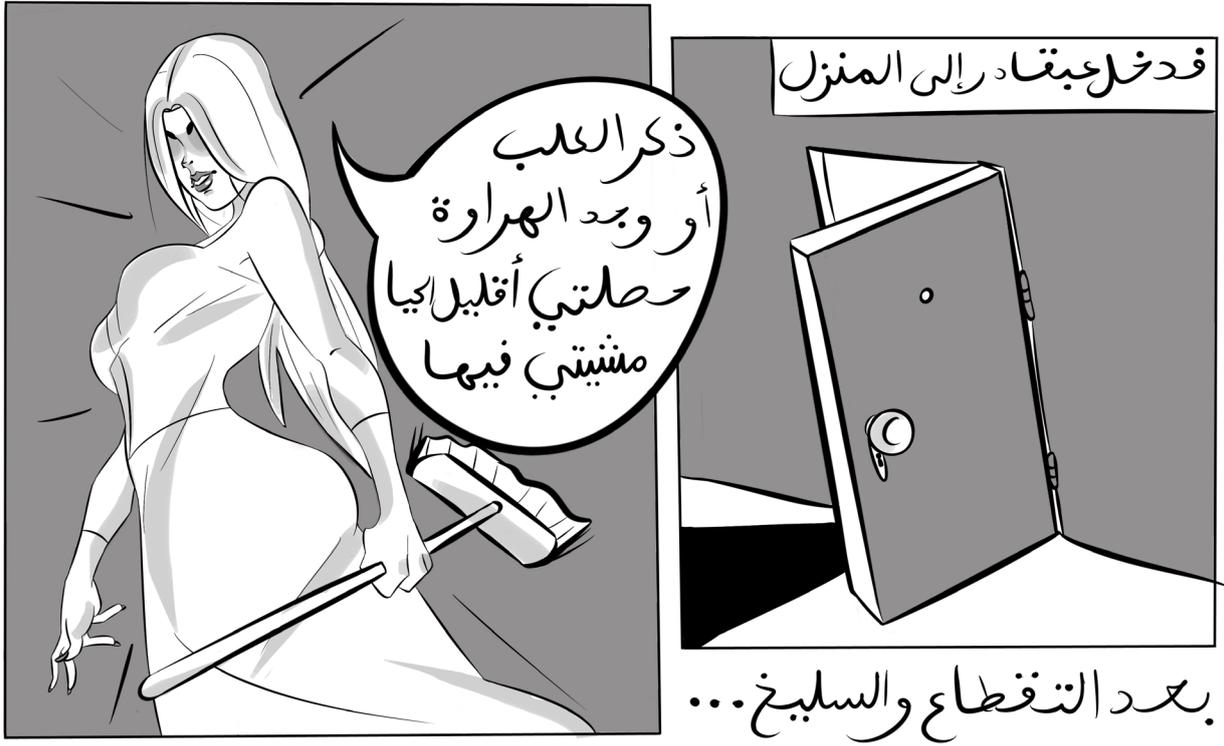
Chacun.e présente au groupe son dessin et le message, ainsi que le problème ou le message à traiter. Les autres peuvent commenter, poser des questions, apporter des idées aux planches présentées.

الفضاء ف 3510

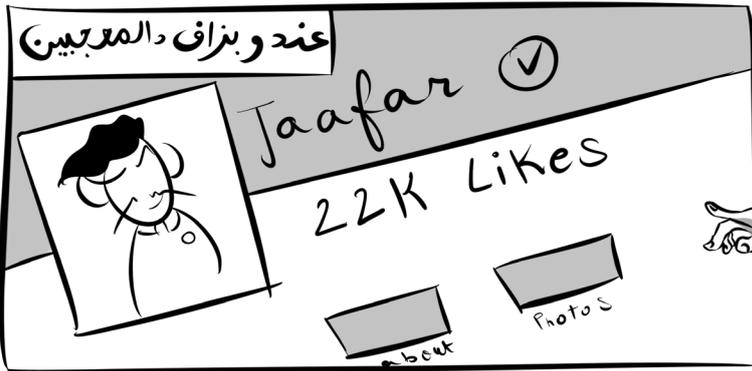












بعد أشهر تزوجت خديجة الشرير



و لازالت خديجة
تحارب الأشرار ...



تعرفو على سوبر خديجة، بطلة خارقة
ناجحة و تقضي على جميع الأشرار



لقد تعبت حقا من
هذا العمل، أقاتل
الأشرار كل يوم
بدون توقف



أتمنى لو أستطيع الزواج
يوما ما، بناء أسرة و
أستقر



سأعود
للمنزل الآن
فلقد تعبت



ANIMATION :

Poésie arabe

Des textes imprimés sont en annexe de l'outil. L'animateur.trice les imprime en autant d'exemplaires que le nombre de personnes participantes.



PUBLIC :

Le public visé pour cet atelier est un public d'adultes et/ou de jeunes, ayant un bon niveau de français parlé, lu et écrit.



MATÉRIEL D'ANIMATION :

A disposition :

- Poèmes ressources

Non fourni :

- Feuilles
- Stylos
- Sabliers



OBJECTIF :

- Sensibiliser à la poésie durant un temps de lecture et de partage.
- Donner lieu à un moment de réflexion sur des thématiques spécifiques avec une approche féministe
- Initiation ou perfectionnement de l'écriture d'un court poème suite à la lecture d'un poème inspirant sur la thématique des femmes.



DURÉE :

La durée de l'animation dépendra du choix de textes et du nombre de participant.e.s. Celle-ci peut nécessiter un créneau horaire de 45 minutes à 1h30 :

- 15 à 30 minutes : Lecture de poèmes d'auteur.e.s
- 5 à 10 minutes : Poème inspirant à voix haute et relecture chacun de son côté
- 15 minutes : Ecriture d'un poème par chaque participant.e
- 15 minutes : Lecture des écrits

L'utilisation de sabliers aidera à une bonne répartition du temps lors des discussions.

CONSIGNES :

A. Lectures de poèmes

Le/la formateur.trice lit un ou plusieurs poèmes et propose aux participant.e.s de lire à leur tour l'un des textes à disposition. Cela peut être également un autre texte de leur choix.

B. Inspiration d'un poème engagé

Distribution du poème d'inspiration pour l'étape suivante. Le/la formateur.trice choisit un texte avec une approche féministe.

Lecture du poème à voix haute et puis, chacun.e prend un temps pour le relire de manière individuelle afin de s'en imprégner.

C. Écriture de courts poèmes

Chacun.e prend une feuille et un stylo et se lance dans l'écriture de quelques lignes.

Si le public ne souhaite pas lire ses propres productions à voix haute, proposer de les mélanger et de les faire lire par d'autres de façon anonyme.

Cette 3^{ème} étape proposée par Monia peut se faire sur le tard, selon le temps et les attentes des participant.e.s. Si le/la formateur/trice a des compétences dans le domaine de la poésie, elle/il peut proposer de relire les réalisations suite à l'atelier et de les retravailler afin de les envoyer à chacun.e avec des corrections.

(Les corrections peuvent faire l'objet d'un 3^{ème} temps d'animation si le temps le permet.)

Chacun.e lit son ébauche de poème.

Dédramatiser les blocages et la peur de la feuille blanche. Le but est de passer un moment agréable autour de la thématique. Faire participer ces personnes, si elles le souhaitent, lors des moments de lecture et sans obligation d'écrire.

Si les participant.e.s ne souhaitent pas lire leurs propres productions à voix haute, les mélanger et proposer de les faire lire par d'autres de façon anonyme.

Une étoile s'ajoute à ma fortune !

Le temps dévale le mont de l'âge
emportant lumière et nuage
et l'étoile polaire
toujours reine
à l'horizon
Haletante je cours
Je chéris mes amours
rassemble mes jours
et chaque automne
habitée d'une folie,
je souffle mes bougies.
Le temps dévale le mont du temps
Dans le miroir les rides
ne dévoilent aucun secret.
Du calme apparent
une folie apparaît
agite une vieille nuée
et la pluie de tomber.
Le temps dévale le mont du temps
emporte lumière et nuage
et l'étoile polaire
toujours reine à l'horizon
et reviennent les saisons,
les amours, les rires, les images.
Mille et une histoires
Débordent les vers
Et moi, ni jeune ni vieille
mais toujours rebelle.
Le temps dévale le mont du temps
de ma paume, jaillissent des papillons
aux couleurs de l'arc-en-ciel
Et de mon ciel chaque automne,
une étoile s'envole
et s'ajoute à ma fortune.

Oser la vie

Entre deux vies
 je perds une folie,
 je gagne un oubli,
 et dans la lourde insomnie
 j'invente un rêve inédit.
 Entre deux trépas
 je perds un pas
 je gagne un cri
 et dans le vide en fracas
 je danse Zorba.
 Entre deux vies
 Une folie
 Puis un oubli
 et une lourde insomnie;
 Et j'ose
 j'ose le rêve
 en ce jour, l'interdit.
 Entre deux trépas
 je cherche un refuge
 comme une vilaine autruche.
 Entre flux et reflux.
 continue le voyage
 vers un certain rivage
 cherchant mon destin
 Lançant défi sur défi
 que la vie contredit.
 Entre deux trépas
 je manque un pas
 Lançant défi sur défi
 Je ne fais que multiplier mon trépas !
 Entre deux vies
 Je manque une joie.
 Que la roue continue à tourner
 J'ai ma part d'ombre et d'écho
 pour emporter le désir et la symphonie

dans un voyage infini
 et sauver au moins une vie!

Monia Boulila
Sfax, le 08/06/2013

L'amour fatal

Tu m'aimes bien,
Je t'aime bien,
tu m'aimes beaucoup,
tu m'aimes un amour fou !
Tu ne m'aimes pas, je t'appartiens.

Tu me donnes tout l'amour,
tu me prives du soleil du jour.
Tu me donnes toute l'affection,
tu m'interdis toute passion.
Tu me donnes toute l'attention,
tu me refuses toute autre relation.
Tu me donnes tous tes biens,
tu me censure les miens.

Tu me fais des cadeaux,
tu me refuses tout.
Tes offrandes sont d'une grande valeur,
tu me prives de petits bonheurs.
Tu me mets comme un oiseau,
dans une cage à barreaux,
je vois tout
et ne touche à rien du tout.

Je ne peux voler vers le ciel bleu,
découvrir d'autres lieux,
veiller tard la nuit,
connaître autrui,
cueillir un fruit,
rester sous la pluie !
Je veux découvrir
le monde et m'épanouir,
en choisissant mes plaisirs.

Tu m'épargnes les soucis ;

de la vie, ils font partie.
Tu me mets à l'abri
comme les tous petits.
Je dois m'assumer et payer le prix ;
tu crois m'offrir le paradis,
non avec un grand merci.

Mais je vais partir,
je ne veux pas languir,
l'ennui me rend talée,
je veux voler de mes propres ailes,
je suis encore frêle,
petit à petit je réussirai la tarentelle,
je volerai comme l'hirondelle,
pour conquérir le monde par le ciel
et découvrir la vie comme telle.

Les lumières

Le soleil est une lumière chaleureuse,
 la lune est une lumière merveilleuse,
 le savoir est une lumière généreuse,
 l'expérience est une lumière coûteuse,
 l'amour est une lumière affectueuse,
 la musique est une lumière émouvante,
 la vérité est une lumière choquante,
 la bonté est une lumière permanente,
 la passion est une lumière contente,
 l'espoir est une lumière volante,

la vie c'est quand toutes ces lumières sont présentes.

Monia Boulila

La honte !

J'ai honte d'être femme
 devant une femme vide !
 Sa tête est fermée sous vide,
 traînant une masse de chair.
 Elle est démunie de tous repères ;
 sa vie marche en arrière !

J'ai honte d'être femme
 devant une femme « masculine » !
 Elle copie sa personnalité de l'image masculine !
 Elle arrache sa féminité par les doigts
 pour s'habiller d'une puissance qui déçoit !
 Sa vie est dans une ambiguë voie.

J'ai honte d'être femme
 devant une femme qui s'exhibe toute fière !
 Dans les galeries elle expose sa chair.
 A travers les tenues très légères,
 sa féminité apparaît vulgaire.
 Sa vie est très précaire.

J'ai honte d'être femme
 devant une femme cagoulée !
 Sa féminité est un péché.
 Ses sentiments sont camouflés.
 Son identité est refusée.
 Son esprit est excisé !
 Sa vie est décédée !

Monia Boulila

Poèmes des participantes de l'atelier

Toujours rebelle

Depuis cette dite étincelle
 D'un certain mois de janvier
 Peut-on encore être celle
 Qui se dit libérée ?
 O belle Tunisie
 Nostalgique de ce passé
 Qu'on voulait éternel...
 Je demeure rebelle
 Et toi
 Aie toujours cette fierté
 Envers les femmes libres et libérées
 Que beaucoup enviaient hier
 Et peut être plus aujourd'hui...
 Les tunisiennes n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais
 de se battre pour toi et pour écrire la liberté !

Sarah 02/10/2018

Lumière

Sous les vêtements
 se cache la lumière
 Grâce aux vêtements
 s'exprime la lumière
 A travers les vêtements
 Les paroles osent blesser
 Sur les vêtements
 Les regards osent peser
 Dans les vêtements les corps sont étrangers
 libérés des vêtements les corps s'unissent !

Justine 02/10/2018

Regard féminin

Dans un sanctuaire de livres
 Avec la magie de la poésie
 Nous faisons revivre
 Le souffle d'un pari lointain
 Et de célébrer un renouveau féminin
 ...
 Créer un nouveau chemin
 O regard féminin !

Marie 02/10/2018

Célébration

Des yeux ambrés
 Ce fût un temps que je les ai cachés
 Et mes yeux ambrés
 De célébrer la beauté nordique
 Aux yeux glacés !

 Des yeux glacés
 Ce fût un temps que je les ai méprisés
 Et mon regard cerné
 Oubliant l'Afrique et mon esprit colonisé...
 Aujourd'hui je célèbre
 Ma peau rugueuse
 Mes cheveux frisés,
 Mes sourcilles garnis
 Ma bouche sanguine et...
 Mes yeux ambrés

Nora 02/10/2018

Liberté

O liberté
 Tu ne viens pas sans peine !
 Se libérer des carcans
 par les autres imposés
 n'est pas toujours aisé
 Qu'importe que des épreuves se succèdent
 Pourvu qu'on casse les chaines
 Dans lesquelles soi-même on s'est scellé

Ehssan 02/10/2018

L'Aurore

Femme à la voix étincelante
Tu ignores l'aube dévorante
Ta beauté se languit de mes ombres
je ne peux que me fondre

Femme à la voix envoûtante
Tu t'en remets au mouvement des étoiles
N'aies plus peur de parler
Ta voix l'île pour te réfugier
Regarde là où tu n'as jamais été . . .
Marche, avance, hurle, multiplie les pas
Va à l'Aurore de ta (la) Vie !

Nora 02/10/2018

Choix

Tel un fantôme j'erre
Entre les âmes j'erre
Etrange
Bizarre
Incompréhensible
Ma place, sans répit, je la cherche
de force je l'arrache
Un bras de fer, Avec moi, avec les autres
s'installe !
Naître femme
Dur apprentissage...
Respirer sans expirer
Voir sans regarder
Entendre sans écouter
Naître femme oblige
M'adapter
Me soumettre
A la loi de la nature
La nature masculine
Être belle ou rebelle
Le choix est rude mais évident
Être femme entière !

Rihab 02/10/2018

Libre et rebelle

Je suis
libre et rebelle
telle une étincelle
je suis éternelle...
Je serai toujours
Heureuse et amoureuse
telle une rose d'amour
Sans gêne
J'exposerai
larmes, rires,
angoisses et tristesses
Je voyagerai
au bout du monde
au plus profond de moi-même
Pour me retrouver et davantage m'aimer
Je vis et je vivrai du plus profond de mon être
Parce que ma vie est mienne
Je serai celle que j'ai toujours voulu être
Avec ou sans les autres !

Mariem 02/10/2018

عبثا تحاول...

عبثا تحاول نسياني
تسافر
تجول الأرض شرقا وغربا
تبحث عن أنثى لا تشبهني
كأنك لا تدري أنك حتما ستراني
في الشقراء وفي السمراء
وفي كل نساء الأرض
عبثا تحاول نسياني
حتما ستعود
كالطفل لترتمي في أحضاني

مريم 02/10/2018

ANIMATION :

Édition

Nous proposons d'ouvrir la discussion autour de l'édition. En écrivant le mot « édition » au tableau et en brainstormant ensemble à l'oral. Ou encore en l'écrivant sur une grande feuille ou une nappe disposée sur une table autour de laquelle tout le monde est invité.e à venir écrire, à rebondir ce qui est écrit.

Qu'est-ce que l'édition ? Qu'est-ce que cela vous inspire ? Comment cela se passe-t-il à votre avis ? Quelle en est l'importance ? Comment travaille-t-on dans ce milieu-là ? Est-ce, à votre avis, un secteur plutôt masculin ou féminin ?

L'animateur.trice peut prolonger la discussion par un jeu plus technique et pratique proposé ci-dessous pour réellement se mettre dans la peau d'un.e éditeur.trice.



PUBLIC :

Le public visé pour cet atelier est un public d'adultes et/ou de jeunes, ayant un bon niveau de français parlé, lu et écrit.



MATÉRIEL D'ANIMATION :

À disposition :

- Fiches signes de correction

Non fourni :

- Texte de votre choix avec des fautes ainsi que le texte sans fautes
- Feuilles
- Stylos
- Sabliers
- (Éventuellement) Ordinateur et projecteur : peut-être plus simple pour suivre et simplifier la mise en commun des corrections du groupe, guidée par le.la formateur.trice.



OBJECTIF :

- Exploration d'une partie du travail d'éditeur.trice
- Introduction aux codes iconographiques utilisés dans le milieu
- Correction d'un texte en utilisant les signes de correction
- Perfectionner sa lecture par le repérage de fautes de français (orthographiques, grammaticales, syntaxiques, de conjugaison) et de typographie.



DURÉE :

L'animation dure entre 45 mn et un peu plus d'une heure, dépendant de la répartition du temps faite par l'animateur.trice et de la longueur du texte sélectionné:

- 5-10 min : distribution des fiches et texte + consignes
- 30 minutes : lecture et correction seul.e
- 20-30 minutes : mise en commun

CONSIGNES :

1. Distribution des signes de correction

Il y a des signes génériques utilisés par les métiers de l'édition. Notamment entre les différents corps de métier : quand l'éditeur donne des textes, soit au maquettiste ou au correcteur, il est nécessaire de s'appuyer sur cette trame de codes communs à respecter.

Il est important de rappeler que la correction se fait en plusieurs étapes. Par exemple, un livre peut être maqueté et avoir déjà été relu plusieurs fois, mais il nécessite généralement d'être à nouveau relu car il peut rester des coquilles.

En ce sens, les signes de correction aident à faire un travail plus rapide et plus fluide dans cette démarche séquentielle.

D'après Ouafa Mameche « un livre sans coquille, ça n'existe pas ».

2. Lecture des textes et correction

Demander aux participant.e.s de lire attentivement le texte à disposition. A chaque fois que l'apprenti.e correcteur.trice repère une faute, il.elle doit la corriger à l'aide des signes inscrits dans la fiche précédemment distribuée. Répéter la procédure avec toutes les fautes repérées dans le texte. Les fautes peuvent être orthographiques, syntaxiques, grammaticales, de conjugaisons ou de ponctuation. Dans le domaine de l'édition, les règles typographiques sont aussi à prendre en compte.

3. Mise en commun de la correction du texte

Une fois que tout le monde a terminé la correction de son côté, le groupe peut passer à la mise en commun. L'animateur.trice se charge de guider cette dernière. Il.Elle lira le texte en s'arrêtant à chaque fin de phrase pour laisser aux participants la possibilité de partager les erreurs repérées. Le.la formatrice modère la discussion en donnant un temps de parole à chacun.e. Il.Elle donne la correction juste si nécessaire.

ANIMATION :

Journalisme

Nous proposons d'ouvrir la discussion autour du monde des médias et du journalisme.

Qu'est-ce que cela vous inspire ? Comment cela se passe-t-il à votre avis ? Quelle en est l'importance ? Comment travaille-t-on dans ce milieu-là ? Quels sont les clichés liés à cette pratique professionnelle ? Est-ce, à votre avis, un secteur plutôt masculin ou féminin ? Connaissez-vous des journalistes femmes, et femmes originaires du monde arabe ?

Variante – complément pour l'atelier

L'animateur.trice peut prolonger l'atelier en proposant un exercice d'écriture de portraits de femmes, en essayant de se mettre dans la peau d'un.e journaliste. Pour plus de précisions nous vous invitons à vous renseigner davantage, notamment via les manuels du journaliste accessibles facilement en ligne et en bibliothèque.

Des portraits journalistiques, proposés par l'artiste, sont également en annexe de l'outil. L'animateur.trice les imprime en autant d'exemplaires que le nombre de personnes participantes.



PUBLIC :

Le public visé pour cet atelier est un public d'adultes et/ou de jeunes, ayant un bon niveau de français parlé, lu et écrit.



MATÉRIEL D'ANIMATION :

À disposition :

- Fiche « portrait journalistique »
- Exemples de portraits de femmes

Non fourni :

- Feuilles
- Stylos
- Sabliers



OBJECTIF :

- Écrire et réaliser un portrait en se mettant dans la peau d'un.e journaliste
- Écrire sur les parcours de femmes

**DURÉE :**

L'animation dure entre 45 minutes et 1 heure, selon la gestion/répartition du temps et du choix d'exercice. Si les conditions le permettent, les deux exercices peuvent se faire simultanément.

Prendre le temps en début d'animation pour la distribution des exemples de portraits et l'explication de consignes.

Pour l'exercice écriture :

- 40 minutes : lecture d'un exemple de portrait de femme et écriture du portrait.

Pour l'exercice Interview & Ecriture :

- 5 minutes : choix du binôme
- 20 minutes : interviewer à tour de rôle son binôme (10 min chacun)
- 20 minutes : Écriture du portrait

Un moment peut être pris à la fin de l'animation pour la lecture des écrits et le partage autour de ceux-ci.

Conseil : utiliser un sablier pour une bonne répartition du temps.

CONSIGNES :

Exercice à faire seul.e ou à deux selon le choix des participant.e.s. Si plus à l'aise avec l'écriture, nous les invitons à écrire de manière individuelle le portrait journalistique sur une personne de leur choix. Sinon, proposer de travailler en binôme et de s'interviewer à tour de rôle. Ensuite, chacun.e écrira le portrait journalistique de la personne interviewée.

1. Distribution des exemples de portraits avec quelques règles de rédaction

Voici des portraits de femmes peu ou pas connues :

comédienne/ réalisatrice ; lycéenne qui a survécu à une tuerie dans un lycée aux USA, activiste pour l'abolition des armes à feu ; réfugiée indonésienne ; réfugiée syrienne ; plongeuse japonaise.

2. Rédaction

Exercice de manière individuelle :

Rédiger le portrait d'une femme que le.a participant.e connaît bien, en suivant les règles du portrait journalistique. L'idée étant de donner envie aux autres de découvrir ou d'en savoir plus sur cette personne.

Exercice en binôme :

1. Interview :

Se mettre en binôme et s'interviewer à tour de rôle. Il est conseillé de prendre des notes ou d'enregistrer les propos de la personne interviewée afin de pouvoir les réécouter lors de la

deuxième partie de l'exercice.

2) Ecriture :

Ecrire le portrait journalistique de la personne interviewée.

3. Lecture des productions et discussions

Les participant.e.s lisent leurs productions. Après chaque lecture, le/la formateur.trice revient sur les points forts de chaque portrait et peut donner des conseils journalistiques pour améliorer le texte.

Conseil de journaliste ! par Nadia Bouchenni

Ce qu'on écrit après avoir rédigé le portrait :

Titre : informatif =/ incitatif

Le titre « informatif » consiste plus en une description des faits relatés dans l'article, contrairement à « l'incitatif » qui est plus accrocheur et donne envie de lire le contenu de l'article.

Chapeau : Ce sont les deux - trois lignes introductives résumant le texte. Tout comme le titre, il se rédige à la fin.

Le portrait journalistique

But du portrait



Le portrait : Représenter quelqu'un par l'écriture.

Décrire la personnalité, le parcours, les projets d'une personne, en se basant sur :

- Sa biographie
- Son apparence physique
- Sa manière d'être, ses habitudes, tics
- Ses déclarations
- Ce que ses proches disent de lui/ d'elle

Le portrait est parfois factuel, parfois non. Reportage à l'échelle d'une personne, le portrait dessine la personnalité de quelqu'un à travers ses caractéristiques. En général, il est nécessaire de faire plusieurs entretiens, avec la personne, avec ses proches ou collaborateurs. Mais on peut faire le portrait de quelqu'un que l'on n'a pas rencontré, ou quelqu'un de mort. On se base sur des extraits vidéos, anciens interviews, souvenirs.



Comment fait-on un portrait ?

Interviews / Recherches d'informations

Que veut-on raconter ? Quel aspect de la personnalité ou du parcours veut-on mettre en avant ? Pour qui allons nous écrire ?

On prépare son interview en fonction de cet angle choisi. On pose les bonnes questions pour pousser la personne à se raconter le plus possible. Si on peut avoir accès aux photos ou souvenirs d'enfance, aux confessions des proches, c'est un plus

Trier les infos :

Parfois, les interviews peuvent durer jusqu'à une heure. La rédaction de votre média peut vous limiter en place/nombre de mots/caractères. Il faut alors trier toutes les infos reçues, les sélectionner, et les structurer pour faire votre récit. N'hésitez pas à faire un plan des idées que vous voulez aborder.

La rédaction peut se faire en "escargot". On tourne autour de l'idée principale, en amenant les sujets secondaires.



Comment fait-on un portrait ?

Interviews :

1/ D'où vient la personne ? Etat civil, famille, enfance, lieux de vie

2/ Qui est-elle/il ? Son activité actuelle, ses loisirs, passions, sa personnalité, son caractère (cf. questionnaire de Proust / Pivot)

3/ Où va-t-elle/il ? Projets à + ou - long terme, rêves, envies..



Comment fait-on un portrait ?

Rédaction :

En général : l'attaque = 1er paragraphe : il résume l'essentiel, l'idée générale à faire passer. On favorise les phrases courtes. Surtout en début de texte.

Les paragraphes suivants peuvent porter sur le contexte du portrait (actualité, rencontre), le présent, et la vie, l'enfance de la personne.

On n'oublie pas les citations. On "donne à entendre". Pareil pour les descriptions : "donner à voir".

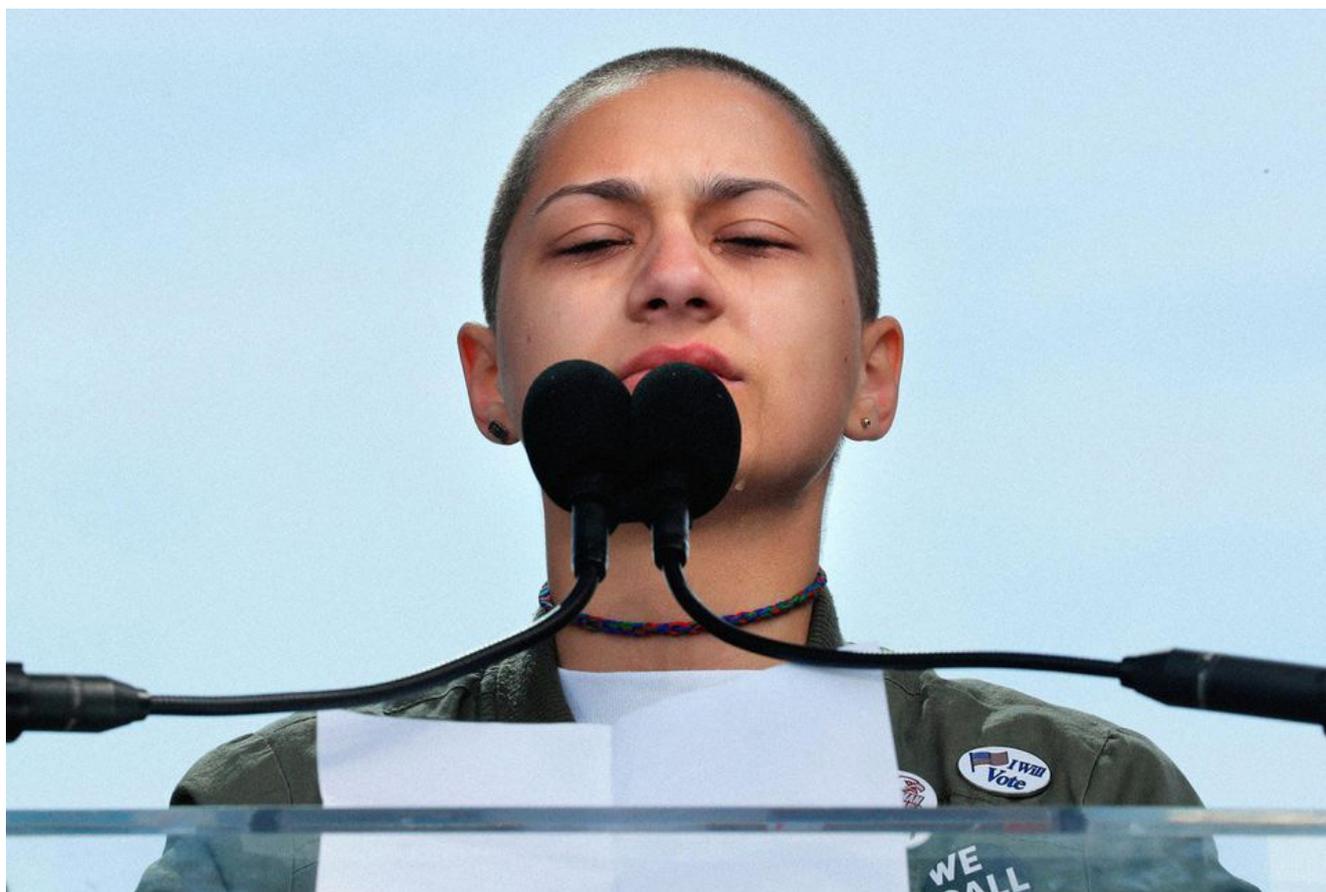
On a le droit de signifier sa présence dans le texte en tant que rédacteur.

La chute revient sur l'idée essentielle et éventuellement ouvre sur l'avenir

Le titre est souvent incitatif (pousse à la lecture) mais reste informatif. Le chapô (introduction du portrait) est court et résume l'essentiel. Éléments de titraille à faire à la fin.

Emma Gonzalez, plus jamais ça

Par Johann Chapoutot, professeur d'histoire contemporaine à Paris-Sorbonne et Christian Delage, directeur de l'Institut d'histoire du temps présent, CNRS, Paris-VIII — 10 octobre 2018 à 17:46 (mis à jour à 18:10)



Emma Gonzalez lors de la manifestation «March for Our Lives», le 24 mars, à Washington. Photo Jonathan Ernst. Reuters

L'assurance et la puissance des discours de la jeune activiste américaine portent le mouvement #NeverAgain lancé par les lycéens victimes de la fusillade de Parkland.

Le 14 février, Parkland, Floride (Etats-Unis d'Amérique), lycée Marjory-Stoneman-Douglas, 13 h 20. Une petite fête est improvisée pour célébrer la Saint-Valentin. Une lycéenne est photographiée à cette occasion. Elle s'appelle Emma Gonzalez. Elle est encore anonyme dans la foule des élèves.

Une heure plus tard, elle réchappe de l'attaque meurtrière qui vient de coûter la vie à quatorze de ses camarades, ainsi qu'à trois enseignants, abattus par un ancien élève, Nikolas Cruz, équipé d'un fusil d'assaut semi-automatique. L'attaque armée a duré un peu plus de six minutes. Dans ce lycée, où les élèves sont nés après la fusillade de Columbine (Colorado), survenue en 1999, certains ont déjà intériorisé quelques réflexes à adopter dans ce genre de situation.

Ainsi David Hogg, 17 ans, s'est mis immédiatement à improviser des entretiens filmés avec ses camarades. «J'ai enregistré ces vidéos parce que je ne savais pas si j'allais survivre, mais je savais que si ces vidéos survivaient, elles feraient écho et raconteraient l'histoire. Et j'espérais que cette histoire changerait les

choses. Et ce serait mon héritage», raconte-t-il dans le New York Times.

A la pérennité de ces images filmées avec un smartphone s'ajoute leur diffusion simultanée en Livestream. Ce qui peut souvent rendre perplexe dans les usages des réseaux sociaux – le fait de partager l'instant présent au lieu de le vivre pleinement – retrouve ici l'une des qualités originelles de l'image animée popularisée par les frères Lumière, celle d'enregistrer le mouvement de la vie.

David Hogg, aspirant journaliste, avait participé avec Emma Gonzalez à un projet lancé par un enseignant en astronomie du lycée : l'Aquila, un ballon météo lancé aux confins de l'espace. Emma Gonzalez, dont le père avait quitté Cuba en 1968 pour s'installer en Floride, était déjà connue comme présidente de sa Gay-Straight Alliance, une forme d'organisation originale créée au début des années 80 aussi bien au collège qu'au lycée ou à l'université, et défendue comme un droit lié au 1er Amendement de la Constitution. Elle devient vite active au sein du petit groupe qui se constitue sur les réseaux sociaux avec le hashtag #NeverAgain, inspiré en partie par #MeToo, dont la principale revendication – l'adoption d'une loi au Congrès limitant la vente d'armes, est portée haut et fort lors d'un meeting à Fort Lauderdale le 17 février. Elle intervient devant les caméras de CNN, aux côtés d'enseignants de son lycée dont le regard admirateur pour son courage est visible.

«Nous sommes réunis ici, dit Emma Gonzalez parce que si tout ce que notre gouvernement et notre président sont capables de faire, c'est d'envoyer des pensées et des prières, alors il est temps pour les victimes de plaider le changement que nous devons voir. Depuis l'époque des pères fondateurs et depuis qu'ils ont ajouté le 2e Amendement à la Constitution, nos armes à feu ont évolué à un rythme qui me donne le vertige. Les armes à feu ont changé, mais pas nos lois.»

Cet amendement avait été adopté en 1791, et disposait que «des milices bien organisées étant nécessaires à la sécurité d'un Etat libre, le droit des citoyens de posséder et de porter des armes ne peut être entravé». On célébrait ainsi la gloire des «milices» de colons rebelles contre l'Angleterre, et on prévenait tout tyran potentiel à Washington : chaque Etat libre avait ses citoyens armés et prêts à le défendre. Et elles n'ont pas changé depuis le XVIIIe siècle en l'espèce.

24 mars, Washington DC. Parmi les nombreuses manifestations organisées aux Etats-Unis par le mouvement March for Our Lives, celle qui se déroule dans la capitale fédérale rassemble des centaines de milliers de personnes. Sur l'estrade dressée Pennsylvania Avenue, les orateurs se succèdent. Emma Gonzalez, dont la photo de ce portrait date de ce moment, s'avance à son tour, d'un pas volontaire. Elle est très applaudie. Alors que son visage semble sévère, elle détend l'atmosphère en montrant le bas de son jean troué et sourit. Son assurance est aussi impressionnante que sa décontraction.

Elle a rédigé un texte sur un papier qu'elle tient bien devant elle. Elle le lit, en commençant par évoquer une durée, «six minutes et environ vingt secondes», le temps qu'il a fallu au tueur pour ôter la vie à 17 personnes. Elle trouve un mot pour évoquer chacun(e) de ses camarades, ce qu'ils ou elles faisaient au sein de la petite communauté de Stoneman Douglas, et dit avec une colère rentrée qu'elle ne les reverra plus.

Soudain, elle s'interrompt, sans en dire la raison. Elle fixe l'horizon, avec la foule au premier plan et, derrière elle, le Capitole. Sa respiration est profonde. Elle baisse les yeux, quand elle ne peut retenir ses larmes. Les spectateurs croient devoir l'encourager, craignant qu'elle ne soit brisée par l'émotion. Sur sa gauche, un organisateur vient lui chuchoter quelque chose – sans doute de reprendre son propos. Elle reste impassible. Tout à coup, l'alarme de son téléphone portable sonne. Cela fait exactement quatre minutes et vingt-cinq secondes qu'elle s'est interrompue. Elle reprend la parole : «Depuis que je suis arrivée ici, six minutes et vingt secondes se sont écoulées. Le tireur a cessé de tirer et s'apprête à abandonner son fusil. Il se mêle aux étudiants qui s'enfuient et marche, libre, pendant une heure, avant d'être arrêté. Battez-vous pour vos vies, avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.»

Emma Gonzalez a eu deux idées magnifiques : elle a d'abord ajusté le temps de sa présence sur scène à la durée du crime commis à Parkland. Puis elle a brisé la continuité de ce temps par un long silence, imposant ainsi un suspense méditatif. Son silence est une cinglante réponse politique au bruit des armes et à la fureur de ceux qui les vendent en corrompant les représentants élus de la Nation. Il redonne de la profondeur historique à l'instant présent, en appelant à un travail de mémoire et de réflexion. Il revitalise le sens, singulier et conjugué, du mot et de l'image, en rendant à chacun sa puissance d'expression et sa pérennité.

11 novembre 1999 Naissance en Floride.

14 février 2018 Fusillade dans son lycée de Parkland qui fait 17 morts.

15 février Lancement avec d'autres élèves du mouvement #NeverAgain.

17 février Discours à Fort Lauderdale contre les armes.

24 mars Discours à Washington pour March for Our Lives.

https://www.liberation.fr/debats/2018/10/10/emma-gonzalez-plus-jamais-ca_1684469

PORTRAIT

Ismah Susilawati, la dame de la cantine

Par Gurvan Kristanadjaja, photo Rémy Artiges — 12 juillet 2018 à 17:26)



Photo Rémy Artiges pour Libération

Retrouvailles avec cette Indonésienne de 51 ans, ex-esclave domestique pour diplomates omanais, devenue cantinière à ... «Libération».

La première fois que l'on a entendu Ismah s'exprimer, on a cru entendre notre père. Cette manière de rouler les «r», de siffler les «s», et de faire des phrases courtes comme si c'étaient des injonctions. «Allez !» «Tu veux quoi ?» «Comment tu trouves ?» «Tu prends ça ?» Un accent que l'on saurait reconnaître entre tous : celui de l'immigré indonésien. On ne l'avait, jusqu'à présent, entendu que dans la bouche paternelle. Etrange image, donc : la dame de la cantine, allure enfantine et charlotte en papier sur la tête, parle comme notre paternel. Un jour, en fin de service, on a osé poser la question dont on connaissait la réponse : «Vous venez d'où ?» «Jakarta», a répondu fièrement la femme de 51 ans, en roulant le «r» pour dissiper nos doutes. «Mon père vit à Jakarta», lui a-t-on rétorqué en indonésien. Tout est allé très vite ensuite. Saisissant le bras de sa collègue, elle nous a pointés du doigt : «Regarde ! Il est comme moi ! Indonésien ! Lui, le grand monsieur là ! Indonésien !» La collègue s'est mise à blaguer : «C'est ton fils, Ismah.» Ça lui a plu. Depuis, elle nous surnomme «Mon fils» à chaque passage à la cantine de Libé. Et l'on échange quelques mots en indonésien. «Je m'entraîne car j'ai un peu oublié», nous a-t-elle dit, une fois. On n'ose pas lui dire qu'il nous arrive aussi de ne pas comprendre la dizaine de messages qu'elle nous envoie sur Facebook. Mais on est heureux de se parler : elle raconte un pays qu'elle a quitté. Nous, on ne l'a jamais vraiment connu. L'histoire aurait pu s'arrêter là. Mais Ismah nous a envoyé un jour une capture d'écran d'un article de Libération du 5 février 1999. Titré : «La rébellion récompensée d'Ismah, l'esclave indonésienne...», il relate l'histoire d'une femme de ménage, tenue en captivité à Paris par une famille de diplomates omanais. Notre cantinière l'accompagne d'une révélation : «C'est moi, l'esclave de l'article !»

Lorsqu'on l'accueille dans les locaux de Libération, elle n'a eu qu'à prendre l'ascenseur. Elle a l'air gêné de celle qui ne devrait pas être là. S'excuse de tout, mais demande tout de même à ce qu'on la prenne en photo devant le logo du journal. Ismah pose fièrement, discret voile religieux noir sur la tête, grand sourire. La cantinière s'assoit, puis déroule sa vie à toute vitesse.

Ismah Susilawati a grandi dans une famille modeste à Serang, dans l'ouest de l'île de Java. Son père est directeur d'une école musulmane, sa mère, femme au foyer. Jeune étudiante en économie, elle se marie avec le voisin. Nous, naïfs : «Vous étiez amoureuse ?» Elle, pragmatique : «Non, on avait besoin d'argent.» Le jeune couple emménage, mais le mari la roue de coups. «Il était violent. Un soir il m'a brûlée, avec sa cigarette, 22 fois. Le lendemain, il revenait tout gentil», se souvient Ismah. Enceinte à 20 ans, elle le quitte et rentre vivre chez ses parents.

A Serang, Ismah mène une vie précaire. «Je gagnais à peine 50 euros par mois en tant qu'institutrice. Ça ne pouvait pas durer, je devais toucher plus d'argent pour le bébé», raconte-t-elle. Elle quitte alors l'Indonésie pour l'Arabie Saoudite, où la mère de famille devient baby-sitter d'une princesse de 13 ans à Riyad. Le lot de beaucoup de femmes d'Asie du Sud-Est, qui, encore aujourd'hui, décident de tout plaquer pour devenir domestiques dans les pays du golfe. «Là-bas, j'étais logée, nourrie. Je touchais environ 120 euros. La vie était dure, mais quand on ne travaillait pas, on avait le droit d'aller à La Mecque», dit celle pour qui la religion «est au-dessus de tout». A la fin de l'expérience, elle rentre en Indonésie : «Je n'étais pas libre, je ne voulais pas continuer.» Avant de programmer un nouveau départ, pour Paris cette fois.

Un diplomate omanais en poste à l'Unesco et sa femme cherchent une domestique pour leur appartement du XVI^e. Elle postule. A son arrivée, Ismah ne voit pas un seul monument. «Ils m'ont pris mon passeport, puis conduit à l'appartement», dit-elle en formant des œillères avec ses mains. Elle devient rapidement bien plus qu'une femme de ménage. Ismah s'occupe du linge, de la cuisine, va chercher les enfants, les garde. Sept jours sur sept pour 1 200 francs (environ 230 euros). «Je dormais sur un matelas dans la buanderie. La femme était méchante avec moi. Quand je l'entendais arriver, mon cœur s'accélérait.»

Une chose dont elle se rappelle bien : le prénom de son voisin. «Bernard.» Alors qu'elle sort les poubelles, il lui demande si elle est malgache, comme lui. La domestique captive lui oppose «Jakarta», en roulant le «r». Puis se fait reprendre par les enfants du couple omanais car «il ne faut parler à personne». Au petit matin, elle se faufile dans l'immeuble par la porte de la cuisine et glisse une lettre sous celle du voisin. Inscrit en

anglais : «Aidez-moi ! Je ne suis pas heureuse ici.» L'étudiant prévient Amnesty International, qui contacte le Comité contre l'esclavage moderne (CCEM). Qui peu de temps après, vient la libérer en douce. Elle sera en partie indemnisée. «J'ai laissé mes bijoux là-bas. Je me suis dit que c'était le prix à payer», dit-elle en souriant. Son premier moment de liberté, Ismah le passe à déambuler dans les rues de Paris, seule. «J'étais heureuse. On était à Palais-Royal, Paris était très beau», se souvient l'ex-esclave en faisant de grands yeux.

La cantinière vit aujourd'hui dans un foyer social en Seine-Saint-Denis avec ses deux enfants et son deuxième mari, en attendant de trouver un autre logement. Peu après sa libération, elle a rencontré cet homme sans papiers, indien, vendeur de marrons chauds dans la rue. Il lui a fait la cour jusqu'à chez elle, elle n'a pas vraiment cherché à résister, dit-elle. «L'amour n'était plus pour moi, il était déjà passé. Quand j'avais 13 ans, j'étais amoureuse d'un garçon en Indonésie. Il a mis enceinte une autre fille, je lui ai dit de partir avec elle», se souvient-elle. Elle et son mari dorment aujourd'hui dans deux lits séparés. «Je suis trop vieille pour ça, mais il n'a toujours pas de papiers. Si on se sépare, il est à la rue», s'amuse-t-elle. Tous les soirs, son fils de 16 ans se couche à ses pieds, sa fille, à ses côtés. A l'indonésienne.

Déjà cantinière en CDI, quand elle a vu passer la proposition de transfert chez Sodexo pour les nouveaux locaux SFR de Balard, elle a sauté sur l'occasion. «Pour scolariser mon fils à Paris. Il est bon, il a 17 de moyenne, le 9-3 ça suffit !» affirme-t-elle sèchement. Peu importe l'heure et demie de route qui la voit quitter le domicile à 5 h 10 pour gagner à peine 1 200 euros net. Il y a vingt ans, après sa libération, nous faisons ce triste constat : «Elle dit qu'elle est heureuse : elle gagne le smic.» C'est toujours le cas aujourd'hui.

1967 Naissance en Indonésie.

1996 Arrivée à Paris. 1998 Libération.

2002 Naissance de son deuxième enfant en France.

2017 Employée au restaurant d'entreprise de SFR

https://www.liberation.fr/france/2018/07/12/ismah-susilawati-la-dame-de-la-cantine_1666097

Production des participant.e.s

Par Christian Grau

Manuela Foodista

Si vous habitez du côté de la place Flagey à Bruxelles, vous la connaissez de vue, c'est sûr ! Manuela n'est pas du genre à se balader en talons hauts et sac à main. Son style, c'est plutôt chaussures de randonnée et sac à dos. Son activité favorite, le trekking urbain alimentaire, qu'elle pratique à haut niveau.

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec Manuela au Belga. Je la vois arriver de loin, d'un pas pressé, portant un sac à dos rempli à craquer. A peine assise en face de moi, elle en extrait un bouquin qu'elle vient d'acheter...un bouquin de recettes bien sur !

“C'est un livre sur les bouillons. Je le cherche depuis des mois !”

Et vidant son sac : “En venant, je suis passée chez Tagawa, ils ont une confiture de Yuzu à tomber, il faut absolument que tu goutes ça, et puis j'ai pris de la farine de manioc chez Farm et du daïkon à l'épicerie thaï juste en bas de chez moi...”

Avec Manuela, difficile de parler d'autre chose que de nourriture. On commence sur un sujet de société ou d'actualité et moins de 3 minutes plus tard, on parle bouffe.

Il faut dire qu'elle a commencé à cuisiner dès son enfance au Brésil, initiée par sa maman. En grandissant, elle ne s'est intéressée aux aliments sous les aspects historique, migratoire, sociologique, culturel...jusqu'à mettre la chose alimentaire au centre de sa vie.

Depuis son arrivée à Bruxelles, elle a complété ses connaissances par un Master Food Design et collaboré à plusieurs événements. Elle est notamment intervenue dans une galerie d'art, créant un menu cohérent avec les œuvres exposées.

Par Khadija Ounchif

Lamia Ben Abdelwahab

Samedi 27 octobre 2018, je me suis rendue à la formation organisée par l'association AWSA. Je suis accueillie par les animatrices et on sent déjà la bonne ambiance. Une jeune femme avec un grand sourire et un visage lumineux vient vers moi et m'embrasse, elle dégageait quelque chose de fort.

Un peu plus tard, en faisant l'exercice d'écriture qui avait comme consigne « présenter l'autre : que j'ai compris le pourquoi de ce bonheur d'être là tout simplement.

Lamia est une jeune femme, originaire du Maroc et plus précisément de Tanger, elle explique qu'elle a eu une enfance et une jeunesse heureuse sans trop de contrainte, elle a fait des études de droits et en dernière année, elle abandonne ses études pour suivre son mari en Belgique, nous sommes alors en 2004.

Durant 5 ans, elle explique qu'elle a vécu l'horreur, c'était « les pires cinq années de ma vie mais heureusement j'y ai survécu ».

Elle s'est retrouvée face à une situation nouvelle à laquelle, elle n'était pas habituée en tant que femme, incompréhension du mari et de sa belle-famille. « J'ai rencontré plus de difficultés en Belgique par rapport à ce que j'ai vécu au Maroc que ce soit au niveau de l'épanouissement, des rêves, réalisation des projets, confiance en soi etc... »

Elle explique encore une fois qu'en Belgique, elle a trouvé la haine, la non considération et principalement de ses proches et par la suite de la société extérieure. « Dieu merci je suis arrivée à m'en sortir ».

A force de se battre et de communiquer avec son mari, qui a eu peur finalement qu'elle le quitte, elle a été entendue et a réussi à ce que son mari change de comportement et son égard et c'est ainsi que les autres membres de la belle famille ont suivi le processus et ont commencé à la respecter. Pour elle l'élément central c'était son mari.

Aujourd'hui, elle vit toujours avec son mari et leurs trois enfants. Le message qu'elle veut transmettre « ne jamais laisser tomber les bras » en tant que Lamia Ben Abdelwahab

« Je suis fière de moi et je m'estime »

Par Olivier Bonny

Poésie : passion, mouvement !

– un portrait de **Marina Tsvetaieva**

La photo noire et blanc ne dit pas grand-chose de celle qui pose, un peu figée et détendue à la fois. Une photo arrête un moment. On observe les bracelets, la robe noire ajustée, le cou garni d'un collier. Elle, appuyée contre un mur qui semble de bois naturel ou en tapisserie, celui d'une datchka ? Photo prise lors d'une des nombreuses étapes d'exil ? En sa vie-comète de fulgurante poète. La relative sérénité de son regard, on peut en revanche en être sûr, devait se limiter à ce moment-là ! La sérénité en effet n'est pas l'état qui anime ses poèmes : durant trente années – jusqu'au funeste jour de 1941 – elle a bouleversé la poésie russe pour la marquer à jamais de son empreinte. Empreinte qui, n'était la ténacité de sa fille réchappée du goulag, eût sans doute été effacée des mémoires et des bibliothèques, tant les violences du siècle russe se sont acharnées sur elle et sur les siens, une génération renvoyée au néant.

Or par son écriture haletante, elliptique, syncopée, où l'énergie le partage avec la passion et la subtilité mêlée, Marina

Tsvetaieva a chamboulé l'écriture, la prosodie ... Une femme en plus ! A une époque où, bien qu'issue d'une famille cultivée, il n'était pas vraiment question de faire carrière en poésie.

Paradis sur paume offert
– Qui s'y frotte, brûle entier ! –
La montagne avec ses ornières
Dévalait sous nos pieds.

Comme un titan avec ses pattes
De buisson et de houx,
La montagne agrippait nos basques
Et ordonnait : – debout !

(Le Poème de la montagne, 1924, extrait)

Ce faisant elle a bousculé ce qu'était la place réservée aux femmes en Russie. Même si l'on ne peut parler d'un mouvement (littéraire) par elle lancé, ou d'un modèle qu'elle aurait impulsé, vu la mise à l'écart de son œuvre opérée des décennies durant. Pourtant avec elle, la femme est bien autre chose qu'une muse passive, pensive ou abandonnée (la Elsa d'Aragon, Gala d'Eluard ou la Lou d'Apollinaire) ! Renversant les codes de la passion amoureuse, elle est active. L'amour c'est la passion et ça se vit à partir de ses désirs, par la trajectoire dans laquelle l'amour la propulse : « qui n'est pas en état d'exaltation ne peut avoir une vision correcte des choses » affirmait-elle en 1921 ... Allant jusqu'à, tout en étant mariée, s'éprendre pour une femme. Pourtant être soi c'est être entier, avec ses brisures, et ça demande d'assumer ses contradictions : exprimer « son mépris pour l'institution de la famille et en même temps affirmer le droit du foyer et au

bonheur conjugal ». Quitte à en payer le prix.

Dans son entreprise poétique, Marina entend « restituer par le langage le mouvement spontané de la pensée, celui de nos fulgurations intérieures » notait un critique littéraire. Il est vrai que dans ses poèmes, de format court et versifiés, on sent bondir et se propulser les idées, le sujet, la montagne à gravir, effort de l'épreuve amoureuse, auquel d'autres métaphores se greffent. Sur ces descriptions la pensée va s'accrocher, décoller. Là réside peut-être sa magnifique, magique – et tragique faut-il ajouter – modernité, si on réalise qu'à d'autres endroits plus à l'ouest du continent européen, au même moment, des romanciers opéraient de leur côté cette révolution de la conscience traduite dans le flux continu la pensée que l'écriture entendait restituer. Pensons à l'Ulysse de Joyce, à l'argotique flux furieux et syncopé de l'écriture célinienne ou l'épanchement des phrases de Proust dans sa quête sensible du temps et de la mémoire. Quant à Marina Tsvetaieva, elle a dépassé « la division son/forme littéraire pour affirmer la prédominance du son sur la réalité », elle pour qui « la poésie dessine inlassablement la vraie géographie mentale de la planète » (notait le traducteur Zeno Bianu).

Car l'amour – (sans enflure
Superflue) – est couture.

(Poème de la fin, 1924, extrait)

Affamée de vie et d'amour, à travers des rencontres passionnées d'amis, interlocuteurs littéraires ou d'amant-e-s qui le lui rendirent, mais non sans souffrances et deuils, télescopée qu'elle fut par les soubresauts de l'histoire russe ...

Sources, pour les éléments de biographie et les poèmes cités – de Marina Tsvetaieva :

Insomnie & autres poèmes, Gallimard, coll. Poésie, 2011

Le poème de l'air, Le Cri, Bruxelles, 1994

Le Poème de la montagne. Le Poème de la fin, L'Age d'Homme, Coll. Classiques slaves, 1984

<http://sontagetmoi.blogspot.com/2015/05/irma-koudrova-la-mort-de-marina.html> pour la photo

ANIMATION :

Contes arabes

Pour la 2^{ème} étape de l'animation, l'animateur.trice imprime les contes en autant d'exemplaires que le nombre de personnes participantes.

**PUBLIC :**

Le public visé pour cet atelier est un public d'adultes et/ou de jeunes, ayant un bon niveau de français parlé, lu et écrit.

**MATÉRIEL D'ANIMATION :**

A disposition :

- Se référer à l'outil « Contes arabes », 2019

Non fourni :

- Feuilles
- Stylos
- Sabliers

**OBJECTIF :**

- S'essayer à conter une histoire et perfectionner sa technique à l'aide des astuces apportées par la.le formateur.trice.
- Rassembler, partager et fédérer les gens en leur donnant confiance, tout en posant un cadre avec les techniques de conte proposées.

**DURÉE :**

La durée de cet atelier dépendra du nombre de participant.e.s. Prévoir un créneau d'environ 3 heures pour un groupe d'une dizaine de personne :

- +/- 2 min par personne : Présentation
- 20 minutes : Lecture
- 20 minutes : Ébauche d'un squelette contenant les points essentiels du conte et mémorisation
- 5-10 min par participant.e : Conter et retours du groupe.

Conseil : se référer à l'outil pédagogique d'AWSA-Be sur les contes du monde arabe

CONSIGNES :

A. Tour de table : Présentations des personnes

Chaque personne se présente, en commençant par son prénom, son intérêt pour les contes, sa motivation, les raisons de sa participation à l'atelier, ses attentes, etc. Ce sont des idées pour guider les personnes dans leur présentation.

B. L'art de conter

1. Tirage au sort d'un conte

Choisir une série de contes et attribuer à chacun un numéro.

Ecrire sur des petites cartes le titre de chaque conte et le numéro correspondant.

Demander aux participant.e.s de choisir une carte.

Distribuer au groupe les textes correspondants à leurs cartes.

2. Lecture

Chaque participant.e prend le temps de lire son conte de son côté et tente d'en retenir les éléments clés.

3. Rédaction du squelette (pour mieux mémoriser)

Les participant.e.s écrivent sur une feuille les éléments importants de l'histoire, sur base de ces questions :

- De quoi on parle?
- De qui on parle?
- Qu'est-ce qu'il se passe ?
- Morale ou fin de l'histoire ?

4. Conter au groupe

Déposer le papier et faire la tentative de conter au groupe. Conseil : pourquoi ne pas proposer des exercices physiques et de bouger un peu pour mettre le corps en mouvement et se sentir plus à l'aise avant de conter.

5. Retour des difficultés ressenties

Suite à cet exercice, le.la conteur.se donne ses impressions au groupe et les difficultés ressenties.

6. Retour du groupe

Le groupe exprime ses impressions à son tour.

L'animateur.trice apporte des conseils suite aux commentaires des observateurs/auditeurs. Elle.il peut utiliser les exemples de conseils de Zoubida Mouhssin

C. Retour sur l'atelier

Tour de table où chaque participant.e énonce un mot (ou une courte phrase) pour exprimer ce qu'il.elle retire de l'atelier.

La mère des contes

Où sont donc nés les contes, et pourquoi, et comment ? Une femme l'a su, aux premiers temps du monde. Qui l'a dit à la femme ? L'enfant qu'elle portait dans son ventre. Qui l'a dit à l'enfant ? Le silence de Dieu. Qui l'a dit au silence ?

Il était pour la première fois, dans la grande forêt des premiers temps, un rude bûcheron et son épouse triste. Ils vivaient pauvrement dans une maison basse, au cœur d'une clairière. Ils n'avaient pour voisins que des bêtes sauvages et ne voyaient passer, dehors, par la lucarne, que vents, pluies et soleils. Mais ce n'était pas la monotonie des jours qui attristait la femme de cet homme des bois et la faisait pleurer, seule, dans sa cuisine. De cela elle se serait accommodée, bon an, mal an. Hélas, en vérité, son mari avait l'âme aussi broussailleuse que la barbe et la tignasse. C'était cela qui la tourneboulait. Caressant, il l'était comme un buisson d'épines, et quand il embrassait en grognant sa compagne, ce n'était qu'après l'avoir battue. Tous les soirs il faisait ainsi, dès son retour de la forêt. Il poussait la porte d'un coup d'épaule, empoignait un lourd bâton de chêne, retroussait sa manche droite, s'approchait de sa femme qui tremblait dans un coin, et la rossait. C'était là sa façon de lui dire bonsoir.

Passèrent mille jours, mille nuits, mille roustes. L'épouse supporta sans un mot de révolte les coups qui lui pleuvaient chaque soir sur le dos. Vint une aube d'été sur la clairière. Ce matin-là, comme elle regardait son homme s'éloigner sous les grands arbres, sa hache en bandoulière, elle posa les mains sur ses hanches et pour la première fois depuis le jour de ses épousailles elle sourit. Elle venait à l'instant de sentir une vie nouvelle bouger là, dans son ventre. «Un enfant !» pensa-t-elle, tremblante, émerveillée. Mais son bonheur fut bref, car lui vint aussitôt plus d'épouvante qu'elle n'en avait jamais enduré. «Misère, se dit-elle, qui le protégera si mon mari me bat encore ? En me cognant dessus, il risque de l'atteindre. Il le tuera peut-être avant qu'il ne soit né. Comment sauver sa vie ? En n'étant plus battue. Mais comment, Seigneur, ne plus être battue ?» Elle réfléchit à cela tout au long du jour avec tant de souci, de force et d'amour neuf pour son fils à venir qu'au soir elle sentit germer une lumière.

Elle guetta son homme. Au crépuscule il s'en revint, comme à son habitude. Il prit son gros bâton, grogna, leva son bras noueux. Alors elle lui dit :

– Attends, mon maître, attends ! J'ai appris aujourd'hui une histoire. Elle est belle. Écoute-la d'abord, tu me battras après.

Elle ne savait rien de ce qu'elle allait dire, mais un conte lui vint. Ce fut comme une source innocente et riieuse. Et l'homme demeura devant elle captif, si pantois et content qu'il oublia d'abattre son bâton sur le dos de sa femme. Toute la nuit elle parla. Toute la nuit il l'écouta, les yeux écarquillés, sans remuer d'un poil. Et quand le jour nouveau éclaira la lucarne, elle se tut enfin. Alors il poussa un soupir, vit l'aube, prit sa hache et s'en fut au travail.

Au soir gris, il revint. Elle l'entendit pousser la porte à grand fracas. Elle courut à lui.

– Attends, mon maître, attends ! Il faut que je te dise une nouvelle histoire. Écoute-la d'abord, tu me battras après !

A l'instant même un conte neuf naquit de sa bouche surprise. Comme la nuit passée son époux l'écouta, l'œil rond, le poing tenu en l'air par un fil invisible. Le temps parut passer comme un souffle. A l'aube elle se tut. Il vit le jour, se dit qu'il lui fallait partir pour la forêt, prit sa hache, et s'en alla.

Et quand le soir tomba vint encore une histoire. Neuf mois, toutes les nuits, cette femme conta pour protéger la vie qu'elle portait dans le ventre. Et quand l'enfant fut né, l'homme connut l'amour. Et quand l'amour fut né, les contes des neuf mois envahirent la terre. Bénie soit cette mère qui les a mis au monde. Sans elle les bâtons auraient seuls la parole.

Henri Gougau, L'arbre d'amour et de sagesse, 1992.

Le partage

Au cours d'un long et pénible voyage, trois hommes s'étaient liés d'amitié. Ils avaient partagé plaisirs et peines, ils mettaient toutes leurs ressources en commun. Néanmoins, un soir, après avoir longtemps marché, les provisions s'étant amenuisées, il ne resta plus en tout et pour tout qu'une gorgée d'eau au fond d'une gourde et un quignon de pain. Ne sachant comment se répartir une si maigre quantité, ils ne purent s'entendre et finirent par se disputer.

Comme le soir tombait, l'un d'entre eux suggéra d'aller se coucher et de remettre la décision au lendemain.

« Allons plutôt dormir, dit-il, et au réveil, celui qui aura fait le rêve le plus significatif décidera de la marche à suivre. »

Les deux autres acceptèrent la proposition.

Le lendemain, ils se levèrent à l'aube. Le premier commença à raconter :

– Voici mon rêve. Je fus transporté en un lieu merveilleux, tellement plaisant qu'aucun mot ne peut le décrire. J'y ai rencontré un vieillard qui m'a dit : « La nourriture te revient de plein droit car ta vie, passée, présente et future, est méritoire et suscite à juste titre l'admiration de tous.

Puis ce fut le tour du deuxième.

– Ce n'est rien, à côté de mon propre rêve. J'y ai vu se dérouler en un instant la totalité de mon existence, passée et future. Puis m'est apparu un être étrange, une sorte d'ange, qui m'a annoncé : « C'est toi qui mérites de boire l'eau et de manger le pain, car tu es plus savant et plus patient que tes deux compagnons. Tu dois être bien nourri, car ton destin est de guider les hommes.

Le troisième voyageur parla à son tour.

– Dans mon rêve, je n'ai rien vu du tout, je n'ai rien entendu, je n'ai rien dit non plus. Mais j'ai senti une force irrésistible et mystérieuse qui m'a poussé à me lever, à prendre le pain et l'eau, et à les consommer sur-le-champ. Je n'ai pas pu résister, et c'est ce que j'ai fait. »

1) Conte, mythe et légende

Mythe

Au sens étymologique, mythe veut dire parole. Il est un récit fondateur dont ceux qui le rapportent avouent en être les dépositaires et pas les auteurs. C'est un récit anonyme et collectif qui remplit une fonction socio-religieuse. Il sert le plus souvent d'élément de cohésion entre les individus d'un groupe. Le mythe met en scène des personnages le plus souvent surhumains qui ont des pouvoirs surnaturels mais aussi des comportements et des sentiments humains. Le mythe est une parole, une fable qui se réfère à des événements anciens chargés de sens : dans les sociétés primitives, il sert d'explication du monde, comment les choses ont commencé et pourquoi les hommes en sont là aujourd'hui. Il est tenu pour absolument vrai et récité dans des circonstances bien précises, ce qui le distingue de la fable, du conte et toutes les histoires inventées. Dans sa composition, il est le plus souvent très court et d'un agencement parfait. Chaque détail est chargé d'une signification intense. Les sociétés industrielles l'ont relégué dans le domaine de la poésie et de l'imaginaire. Les mythes restent cependant l'expression d'une culture, ils expriment les aspirations profondes de l'inconscient humain et mettent en scène des situations éternelles. La pensée scientifique n'a pas réussi à les faire disparaître. Bien plus, dans toutes les productions littéraires se décèlent des soubassements d'images permanentes, une armature d'archétype qui manifeste sa lointaine parenté avec le mythe.

Légende

La légende - du latin *legenda*, choses qui doivent être lues - est un récit à caractère merveilleux où des faits historiques sont transformés par l'imagination populaire ou par l'invention poétique. Elle peut être créée de toute pièce par un esprit mystique ou poétique en communion avec les masses populaires : mais elle est le plus souvent l'éclosion même de l'imagination inconsciente de ces masses. Dans l'un comme dans l'autre cas, elle n'a pas cessé d'être en pleine formation parmi nous. La forme de la légende est simple et son objet d'évocation essentiel est le miracle. A l'origine, la légende racontait la vie des Saints et qui étaient lues dans les couvents. De nos jours, il s'agit plutôt de récits merveilleux d'un événement passé fondé sur une tradition plus ou moins authentique. La légende est plus soucieuse du détail que le conte.

Conte

Le conte est né de l'oubli progressif du caractère religieux du récit. Il nous introduit dans un univers enchanté dont la magie stimule notre imagination. Le conte apparaît comme le miroir de l'homme ; il dévoile ses défauts et ses haines mais il dit la force de ses idéaux. Dans toutes les civilisations, à travers les siècles, cette littérature orale se transmet de génération en génération dans toutes les sociétés. Que ce soit par la voix d'une nourrice ou celle d'un griot africain, le conte nous transmet un savoir (une initiation au monde), un espoir d'avenir meilleur car son dénouement est presque toujours heureux. Cet espoir si nécessaire à l'homme fait l'universalité du conte. Si sa forme dépend de son lieu géographique, sa matière est bien souvent la même. Merveilleux ou philosophique, le conte est une façon de voir la vie. Le conte est lui aussi un récit court qui se distingue de la nouvelle en ce qu'il n'est pas soumis aux contraintes de la vraisemblance. Il appartient à l'univers de la poésie. A partir de l'époque romantique, le conte s'est scindé en deux tendances : le registre du merveilleux et à partir du début du 19^{ème} siècle le registre du fantastique. Le conte aime les décors fabuleux ou terrifiants. Dans les contes de fées, la magie intervient à tout moment. Ils sont peuplés de dragons, de licornes, de génies et d'elfes. Ils séduisent notre imagination mais nous ne nous sentons nullement inquiétés car d'emblée nous pressentons un dénouement heureux. Le conte nous

3) Les personnages

Enfin, Propp montre que certaines fonctions peuvent être accomplies seulement par une certaine catégorie de *personnage* et jamais par une autre, chacun ayant une *sphère d'action* spécifique. Au total, il détermine que l'ensemble des fonctions se répartissent entre sept catégories de personnages abstraits :

1. L'Agresseur ou le méchant : qui produit le méfait ;
2. Le Donateur : qui confie l'auxiliaire magique (symbolique ou matériel) ;
3. L'Auxiliaire : qui peut être
 1. Universel et accomplit toutes les fonctions (cheval) ;
 2. Partiel, qui accomplit plusieurs fonctions (la fée, le génie du conte oriental, l'anneau magique) ;
 3. Spécifique, qui accomplit une seule fonction (l'épée, le violon qui joue tout seul, etc.)
4. La Princesse ou son Père (l'Objet de la quête) : qui mobilise le héros ;
5. Le Mandateur : qui mandate le héros et désigne l'objet de la quête ;
6. Le Héros (ou l'héroïne) ;
7. Le Faux Héros : quelqu'un qui fait valoir des prétentions mensongères à la victoire (il essaie de se faire passer pour le héros, alors que celui-ci n'est pas encore revenu de sa quête)²

Il délimite ensuite la *sphère d'action* de chacun d'eux, c'est-à-dire l'ensemble des fonctions qui s'y rapporte :

1. La sphère d'action de l'agresseur ;
2. La sphère d'action du donateur ;
3. La sphère d'action de l'auxiliaire ;
4. La sphère d'action de la princesse ;
5. La sphère d'action du mandateur ;
6. La sphère d'action du héros ;
7. La sphère d'action du faux-héros.

Propp peut dès lors donner du conte merveilleux la définition suivante : « ... du point de vue morphologique, tout développement partant d'un méfait ou d'un manque, et passant par toutes les fonctions intermédiaires pour aboutir au mariage ou à d'autres fonctions utilisées comme dénouement. »

ANIMATION :

Humour et féminisme

Avant de commencer cette animation, rappeler l'importance de dédramatiser et le cadre de l'atelier qui est basé sur la bienveillance, la confiance et l'humour !

« **La critique ne doit être qu'une pédagogie de l'enthousiasme** »

- Aragon -



PUBLIC :

Le public visé pour cet atelier est un public d'adultes ou de jeunes, ayant un bon niveau de français parlé, lu et écrit.

MATÉRIEL D'ANIMATION :

À disposition

- Fiches mots féministes et mots aléatoires et/ou Stéréotypes sexistes
- Liens sources internet

Non fourni

- Feuilles
- Stylos
- Sabliers
- *La Pioche* : Récipient assez grand pour y mettre les mots à piocher. Il peut s'agir d'un bol, d'un saladier ou autre pochette en tissu.



OBJECTIF :

- Aborder la thématique du féminisme avec humour
- Introduire aux techniques d'improvisation
- Introduire à une dynamique théâtrale
- Dépasser la peur du ridicule et développer l'épanouissement personnel
- Débloquer le trac et encourager la prise de parole en public par l'humour et l'improvisation
- Vaincre sa timidité et utiliser cette technique pour gérer ses émotions
- Développer la tolérance des autres en commençant par soi-même
- Créer en développant l'imaginaire et l'esprit d'inventivité
- S'amuser !



DURÉE :

La durée de l'atelier dépend du nombre de participant.e.s. Ainsi, le/la formateur.trice prévoit le temps nécessaire selon la taille du groupe.



La durée de présentation de l'animation, des consignes et des conseils varie entre 15 à 30 minutes. Ensuite, 2 minutes suffisent pour former 2 groupes.

Répartition du temps de chaque match :

- 5 minutes : Piocher 3 mots par personne et noter sur une feuille les mots du match.
- 4 minutes : Pour chaque joute. Soit 2 minutes par joueur.
- 5 minutes : Concertation du public et choix de la meilleure prestation

CONSIGNES :

Le.la formateur.trice apporte quelques conseils avant de commencer l'animation et peut en amener d'autres à la fin de chaque match (après ou avant le vote du public?).

D'abord les participant.e.s forment des groupes et des duos, constitués de deux membres de chaque groupe qui passeront sur scène pour une joute d'improvisation.

Si une personne ne souhaite pas jouer, il ne faut bien sûr pas la forcer. On peut aussi lui faire tenir un rôle dans l'animation : soit maître du temps, ou arbitre par exemple et l'inviter à s'exprimer plutôt dans les moments de partage et de réflexion.

1^{er} temps : Piocher des mots clés

Chaque groupe se concerta de son côté et désigne un.e joueur.se pour le 1er match.

Piocher les mots (préalablement découpés et mis dans la pioche). Il s'agit d'utiliser les mots piochés durant l'improvisation humoristique.

Les mots piochés des deux participant.e.s sont marqués sur une feuille, puis barrés à mesure que les personnes les utilisent durant le match.

2^{ème} temps : Match d'improvisation / Joutes verbales humoristiques

Le.la formateur.trice tire à pile ou face pour choisir la personne qui commence la joute. Il s'agit ici d'un échange humoristique entre deux personnes. La répartie et les phrases drôles sont à mettre à l'honneur. Le but est de faire rire le public par les mots, la gestuelle, la posture, en étant dans l'autodérision et la légèreté.

3^{ème} temps : Vote du public

 Insister sur la bienveillance. N'hésitez pas à rappeler le cadre énoncé plus haut. 

Une fois le temps imparti, proposer au public de faire des commentaires sur les deux prestations. C'est une concertation ouverte du public, en apportant des critiques constructives à chaque apprenti.e humoriste, puis le public procède à un rapide vote de la prestation humoristique préférée. Le plus important ici est le retour et le partage du groupe sur les improvisations et non le vote en soi. Cette étape compétitive n'est pas nécessaire et est laissée libre au choix du groupe et/ou de l'animateur.trice.

Le vote consiste en une décision collective de l'improvisation la plus drôle.

OU

La vote consiste à écrire sur une feuille le nom de la personne dont l'improvisation était la plus drôle. Une personne désignée (par exemple le maître du temps) procède au dépouillage des votes.

Cendres	Collectif	Congrès
Paysage	Ombre	Double
Goutte	Spoilers	Oasis
Révéler	Mouche	Les chevaux
Libérateur	Casque	Lit
Oeuf sur le plat	Chemise	Requin
Trompette	Chat	Épée
Terrain	Rivière	Abomination
La chance	Compulsif	Plantation
Élément	Menace	Femme
Patriarcat	Liberté	Sexisme
Égalité	Radical	Masculinisme
Émancipation	Sexualité	Militantisme
Avortement	Suffragette	Queer
Intersectionnalité	Galanterie	Vote
Misogynie	Misandrie	Prostitution

Vidéos à consulter :



Alain Degois « Papy, l'impro' c'est quoi ? »

<https://www.youtube.com/watch?v=tWuDqhrH4mY>



TedxTalk : Gustave Parking « l'improvisation théâtrale pour tous »

<https://www.youtube.com/watch?v=N8Dr7awCZG8>



« La ligue d'impro : Un sacré parfum »

<https://www.youtube.com/watch?v=sLppuessQRI>



« Le KO des mots : Match d'improvisation littéraire »

<https://www.youtube.com/watch?v=Y2dDjVUGV4>



« L'improvisation c'est quoi ? »

<https://www.youtube.com/watch?v=FKaLyPzZPR4>

ÉVALUATION DE L'OUTIL :

Afin de nous aider à évaluer et à améliorer nos outils, nous vous demandons de consacrer un peu de temps à cette évaluation. Pourriez-vous répondre à nos questions et nous renvoyer ce document par email sur awsabe@gmail.com ou par courrier au 6, Avenue de l'Éternité 1070 Bruxelles. Un grand merci pour votre collaboration !

Informations sur le contexte, le cadre de l'animation et le public

Dans quel contexte avez-vous utilisé cet outil ?

Avec quel public avez-vous travaillé et le nombre de participant-es ?

Il y avait-il une mixité de genre et/ou culturelle ?

Informations sur la réaction du public

Selon vous, votre public a-t-il apprécié l'animation ?

Avez vous remarqué de petits changements auprès de certaines personnes qui auraient participé à l'activité ?

Selon vous, votre public a-t-il d'autres attentes ?

Informations sur votre réaction

Comment vous êtes-vous approprié.e l'outil ?

Quelles fiches d'animation avez-vous utilisées ?

Avez-vous eu d'autres idées d'animation et/ou utilisé des variantes ?

Quelle est, selon vous, la fiche la plus pertinente ? Pourquoi ?

Quelle est, selon vous, la fiche la moins pertinente ? Pourquoi ?

Comment pourrait-on l'améliorer ?

Avez-vous trouvé nos références intéressantes et utiles ?

Avez-vous d'autres références pouvant être pertinentes ?

Si oui lesquelles ?

BIBLIOGRAPHIE :

Street Art - Sandra Issa

SUZEEINTHECITY « Women in graffiti a tribute to the women of Egypt », <https://suzeeinthecity.wordpress.com/2013/01/07/women-in-graffiti-a-tribute-to-the-women-of-egypt/>

ABC NEWS, « 'I am my own guardian': Feminist Saudi street artist Saffaa protests sexist law », <https://www.abc.net.au/news/2017-10-08/feminist-artist-protests-saudi-arabias-male-guardianship-law/9022770>

Projet Bahia Shehab, « 1000 façons de dire non », https://www.mediamatic.net/image/2016/12/15/bahia_shebab_2_crop2-262233951.jpg%28mediaclass-landscape-large.1df3d6f438769113d26ed8577bc-84d61afea2a7e%29.jpg

TED TALK, « Thousand way to say no », https://www.ted.com/talks/bahia_shehab_a_thousand_times_no?language=fr

Littérature - Malika Madi

NESCI Catherine, « Martine Reid, Des Femmes en littérature », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 36 | 2012, <http://journals.openedition.org/clio/10945>

MADI Malika, *Nuit d'encre pour Farah*, Éditions du Cerisier, Cuesmes, 2000, (Prix de la Première œuvre de la Communauté française de Belgique)

MADI Malika, *Les Silences de Médéa*, Éditions Labor, Bruxelles, 2003, *Les impressions Nouvelles*, Bruxelles 2006, réédition *Les impressions Nouvelles*, Bruxelles 2017.

MADI Malika, *Chamsa, fille du soleil*, Éditions du Cygne, Paris, 2010

MADI Malika, « Artistes » Editions du Cygne, Paris, 2011

MADI Malika, « Sucre, venin et fleur d'oranger » (Théâtre) 2013-2014, Premier Prix du Jury du festival Bruxellons, 2016

MADI Malika, « Un homme libre » (théâtre) 2016-2017

BOUSSETTA Hassan, MADI Malika, « Je ne suis pas raciste, mais... », Éditions Luc Pire, Bruxelles, 2008, Réédition : Éditions M.E.O. Bruxelles, 2012

MADI Malika, *Maternité et Littérature, création et procréation*, Editions du Cygne, Paris, 2017

Slam - Toute Fine

GAZETTE DES FEMMES, « Les dames du slam », <https://www.gazettedesfemmes.ca/982/les-dames-du-slam/>

Site web : <http://toutefine.com/>

Lien vers la chaîne Youtube de Toute fine : <https://www.youtube.com/channel/UCGsduJg6DT12a9rbe-QEkAQw>

Bande dessinée - Zaineb Fasiki

Projet Hshouma, <https://www.hshouma.com/>

Poésie arabe - Monia Boulila

Recueils de poésie :

BOULILA Monia, « Transhumance Sacrée » avec des illustrations d'Essia Arous aux éditions l'Or du temps Tunis mars 2016.

BOULILA Monia, « Epopée féminine » livre d'art numérique : Estampes de Jean-Jacques Oppringils artiste Belge et textes de Monia Boulila mis en ligne en 2012 <http://www.oppringils.info/pages/three-dimension>

BOULILA Monia « Emplie de toi » recueil de poésie en langue arabe avec des illustrations d'Alia Elgaied aux éditions Lazhari Labter – Alger 2011

BOULILA Monia, « Ailes et frissons au fond du miroir » aux éditions l'Or du temps Tunis 2010.

BOULILA Monia, « Souffles Inédits » octobre 2008 Tunisie.

BOULILA Monia, « Avec toutes mes amours », livret de poésie avec des illustrations d'Alia Elgaied édité par l'association culturelle « Omar Khayyâm » en France mai 2008.

BOULILA Monia, « Mon Joyau » recueil de poèmes avec des illustrations d'Alia Elgaied, Sfax – mars 2007.

Œuvres collectives :

Quelques poèmes de Monia Boulila ont été mis en musique par Bernard de Vienne pour le spectacle « l'étangèreté » du groupe « le concert impromptu » ; ce spectacle produit en collaboration avec l'institut Français en Tunisie et a été présenté à Tunis, Sousse et Sfax au mois d'octobre 2015

Anthologie des poèmes d'amour des Afriques et d'Ailleurs aux éditions Orphie France – Février 2013

Anthologie : Femmes poètes du monde arabe aux éditions le temps des cerises mai 2012

Anthologie des Poètes Tunisiens éditée en Roumanie par Ion Cristopher Filipas, janvier 2010

Anthologie de festival de Curtea de Arges édité par l'association Orient-Occident – Roumanie 2009

Terre de Poètes, Terre de Paix anthologie à l'occasion du premier festival international de la poésie sur le thème de la paix, septembre 2007

EMINESCU livret de chansons pour l'opéra de Pascal DECANTER sur la vie du poète EMINESCU, Janvier 2006

Édition - Ouafa Mameche

Site de la maison d'édition, « Faces Cachées », <http://faces-cachees.fr/>

KANDEL Liliane, « Une édition féministe est-elle possible ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 13 | 2001, <http://journals.openedition.org/cliio/1544> ; DOI : 10.4000/cliio.1544

LE COURRIER DE L'ATLAS, « Donner la parole à ceux qu'on n'entend pas », Ouafa Mameche, fondatrice de la maison d'édition « Faces cachées », 9 octobre 2015, <https://www.lecourrierdelatlas.com/france-donner-la-parole-a-ceux-qu-on-n-entend-pas-ouafa-mameche-fondatrice-de-la-maison-d-edition-faces-cachees--3834>

Journalisme - Nadia Bouchenni

BOUCHENNI Nadia, « [Portrait] Mona Haydar, proud Hijabi », *Dialna*, 1 avril 2017, <http://dialna.fr/portrait-mona-haydar-proud-hijabi/>

BOUCHENNI Nadia, « #MeToo et la communauté musulmane, encore un long chemin à parcourir », *Middle East Eye*, 26 octobre 2018, <https://www.middleeasteye.net/fr/reportages/metoo-et-la-communauté-musulmane-encore-un-long-chemin-parcourir>

NOOR Nora, « [Portrait] Zainab Fasiki, l'artiste de la BD marocaine », *Dialna*, 29 novembre 2018, <http://dialna.fr/portrait-zainab-fasiki-artiviste-de-la-bd-marocaine/>

NOOR Nora, « [Portrait] Fatima Mernissi », *Dialna*, 21 février 2019, <http://dialna.fr/portrait-fatima-mernissi/>

KRISTANADJAJA Gurvan, « Ismah Susilawati, la dame de la cantine », *Libération*, 12 juillet 2018, https://www.liberation.fr/france/2018/07/12/ismah-susilawati-la-dame-de-la-cantine_1666097

CHAPOUTOT Johann, « Emma Gonzalez, plus jamais ça », *Libération*, 10 octobre 2018, https://www.liberation.fr/debats/2018/10/10/emma-gonzalez-plus-jamais-ca_1684469

Contes arabes - Zoubida Mouhssin

ANONYME. « Les Mille et Une Nuits » I, II et III Édition de Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel Paris, Gallimard, 1991 (tomes I et II) et 1996 (tome III)

LAVEILLE, Jean-Louis. « Le thème du voyage dans les Mille et Une Nuits », Paris, L'Harmattan, 1998.

DARWICHE Jihad, « Le conte oriental : la tradition orale au Liban »

OURAMDANE Nacer « Le Maître de magie et autres contes inédits du Maghreb »

IBRAHIM-LAMROUS Lila , NAMVAR-MOTLAG Bahman, SATRAPI Marjane « Sagesses et malices de la Perse »

MAUNOURY Jean-Louis « Les aventures de l'incomparable Nasr Eddin Hodja »

MILLON Isabelle, Oscar Brenifier « Sagesse des contes soufis »

GOUGAUD Henri « L'arbre à soleils »

GOUGAUD Henri « L'arbre aux trésors »

GOUGAUD Henri « L'Arbre d'amour et de sagesse »

GAY-PARA Praline « Contes populaires de Palestine »

ZARCATE Catherine « Le loukoum à la pistache »

GREENBERG Isabel, « Les cent nuits de Héro », *Casterman*

Humour et Féminisme - Sihame Haddioui

GADSBY Hannah, « Nanette », one woman show, *Netflix*

SAUZON Virginie, « Le rire comme enjeu féministe : une lecture de l'humour dans Les mouffettes d'Atropos de Chloé Delaume et Baise-moi de Virginie Despentes », *Les voies secrètes de l'humour des femmes*, Volume25, Issue2, 2012, p. 65–81, <https://www.erudit.org/en/journals/rf/2012-v25-n2-rf0401/1013523ar/abstract/>